This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

ET DE

LA REINE D'ESPAGNE

PARIS. — IMP SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Marie Adélaïde de Savoie

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA

DUCHESSE DE BOURGOGNE

ET DE LA

REINE D'ESPAGNE

PETITES-FILLES DE LOUIS XIV

PUBLIÉE PAR

Mme LA C^sse^ DELLA ROCCA

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

INTRODUCTION

LES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC LA MAISON DE SAVOIE

A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

La duchesse de Bourgogne a laissé un charmant souvenir, que le temps n'a pas effacé. Sa sœur, la reine d'Espagne, moins connue, parce qu'elle vécut loin de la France, est tout aussi digne des regards de la postérité. L'intérêt qu'éveille le nom seul des deux princesses donne beaucoup de prix à cette correspondance, qui les ramène sous nos yeux, qui nous fait pénétrer dans leurs intimes pensées et nous associe à leurs existences, si brillantes et si vite tranchées. Elles parurent, l'une plus gracieuse, l'autre plus

fière, au moment où s'accumulaient sur Louis XIV les nuages qui assombrirent la fin de son règne; avant que l'orage fût dissipé elles n'étaient déjà plus. Ce fut au sein de la tempête que s'écoula leur vie rapide. Il semble qu'il appartenait à une main de femme d'en recueillir les vestiges. Avec quel talent madame la comtesse Della Rocca s'est acquittée de cette tâche, c'est ce que nous laissons à décider aux lecteurs, persuadé que leur jugement ne saurait être douteux. L'auteur qui, dans des récits fictifs et sous un pseudonyme, avait montré que l'art d'analyser les caractères et de peindre les passions lui était familier, n'a eu qu'à transporter ses qualités de conteur dans le domaine des événements réels, et, s'appuyant sur des faits, sur des informations très-précises, sur des documents puisés aux sources les plus authentiques et les moins explorées, il nous a donné deux tableaux d'histoire qui s'ajoutent en les complétant aux chroniques de Dangeau, aux vivantes peintures de Saint-Simon.

Ces tableaux peuvent se passer de commentaires. Madame Della Rocca a rassemblé autour de ces lettres inédites, tirées des archives de Turin, tout ce qui

peut les expliquer, tout ce qui peut nous faire connaître Marie-Adélaïde de Savoie, quittant à onze ans le palais de son père pour venir charmer un roi ennuyé, un mari dévot, une cour morose ou frivole; Marie-Louise de Savoie, allant à quatorze ans partager et protéger de son intelligence et de son courage une royauté chancelante, qui fut dix ans une périlleuse aventure. Peu de personnes ignorent cette histoire; celles qui l'auraient oubliée en trouveront ici les grandes lignes, si nettement tracées qu'elles suivront sans peine le cours de ces deux destinées royales. Nous n'avons garde de revenir sur ces lignes pour en accentuer davantage le dessin, juste et délicat. Mais, pressée d'aborder un sujet aussi attrayant, madame Della Rocca commence son livre avec la vie même de ses héroïnes; peut-être ne serait-il pas inutile de remonter un peu plus haut. Marie-Adélaïde et Marie-Louise, mariées aux deux petits-fils de Louis XIV, furent les gages que Victor-Amédée, leur père, donna de son adhésion à la politique de la France, de sa fidélité à l'alliance du grand roi. La mort n'avait pas encore ravi ces deux gages, et Victor-Amédée était au premier rang des coalisés qui

poursuivaient, avec l'abaissement de la France, l'humiliation de Louis XIV. Ce revirement était-il la preuve que la politique d'alliance entre la maison de Savoie et la France était mauvaise; ou, la politique étant bonne, était-il dû simplement à la faute des hommes? Ce sont des questions qui sont intéressantes à examiner et qui ne nous éloignent pas de nos deux princesses.

L'Italie au moyen âge avait tenu une grande place dans la politique des nations européennes; au commencement du quinzième siècle elle était certainement le pays qui offrait le plus de civilisation, de richesses et de lumières. La force militaire même ne lui manquait pas, et ses flottes dominaient la Méditerranée. Moins d'un siècle plus tard tout cet éclat commençait à s'effacer, et au dix-septième siècle l'Italie n'avait plus de grandeur que celle des souvenirs; du reste, elle était le jouet et la proie des autres nations. A quelle cause attribuer un aussi funeste changement? Cette cause n'est point difficile à découvrir. L'Italie avait conservé les divisions qui caractérisent le système politique de l'Europe au moyen âge, tandis que les autres États marchaient

plus ou moins rapidement vers l'unité, et trouvaient dans cette voie un accroissement immédiat de puissance. L'Angleterre la première, par l'accord des communes et de l'aristocratie, atteignit une sorte d'unité, et l'Angleterre dans les premières années du quinzième siècle fut la puissance la plus redoutable de l'Europe. L'Espagne, par l'union de la Castille et de l'Aragon, par l'expulsion des Maures, réalisa une unité qui au seizième siècle ne lui laissa pas d'égale. La France sur les ruines de la féodalité, abattue par Louis XI, Henri IV et Richelieu, constitua son unité, et devint si formidable au dix-septième siècle que l'Europe se coalisa contre elle pour rétablir l'équilibre. Le temps qui s'est écoulé depuis n'a pas infirmé ces leçons du passé : l'unité est pour un peuple la garantie de son indépendance et la condition de sa grandeur.

L'Italie était divisée. Aussi, malgré son admirable position géographique, son sol fertile, son beau climat, sa population intelligente, elle subit la plus triste déchéance. On savait d'où venait le mal, on ne savait pas où trouver le remède. Ses publicistes depuis Machiavel ne cessaient de lui recommander, si

elle voulait se relever, de réunir ses forces divisées; mais où était la province, où était la ville qui devait servir de centre à cette union? Ce n'était pas Naples, la cité grecque, éloignée de l'Europe; ce n'était pas Florence, la plus italienne pourtant des villes de l'Italie, mais qui semblait avoir épuisé toute son énergie dans le développement de sa propre histoire; ce n'était pas Milan, la ville municipale, sans unité elle-même et sans force d'expansion; ce n'était pas Venise, la grande mais étroite oligarchie, trop orientale et trop byzantine pour être le centre d'un État moderne; ce n'était pas Rome, la ville de la république, de l'empire et du pape, la ville catholique, la ville du monde et non pas de l'Italie; non, ce n'était aucune de ces villes, aucune de ces provinces. Le pays désigné pour cette mission était précisément celui qu'on en aurait cru le moins capable, le Piémont.

Les causes qui ont assuré aux princes de la maison de Savoie le rôle de promoteurs de l'unité italienne sont assez nombreuses. D'abord, par leur position même, à l'extrémité septentrionale et en dehors de la Péninsule, ils avaient été peu mêlés

aux querelles des cités italiennes, qui, ne les regardant pas comme des rivaux, se firent facilement à l'idée de les prendre pour intermédiaires. Cette famille de Savoie était très-ancienne, et sa longue perpétuité lui donnait une consistance qui manquait aux autres maisons princières de l'Italie, rapidement élevées, rapidement renversées. Sa situation géographique dans les hautes vallées des Alpes la mettait à l'abri d'un coup de main d'une puissance voisine, et la protégeait même contre l'esprit de conquête ; car son sol, peu accessible, était fort pauvre, et Chambéry ne pouvait exciter les mêmes convoitises que Naples, Florence ou Milan. Enfin, les montagnes qui l'abritaient lui préparaient de bons soldats, dans une population robuste, que la rudesse du climat habituait à la fatigue. Ces causes réunies et quelques autres, plus accidentelles, déterminèrent dès le seizième siècle un de ces courants historiques qui, de gré ou de force, emportent les obstacles et vont à leur but. Tandis que tout décline en Italie le Piémont grandit. Les cités italiennes tombent les unes après les autres pour ne plus se relever, ou se relèvent pour une chute plus profonde ; le Piémont ne tombe

que pour se relever plus puissant. Plus d'une fois ses princes se sont vus chassés de leurs États, et chaque fois la paix leur a rendu plus que la guerre ne leur avait pris. A ces signes, il faut reconnaître une véritable loi historique : l'Italie ne pouvait être grande que par l'unité, l'unité ne pouvait se faire que par la maison de Savoie. En présence de ce fait, soupçonné ou manifeste, quelle devait être la politique de la France ?

Si la France voulait poursuivre en Italie une politique de conquêtes, si elle espérait dominer sur la Péninsule, elle devait se hâter de détruire ce foyer de l'indépendance italienne et mettre tous ses soins à l'empêcher de renaître. Plus d'une fois les rois de France avaient pu se croire les maîtres de l'Italie; mais une dure expérience avait fini par leur apprendre que la France ne pouvait ni s'attacher l'Italie comme une province, ni la gouverner comme une dépendance. L'expédition de Charles VIII, les victoires de Gaston de Foix, les campagnes de François Ier n'avaient abouti qu'à l'établissement de la puissance espagnole sur la Péninsule et en Sicile. Dès lors le plus sage de la part des rois de France,

était de laisser l'Italie à elle-même et de n'intervenir dans ses affaires que pour empêcher la grande maison rivale de consolider sa domination à Milan et à Naples. Or, pour atteindre ce but, rien ne valait mieux que de fortifier le Piémont, qui, par sa situation historique et géographique, se trouvait l'ennemi naturel de toute puissance étrangère prétendant à la domination de l'Italie. C'est ce que comprirent très-bien les politiques les plus fermes et les plus avisés que la Fance ait possédés, Henri IV, Richelieu, Mazarin. S'attacher le Piémont et ne pas tenter de l'asservir, telle fut leur marche à peu près constante, aussi constante que le permettait la lutte entre la France et les deux branches de la maison d'Autriche. Cette sagesse donna ses résultats naturels : le Piémont d'ancien ennemi devint un allié sûr, qui, couvrant notre frontière de la Méditerranée au lac de Genève, permit à la France d'achever sur le Rhin et la Meuse les conquêtes qui formèrent notre frontière au nord. L'alliance avait été assez utile pour ne pas être sacrifiée à la légère; aussi la vit-on se continuer même lorsque la politique intempérante de Louis XIV s'éloigna des

sages errements de Richelieu et de Mazarin. Rien ne contribua plus à protéger cette alliance que le caractère à la fois indolent et susceptible de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Louis XIV et son impérieux ministre Louvois sentaient qu'avec lui on pouvait beaucoup oser, sans être pourtant assurés qu'on pouvait tout se permettre. On se permit beaucoup trop. Trompée par l'attitude amicale du duc, la cour de Versailles ne voulut voir en lui qu'un vassal, et elle en aurait fait un ennemi s'il avait eu l'âme moins légère ou s'il avait vécu plus longtemps. Mais il mourut le 12 juin 1675, laissant pour lui succéder un enfant de neuf ans qui devait être le véritable fondateur de la grandeur du Piémont : Victor-Amédée.

La régence fut confiée à la veuve de Charles-Emmanuel, à cette grand'mère de la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne, à cette belle Marie de Nemours, dont madame Della Rocca nous fait un charmant portrait. Dirons-nous que ce portrait est flatté? Oui et non. En le traçant madame Della Rocca n'avait pas lu cette excellente *Histoire de Louvois* par M. Camille Rousset, qui a jeté tant

de jour sur les relations de la France avec la maison de Savoie. En peignant à son tour le même personnage, M. Rousset n'a pas eu connaissance des lettres intimes publiées par madame Della Rocca. Nous avons les deux ouvrages sous les yeux, et nous pensons qu'aux deux portraits il y a quelques retouches à faire. Marie de Nemours était plus ambitieuse, plus avide de pouvoir que ne l'a pensé madame Della Rocca, qui ne l'a regardée qu'à travers l'affectueuse correspondance de ses deux petites-filles ; mais, ou elle avait étrangemen changé avec l'âge, ou celle qui inspirait de pareilles lettres était une meilleure mère que ne l'a cru M. Rousset. Lisez ces lignes par exemple : « Dans cette première ivresse de la toute-puissance, Madame royale commit une faute irréparable; elle oublia son fils, elle n'eut pour lui ni sollicitude ni tendresse. L'enfant grandit entre des mains étrangères. Tous les jours, à une certaine heure, le comte de Monasterol, son gouverneur, l'amenait devant une femme sévère et impérieuse, dont le regard était froid et dur, dont la bouche ne souriait pas, dont les bras ne s'ouvraient pas pour des caresses maternelles;

cette femme lui tendait avec dignité une main qu'il baisait suivant les règles de la courtoisie ; si elle parlait, c'était invariablement pour gourmander et se plaindre; après quoi on ramenait l'enfant dans sa chambre : il avait vu sa mère. De part et d'autre, on avait rempli un devoir d'étiquette; rien de plus. » (*Histoire de Louvois*, t. III, p. 77.) Maintenant allez à la correspondance, lisez les lettres où les deux princesses, qui, après tout, n'étaient pas forcées de dissimuler avec leur grand'-mère, lui prodiguent les termes d'une tendresse expansive, et demandez-vous s'il s'agit de la même femme froide et dure. Non, dira quelque moraliste chagrin, ce n'était plus la même : le pouvoir ne lui avait pas laissé le loisir d'aimer son fils, la retraite lui donna tout le temps de chérir ses petites-filles. Quoi qu'il en soit de cette explication, j'aime à croire que les rapports des agents diplomatiques français, rapports sur lesquels se fonde l'opinion défavorable de M. Rousset, ne sont pas toujours d'une impartialité parfaite. On n'était pas content de Madame royale à la cour de Versailles. On aurait voulu qu'elle se déclarât pour la France contre l'Espagne, et on

s'indignait qu'elle s'obstinât à garder la neutralité entre les deux puissances. La demi-indépendance qu'on avait respectée chez Charles-Emmanuel, on ne l'admettait pas de la part d'une princesse née française. On se vengeait par des tracasseries de ne pouvoir triompher de sa résistance, et on l'humiliait pour la punir d'être trop fière. Louvois était là pour traduire en dures injonctions l mauvais vouloir de Louis XIV. Ses procédés à l'égard de la duchesse régente atteignirent jusqu'à son fils, et produisirent sur le jeune prince une impression ineffaçable.

C'était le moment où la politique envahissante de Louis XIV, secondée par Louvois, atteignait son apogée. Le roi et son ministre, voyant les États encore indépendants de l'Italie en pleine décadence, l'empereur d'Allemagne occupé contre les Turcs, l'Espagne à peine capable de se défendre elle-même, loin de pouvoir défendre ses possessions italiennes, avaient résolu de reprendre dans la Péninsule les vieux projets de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier. Cette politique a été admirablement exposée par M. Camille Rousset, à l'aide de la cor-

respondance de Louvois avec ses agents diplomatiques et militaires. Jusqu'ici on n'en avait connu que les traits généraux; aujourd'hui on la suit point par point et dans ses moindres détails. Elle n'est pas belle, mais elle intéresse comme une des parties politiques les plus serrées qui se soient jouées au dix-septième siècle. C'était en ce genre un âpre joueur que Louvois, et, avec son infatigable activité, son génie d'organisation, il eût laissé la France bien grande s'il n'eût fini par ameuter tout le monde contre elle. En ce qui concerne le Piémont, il entra d'une telle ardeur dans les idées de son maître qu'on a cru qu'il les avait suggérées. Ces idées, à vrai dire, se réduisaient à une seule, dominer le Piémont, et par le Piémont dominer l'Italie. Après la possession des passages des Alpes, que de gré ou de force on comptait bien obtenir de la régente, rien n'importait plus que d'occuper une forte position sur le grand fleuve qui des Alpes descend à la mer Adriatique. Or, il se trouva justement qu'en 1677 le duc de Mantoue, « gueux, grand joueur et dépensier, » avait une place qui remplissait ces conditions et dont il ne faisait rien;

c'était Casal dans le Montferrat, sur le Pô et à quinze lieues de Turin. Il sembla à Louvois que le duc de Mantoue ayant besoin d'argent et le roi de France ayant besoin de Casal, le marché se conclurait facilement. Il n'en fut rien, non que le duc de Mantoue ne fût bien disposé à toucher l'argent, mais il craignait, non sans cause, que l'Empire, l'Espagne et le Piémont ne prissent fort mal la cession de Casal. Un de ses ministres, le comte de Mattioli se chargea de conduire cette négociation délicate. Il pensa que le plus habile était de recevoir de l'argent de la France, sous promesse de livrer Casal, de vendre ensuite à l'Autriche, à l'Espagne et au Piémont le secret de cette promesse, et d'y manquer à la faveur du scandale que l'affaire, une fois connue, soulèverait parmi les puissances intéressées. Tout cela était fort bien imaginé. Malheureusement Louis XIV et Louvois ne se contentèrent pas d'une promesse; ne recevant pas autre chose, ils devinèrent qu'on les jouait, et décidèrent qu'on ne les aurait pas joués impunément. L'ambassadeur de France à Turin, l'abbé d'Estrades, que Madame royale avait mis au courant de la double fourberie

de Mattioli, l'attira dans les environs de la forteresse de Pignerol, alors au pouvoir des Français, sous prétexte de lui faire remettre de l'argent par Catinat, homme de confiance de Louvois, envoyé à cet effet à Pignerol. Le dupeur se laissa duper. A peine était-il entré dans la salle d'auberge où l'attendait Catinat, que des dragons se jetèrent sur lui et le garrottèrent. Une demi-heure après il était dans le donjon de Pignerol (2 mai 1679). Sa captivité ne devait pas finir. Ce singulier événement fut tenu caché; il ne convenait pas à Louis XIV de donner d'explications sur l'affaire de Casal. L'empereur et le roi d'Espagne n'en demandèrent pas; c'est à peine si quelques publicistes étrangers signalèrent l'enlèvement de Mattioli et le mystère qui dès ce moment enveloppa sa destinée. On ne leur répondit pas. Ce silence ajoutait à l'effet foudroyant de cette sombre aventure; mais il contribua aussi à la faire oublier. La révocation de l'édit de Nantes, les deux coalitions contre la France et tant d'autres événements ne laissèrent pas même aux ennemis de Louis XIV le temps de penser à cet étrange incident, qui d'ailleurs n'avait été connu

que de très-peu de personnes. Que devint le captif? Toute trace de son existence a été soigneusement effacée. Vingt-quatre ans plus tard, le 19 novembre 1703, mourut à la Bastille un prisonnier que Saint-Mars, ancien gouverneur de Pignerol, avait amené avec lui en 1698, après l'avoir longtemps gardé dans les diverses prisons d'État dont il fut successivement le gouverneur, à Pignerol, à Exiles, aux îles Sainte-Marguerite. Ce prisonnier fut enterré dans le cimetière Saint-Paul et inscrit sur le registre mortuaire de l'église sous le nom de Marchiali, nom supposé, mais qui semble indiquer qu'il était italien. Comme tant d'autres prisonniers, il aurait passé inaperçu de la Bastille au cimetière, sans une circonstance qui, destinée à le cacher, éveilla l'attention de ceux qui le gardaient sans le connaître. Marchiali portait en arrivant à la Bastille et garda jusqu'à sa mort un masque de velours noir. Ce fait, attesté d'une manière indubitable par le *Journal* de Dujonca, lieutenant du roi à la Bastille pendant tout le temps que le captif inconnu resta dans cette prison, frappa vivement tous ceux qui en furent témoins; ils en parlèrent au dehors: leur récit se répandit, se grossit en se répan-

dant et se surchargea de circonstances imaginaires. De la tradition orale il passa aux mains des écrivains, qui, s'efforçant de deviner ce qu'ils ne pouvaient savoir, ou voulant paraître connaître ce qu'ils ignoraient, entassèrent les conjectures bizarres et les hypothèses extravagantes. Ainsi s'est formée cette fameuse légende du *Masque de fer*, où rien n'est réel, pas même le masque de fer, emprunté à un méchant roman du dix-huitième siècle[1]. Il est probable que Marchiali n'est autre que le comte Mattioli; mais il serait téméraire d'affirmer l'identité avant d'avoir pu la constater au moyen de la correspondance de Louvois et de Barbezieux avec Saint-Mars. Le ministre du duc de Mantoue ne fut pas le seul prisonnier que Louis XIV condamna au mystère absolu d'une captivité sans fin.

[1] Voltaire, je le crains, est en ceci le principal coupable; il ne voulut pas, lui l'historien du dix-septième siècle, le confident des derniers grands hommes de ce temps, paraître moins instruit que l'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, et fabriqua le récit qui figure dans le *Siècle de Louis XIV*. Cette anecdote controuvée eut du moins l'avantage de provoquer les rectifications du P. Griffet, dans son *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire*, qui contient très-exactement tout ce qu'on a jamais su du prétendu Masque de fer, c'est-à-dire une trentaine de lignes extraites du *Journal* de Dufonca et du registre mortuaire de l'église Saint-Paul.

La disparition de Mattioli donna à réfléchir au duc de Mantoue ; il se décida à livrer Casal (30 septembre 1681) avant de toucher les cent mille pistoles, qui du reste lui furent payées exactement. C'est ainsi que les princes dégénérés de l'Italie défendaient leur pays. En Piémont on s'indigna de cette occupation, qui plaçait Turin entre deux forteresses françaises. Madame royale en fut directement atteinte. Suspecte de trop de complaisance pour la cour de Versailles, elle refusa honorablement de prolonger sa régence en recevant dans le Piémont les troupes de Louis XIV, et remit le pouvoir à son fils, Victor-Amédée, au mois de février 1684.

Le prince appelé, au milieu d'immenses acclamations populaires, à gouverner un État alors bien peu considérable, apportait aux affaires la passion dominante qui avait été le mobile de la conduite du prince d'Orange : la haine de Louis XIV. Moins puissant que le descendant du Taciturne, et sentant que la France n'était pas son ennemi le plus naturel et le plus redoutable, il dissimula, tergiversa, n'eut point dans sa politique la même fixité nette, la même grandeur que Guillaume d'Orange, mais

le fond du cœur éclata en toute occasion, quelquefois malgré la prudence. Son mariage avec une nièce de Louis XIV ne changea rien à ses sentiments, et il faut avouer que s'il avait été capable d'en changer, les allures du roi l'y auraient confirmé. Il est difficile d'imaginer rien de plus oppressif et de plus tracassier que la politique de Louis XIV interprétée par Louvois. Il y avait de quoi excéder un jeune homme, même un jeune homme mieux disposé. Douze ou treize ans plus tard, Victor-Amédée, en remettant au comte de Tessé la ratification de son traité avec la France, lui disait : « Au moins, monsieur le comte, suppliez le roi de me donner un ambassadeur qui nous laisse en repos avec nos moutons, nos femmes, nos mères, nos maîtresses et nos domestiques; le charbonnier doit être le patron dans sa cassine; et depuis le jour que j'ai eu l'usage de raison jusqu'au jour que j'ai eu le malheur d'entrer dans cette malheureuse guerre, il ne s'est quasi passé une semaine que l'on n'ait exigé de moi, par rapport à ma conduite ou à ma famille, dix choses où, lorsque je n'en ai accordé que neuf, l'on m'a menacé. Vous entendez bien, sans vous en dire da-

vantage, ce que cela signifie. » Mais ce ne furent pas de simples tracasseries qui décidèrent Victor-Amédée à rompre la paix qui existait depuis si longtemps entre le Piémont et la France. Vers la fin on voulut lui imposer une situation telle qu'un vassal l'eût à peine subie de la part d'un suzerain : il plia d'abord, puis se redressa avec éclat, et l'alliance fut brisée.

De tous les actes qui poussèrent le jeune duc de Savoie à cette extrémité, il n'y en eut pas de plus odieux que l'obligation où on le mit de combattre ses propres sujets. Louis XIV était alors tout au grand acte par lequel il pensait à la fois expier des péchés encore récents et compléter l'unité de son royaume : il s'agissait de convertir les protestants. Avec l'aide de Louvois et en employant largement l'argent avec les besoigneux, les dragons avec les récalcitrants, il parvint en effet à convertir bon nombre d'hérétiques; les autres s'enfuirent à l'étranger, ou, arrêtés à la frontière, allèrent mourir aux galères. Un si beau succès décida le grand roi à étendre le cercle de ses conversions. Il trouva fort mauvais que dans le Piémont, tout catholique, vécussent quelques milliers de réformés, gens très-paisibles d'ailleurs. Il somma

donc le duc de Savoie de ramener ses sujets à la vraie foi, lui offrant à cet effet telle quantité de dragons qu'il serait nécessaire. Victor-Amédée fit la sourde oreille, et regarda si dans l'Europe il ne trouverait pas un auxiliaire. N'en trouvant aucun, il accepta les dragons et fantassins que lui amena le protégé de Louvois, Catinat (février 1686).

Les Vaudois ou barbets, comme on appelait les réformés, attendirent avec peu d'espoir, mais avec une calme résignation, l'orage qui allait fondre sur eux. Ces hommes simples croyaient en Dieu. Plus tard, quand on eut fait un désert de leur pays, on découvrit dans quelque village ruiné le règlement qu'ils avaient tracé au commencement de la guerre. Nous en citerons, après M. Rousset, quelques articles. On ne trouve guère rien de pareil dans la correspondance militaire de Louvois.

« Puisque la guerre qu'on intente contre nous est un effet de la haine contre notre religion, et que nos péchés en sont la cause, il faut que chacun s'amende, et que les officiers aient soin de faire lire de bons livres dans leurs corps de garde à ceux qui demeurent en repos, et de faire faire la prière,

soir et matin, qui se trouve écrite à la fin de ces articles.

« Il est défendu, sous des peines rigoureuses, de ne s'injurier point les uns les autres et de ne point blasphémer le sacré nom de Dieu, et d'insulter l'ennemi par des paroles outrageuses et crieries inutiles.

« La débauche, le larcin, et autres semblables actions contraires à la loi de Dieu et à la société civile sont absolument défendus, sous des peines rigoureuses, ordonnées par le conseil de guerre.

« Prière. Notre aide soit au nom de Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Ainsi soit-il. Seigneur, notre grand Dieu et Père de miséricorde, nous nous humilions devant ta face pour te demander pardon de nos péchés, au nom de ton fils Jésus-Christ, notre Seigneur, afin que par son mérite ton ire soit apaisée envers nous, qui t'avons tant offensé par notre vie perverse et corrompue ; nous te rendons aussi nos très-humbles actions de grâce, de ce qu'il t'a plu nous avoir conservés jusqu'à présent contre tant de sortes de dangers et de malheurs, et te supplions très-humblement de nous conserver ta sainte protection et

bonne sauvegarde contre tous nos ennemis, de la main et de la malice desquels nous te prions aussi de nous vouloir garantir et délivrer; et puisqu'ils attaquent la vérité pour la combattre, bénis nos armes pour la soutenir et la défendre, et étends toi-même notre force et notre adresse dans tous nos combats, afin que nous en sortions victorieux et triomphants; et s'il arrivait à aucun d'entre nous de mourir dans le combat, reçois-le, Seigneur, en ta grâce, en lui pardonnant tous ses péchés, et fais que son âme soit recueillie dans ton paradis éternel. Seigneur, exauce, Seigneur, pardonne, pour l'amour de ton fils bien aimé Jésus-Christ, notre Seigneur, au nom duquel nous te prions, en disant : Notre Père, qui êtes au cieux... Seigneur, augmente-nous la foi, et nous fais à tous la grâce de t'en faire une franche confession de cœur et de bouche jusqu'à la fin de notre vie, en disant : Je crois en Dieu, le Père tout-puissant... La sainte paix et bénédiction de notre bon Dieu et Père, l'amour et la grâce de notre Seigneur et la conduite et assistance de Jésus-Christ nous soient donnés et multipliés, dès maintenant et à tout jamais. Ainsi soit-il. Dieu soit loué. »

Tels étaient les hommes que Catinat était chargé d'exterminer[1]; il s'acquitta de cette tâche avec la conscience qu'il mettait à tout. Cependant on ne tua pas tous les Vaudois; des milliers de prisonniers entassés dans des cachots y moururent de privations et de maladies contagieuses. Louis XIV, averti de cette mortalité, répondit avec un sang-froid parfait : « Je vois que les maladies délivrent le duc de Savoie d'une partie des embarras que lui causait la garde des révoltés des vallées de Luzerne, et je ne doute point qu'il ne se console facilement de la perte de semblables sujets, qui font place à de meilleurs et de plus fidèles. » M. Rousset, à qui nous devons de connaître ces paroles, y a joint ce commentaire concis et mérité : « On ne trouvera pas que nous sachions, dans l'histoire, beaucoup de paroles aussi froidement cruelles. »

[1] *Exterminer :* le mot ne paraîtra pas trop dur à ceux qui auront lu, dans l'ouvrage de M. Rousset, cette lettre de Catinat à Louvois : (9 mai 1686). « Ce pays est parfaitement désolé; il n'y a plus du tout ni peuple ni bestiaux. J'espère que nous ne quitterons point ce pays-ci que cette race de barbets n'en soit entièrement extirpée. J'ai ordonné que l'on eût un peu de cruauté pour ceux que l'on trouve cachés dans les montagnes, qui donnent la peine de les aller chercher, et qui ont soin de paraître sans armes lorsqu'ils sont surpris étant les plus faibles. Ceux que l'on peut prendre les armes à la main, et qui ne sont pas tués, passent par les mains du bourreau. »

Quelques jours seulement après la fin de cette expédition, une ligue de tous les États de l'Allemagne, prélude d'une coalition plus générale, se formait à Augsbourg (9 juillet 1686). De cœur Victor-Amédée appartenait à cette ligue, mais, serré entre Casal et Pignerol, sentant sur lui la lourde main de Louis XIV, il ne pouvait se dégager que par une suite d'efforts habiles et presque imperceptibles. La ruse ne lui manquait pas, bien qu'il eût aussi de l'impétuosité dans le caractère. Chacune de ces qualités lui servait à cacher l'autre. On ne pensa jamais à Versailles qu'un prince aussi vif pût longtemps jouer double jeu sans se trahir, et on s'obstina à penser qu'un prince aussi prudent n'en viendrait pas à une rupture ouverte. Le terrible Louvois lui-même y fut pris. Il pressa trop, ou ne serra pas assez. Il poussa le duc au pied du mur, et le laissa échapper. Il est vrai que son agent en cela le servit mal. Catinat, par timidité d'âme, par la servilité d'un homme de peu qui devait tout à Louvois, par désir aussi de n'être pas trouvé inférieur à la confiance qu'on mettait en lui, pouvait se prêter et se plaire à tout ce qu'ordonnait le ministre; mais ce n'était ni un méchant

homme ni un malhonnête homme. Laissé à lui-même, il était tout modéré et sensé. Il prévoyait bien que ce serait une grosse et dangereuse affaire que cette guerre avec le Piémont, quand on avait déjà tant d'ennemis sur les bras; il mit à l'écarter un zèle louable. Chargé d'occuper le Piémont et d'exiger du duc de Savoie la remise de la citadelle de Turin, il apporta dans cette mission assez de lenteur pour que le duc eût tout le temps de mettre sa capitale à l'abri d'un coup de main. Alors, le 4 juin 1690, Victor-Amédée déclara qu'il n'obéirait pas aux injonctions de Louis XIV.

Il y avait bien de la hardiesse dans cette décision. Le duc de Savoie n'avait pas d'armée, ses meilleurs régiments servaient en ce moment même en France. Le seul secours qu'il pût attendre, c'était quelques régiments impériaux, que lui amenait son cousin Eugène de Savoie, alors peu connu et destiné à une grande célébrité militaire. Heureusement pour lui, Louis XIV, tout occupé sur le Rhin, ne pouvait envoyer aux Alpes que des troupes peu nombreuses, et le général qui les commandait n'était pas homme à suppléer au nombre par l'audace des combinai-

sons militaires. Catinat, très-brave soldat et général timide, avait peu de supérieurs sur un champ de bataille; mais la responsabilité d'une campagne l'accablait. Il remporta quelques belles victoires, Staffarde, Marsaglia, qui sauvèrent de ce côté l'honneur des armes françaises; il préserva notre frontière des incursions ennemies, occupa solidement les passages des Alpes, et gagna le bâton de maréchal de France; mais au bout de cinq ans la guerre était un peu moins avancée que le premier jour. Une lutte poursuivie dans ces conditions n'avait pas de raison de finir; elle n'avait pas non plus de raison de continuer. Louis XIV pensa que ses soldats seraient plus utilement employés dans les plaines de la Flandre que dans les vallées du Piémont. Il rendit Casal au duc de Mantoue, qui ne lui rendit pas les cent mille pistoles; il donna Pignerol au duc de Savoie, qui donna sa fille en mariage au duc de Bourgogne (mai 1696). Après quoi Victor-Amédée, se retournant contre ses alliés, devint généralissime de l'armée franco-piémontaise. Il était convenu que dans le cas où la guerre se prolongerait, le roi de France aiderait le duc à

conquérir le Milanais et recevrait la Savoie en échange. On remarquera, si l'on veut, que ce traité, signé en 1696, n'a été exécuté qu'en 1860.

Mais la guerre ne se prolongea pas. On comprit ce que le petit duc de Savoie pesait dans les affaires de l'Europe, quand on vit la paix se conclure l'année suivante. On peut dire que par son traité séparé il avait dissous la coalition.

Le Piémont sortait donc de la guerre moralement agrandi. Le duc aurait voulu quelques agrandissements plus substantiels. L'œil attaché sur le Milanais, il se disait que c'était une part qui lui revenait de droit dans la succession du roi d'Espagne Charles II, en qui finissait une des branches de la maison d'Autriche. Cette succession, qui devait bientôt s'ouvrir, était devenue la grande préoccupation de l'Europe. On prévoyait que si elle n'était pas réglée d'avance par les grandes puissances, elle donnerait lieu à une guerre terrible. La France et l'Angleterre étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui : les deux premières puissances du monde; si elles s'entendaient, l'Europe accepterait leur décision; si elles se divisaient, la guerre serait interminable.

Elles parurent d'abord s'entendre. Dans un premier traité secret, conclu en 1698 entre le roi de France et le roi d'Angleterre, il fut convenu que le fils du prince électeur de Bavière hériterait de l'Espagne et des Indes, que l'archiduc Charles aurait le Milanais, et que le dauphin, fils de Louis XIV, aurait Naples, la Sicile, le Guipuscoa ; il était sous-entendu qu'à l'avénement du dauphin le Guipuscoa serait réuni à la France, et que Naples et la Sicile deviendraient l'apanage d'un de ses fils. La mort du prince bavarois fit manquer ce premier arrangement. Un second traité fut signé l'année suivante. Cette fois Louis XIV permettait que la maison d'Autriche régnât sur l'Espagne et les Indes ; mais il demandait que pour cette concession on ajoutât à son lot le Milanais, qu'il se proposait d'échanger contre la Lorraine. Dans cette transaction, on remarquera que Victor-Amédée était complétement mis de côté. Louis XIV lui en voulait d'avoir déclaré la guerre en 1690, le roi d'Angleterre d'avoir fait la paix en 1696. De part et d'autre on l'excluait du partage, en attendant que de part et d'autre on sollicitât son alliance.

Le fameux traité de partage resta lettre morte.

L'Autriche se fit prier pour l'accepter, et l'Espagne, dont on disposait ainsi sans la consulter, le rendit inutile. Charles II mourant légua ses immenses États au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. On a dit que ce testament fameux avait été le résultat d'une intrigue conduite par le cardinal Porto-Carrero; il serait plus juste de dire qu'il fut le produit du patriotisme indigné. Les Espagnols n'eurent qu'une pensée : sauver l'intégrité de la monarchie. Ils cherchèrent lequel des deux princes, le plus directement intéressé dans la question de succession, l'empereur d'Allemagne et le roi de France, était le plus capable de défendre le vaste héritage de Philippe II; ils pensèrent que c'était le roi de France. Leur choix décida celui du dernier descendant de Charles-Quint et Charles II déshérita sa famille en faveur de la famille rivale; mais en agissant ainsi il obéissait aux sentiments de son peuple. Philippe de Bourbon, duc d'Anjou, fut dans toute la force du terme un roi national pour les Espagnols.

Le but que les Espagnols poursuivaient en appelant le prince français au trône, ils l'auraient atteint si Louis XIV, ébloui par ce coup de fortune, n'avait

dédaigné toute prudence. Il rompit avec l'Angleterre, et ne sut pas ménager le duc de Savoie.

Nous n'avons point à parler ici du procédé, magnifiquement déraisonnable, qui fournit à l'Angleterre un prétexte de recommencer la guerre; nous n'avons qu'à indiquer les procédés, peu raisonnables aussi, qui amenèrent la rupture de la paix de 1696. Louis XIV se croyait sûr du duc de Savoie, parce qu'il lui avait demandé sa fille pour le nouveau roi d'Espagne. Victor-Amédée était sans doute sensible à cette alliance, mais il aurait voulu en retirer quelque avantage positif. Cet avantage, on l'avait fait luire devant ses yeux ; mais ce n'était qu'un appât, et on se réservait bien de ne pas le lui donner. Est-il besoin de faire connaître le prix secret de son alliance? On devine que c'était le Milanais. Que Victor-Amédée l'ait ardemment désiré, n'en eût-on aucune preuve, on pourrait l'affirmer. Mais dans cette correspondance même j'en trouve une preuve qu'on me permettra de signaler, parce qu'elle fournit un indice curieux sur le caractère de la reine d'Espagne, cette digne fille de Victor-Amédée, cette *Savoyana* si aimée des Espagnols.

Au moment où cette enfant, de moins de quatorze ans, quittait son pays, voici quelle était la situation de l'autre côté des Alpes. La guerre avait commencé en Italie, entre l'Autriche et la France. A la tournure que prenaient les affaires, Victor-Amédée voyait bien qu'on aurait besoin de lui ; et il se demandait quel serait le prix de ses services. Impatienté de ne rien apprendre de Versailles, il essaya de faire parler sa fille, qui en sa qualité de reine d'Espagne était directement intéressée dans la question, car le Milanais appartenait à l'Espagne. La grand'mère fut chargée d'interroger la petite-fille. Or, nous lisons dans la correspondance, à la date du 4 février 1702 :

« Pour réponse à la confiance (la confidence) que vous voulez que je vous fasse, je vous dirai que vous me l'avez déjà demandé une fois, et j'y répondis. Depuis ce temps-là je n'ai rien de nouveau à vous mander. Je ne crois pas, ma chère grand'maman, que l'on pense à faire quelque changement dans l'État de Milan, et puis quand cela fût, je ne me mêle pas de ces sortes de choses-là. »

La réponse était sèche. Il est évident que la prin-

cesse de Savoie, devenue bonne Espagnole, n'entrait pas du tout dans les projets de son père sur ce Milanais, tant convoité des princes de la maison de Savoie. Les prétentions de Victor-Amédée étaient pourtant bien légitimes, et son alliance valait bien le prix qu'il en demandait. En s'assurant au moyen du Milanais l'appui du Piémont, l'Espagne gardait ses autres possessions italiennes; en refusant le Milanais, elle s'exposait à perdre, outre cette province, tout le reste de l'Italie, ce qui ne manqua pas d'arriver. Pour montrer combien en cette occasion la politique de Louis XIV fut peu prévoyante (car le roi d'Espagne n'avait d'autre volonté que celle qu'on lui inspirait de Versailles), il faut résumer les événements qui en Italie signalèrent les premières années du dix-huitième siècle.

En apprenant que Louis XIV acceptait l'héritage de Charles II pour son petit-fils et qu'une armée française allait occuper le nord de l'Italie, l'empereur d'Allemagne se décida à tenter le sort des armes. Les alliés lui manquaient encore, mais il avait un excellent général, le prince Eugène de Savoie. Ce général, fameux par ses victoires sur les Turcs,

pénétra en Italie avec trente mille hommes. Catinat occupait une forte position sur le haut Adige avec une armée plus nombreuse; mais le brave et médiocre maréchal n'était pas capable de tenir tête au vainqueur de Zenta. Eugène, devançant les prodiges d'audace et d'activité qu'un autre et plus grand capitaine devait déployer moins d'un siècle plus tard dans cette même vallée, tourna la position des Français et força la ligne de l'Adige. Catinat, complétement déconcerté, perdit successivement les lignes du Mincio et de la Chièse, et ne s'arrêta que derrière l'Oglio. Villeroy, qu'on lui donna pour successeur, fut encore moins heureux. Il perdit la bataille de Chiari, le 1er septembre 1701. On a remarqué que dans cette journée le duc de Savoie se battit avec le plus grand courage pour une cause qu'il était sur le point d'abandonner. Mais à ce moment Victor-Amédée n'avait pas pris son parti; il ne devait le prendre que près de deux ans plus tard. En 1701, généralissime nominal de l'armée franco-piémontaise, il se conduisait sinon en habile général, ce qu'il ne fut jamais, du moins en vaillant soldat.

Eugène n'était pas novateur dans l'art militaire:

[illegible] d'hiver, il prit donc [illegible] plus tôt que d'ha-[illegible] entreprise.

[illegible] l'armée française, [illegible] jusqu'au quar-[illegible] Crémone, et [illegible] qu'elle con-[illegible] un grand général [illegible] et on s'étonne [illegible] Par une obscure soi-[illegible] plus de six lieues en [illegible] trois mille soldats [illegible] qui aboutissait dans [illegible] Vers minuit il était au cœur [illegible] Les Français, quoique surpris, se défen-[illegible] Après douze heures de combat, [illegible] Eugène se re-[illegible] quelques centaines de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le commandant en chef de l'armée française, le maréchal de Villeroy. Le coup de main était manqué.

Les Français avaient perdu leur général. Depuis le commencement de la campagne c'était le premier

événement heureux qui leur arrivait. Les alliés, qui savaient que Villeroy ne leur serait jamais aussi utile qu'à la tête des armées françaises, lui rendirent la liberté sans rançon. Mais dans l'intervalle la cour de Versailles avait enfin envoyé en Italie un véritable général, le duc de Vendôme. Sans ses vices, ce descendant de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées aurait été un digne adversaire de son cousin Eugène de Savoie, et malgré ses débauches, ses désordres, son incroyable incurie, il lui tint tête. Dans toute cette campagne de 1702, Eugène ne remporta aucun avantage. Le cœur plein de sombres pressentiments, il s'en revint à Vienne, où le retinrent les dangers de l'Empire. Depuis que l'héroïque étourderie de Sobieski avait délivré Vienne assiégée par les Osmanlis, jamais l'Autriche n'avait été aussi près de sa perte qu'en 1703. Pressée d'un côté par les Hongrois révoltés, de l'autre par les Français victorieux, elle semblait à la veille de la destruction. Les fautes de ses ennemis, le génie d'Eugène, la sauvèrent, et l'année suivante la bataille de Blenheim fit décidément pencher en faveur des alliés la fortune, jusque-là incertaine.

Victor-Amédée avait devancé la fortune. Il faillit payer cher ce coup de tête longuement médité. Avant que les Impériaux pussent venir à son secours, Vendôme désarma ses soldats et occupa ses forteresses. En 1705 il ne restait plus au duc de Savoie que Turin. Eugène, accourant à son aide, se heurta contre Vendôme, et s'il empêcha l'armée française d'investir Turin, il ne put pas lui enlever un pouce de terre italienne.

Le cabinet de Versailles, exaspéré de la défection de Victor-Amédée, semblait voir dans la prise de Turin une affaire d'honneur à laquelle on devait tout sacrifier. D'immenses préparatifs de siége furent faits, et la place fut investie en mai 1706. Eugène, de son côté, était décidé à tout tenter pour la délivrer. Il n'eut plus Vendôme pour adversaire. La cour de Versailles avait jugé à propos de confier le sort de l'Italie au duc d'Orléans, plein de courage et d'intelligence, mais sans expérience, sans autorité, et à deux généraux incapables, Marsin et la Feuillade. Cette absurde décision eut le résultat qu'on en pouvait attendre. En vain le duc d'Orléans demanda qu'on marchât au-devant de l'ennemi, Marsin et la Feuil-

l de s'obstinèrent à recevoir l'attaque dans leurs lignes, d'une étendue démesurée. Ces lignes furent forcées, comme on devait le prévoir. L'armée française, coupée sur plusieurs points, et n'ayant personne pour la rallier (le duc d'Orléans était blessé, Marsin tué, la Feuillade avait perdu la tête), se retira précipitamment sur Pignerol. Cette journée du 7 septembre 1706 ne coûta aux Français qué deux mille morts; mais elle leur coûta aussi l'Italie, ou, pour parler plus exactement, elle délivra l'Italie de l'armée franco-espagnole, et la remit au pouvoir de l'Autriche.

Pour l'Italie le profit n'était pas grand. Si quelqu'un se fit illusion à cet égard, ce ne fut pas Victor-Amédée, ou du moins il se détrompa vite. La tête pleine de projets grandioses, il se voyait déjà maître du Milanais et des provinces méridionales de la France. Il fallut bientôt rabattre de ces espérances. Si les Autrichiens prirent le Milanais, ce fut pour le garder, et s'ils envahirent la Provence et assiégèrent Toulon en 1708, ce fut pour repasser le Var après avoir perdu la moitié de leur armée. Cette campagne de 1708 eut encore un autre résultat. Les

deux cousins qui commandaient l'armée alliée s'étaient vus de près et compris; il n'en fallut pas davantage pour les brouiller. Eugène déclara qu'il ne partagerait jamais plus le commandement avec le duc de Savoie; le duc de Savoie déclara que si Eugène avait voulu prendre Toulon, il l'aurait pris. La vérité c'est qu'Eugène, devenu Autrichien, ne se souciait pas d'agrandir le Piémont, et que Victor-Amédée, resté Italien, ne se souciait pas de fortifier le pouvoir de l'Autriche en Italie.

Avec la campagne de 1708 finit la part active que le duc de Savoie prit à la coalition. Nominalement il resta un des ennemis de la France; mais ses efforts languissants n'avaient d'autre but que d'obtenir à la paix générale le prix assigné à son concours. Ce prix, il l'obtint, magnifique en apparence : titre de roi, acquisition de la Sicile et de quelques annexes du Milanais. C'était beaucoup; cependant, pour l'Italie et même pour le Piémont ce n'était pas une compensation à l'établissement des Autrichiens à Milan.

Par le résultat, on peut juger que Victor-Amédée avait commis une faute grave en séparant sa cause

de celle de la France. Que la cour de Versailles ait eu des torts à son égard, que son gendre se soit montré envers lui ridiculement hautain, au point de lui refuser les honneurs dus aux têtes couronnées, qu'on lui ait, chose plus grave, refusé le Milanais, prix légitime de son concours, c'est incontestable, et c'était assez, si l'on veut, pour causer la mauvaise humeur de l'homme, mais ce n'est pas assez pour justifier la politique du prince. Avec plus de patience, Victor-Amédée aurait obtenu le Milanais; Naples serait devenu ce qu'il devint, l'apanage d'une branche cadette de la maison de Bourbon; l'Autriche n'eût pas pris pied dans la Péninsule, et l'Italie aurait échappé à la misérable décadence du dix-huitième siècle, dont aucun État italien ne fut exempt, pas même le domaine agrandi de la maison de Savoie.

Mais l'histoire a ses courants mystérieux, comme elle a ses manifestations éclatantes. Peut-être l'Italie avait-elle besoin, comme préparation à son unité, du coup de tonnerre de la révolution française et des événements qui suivirent. Peut-être était-il nécessaire que cette unité fût tentée, et inutilement

tentée, à l'exclusion de la maison royale de Piémont, pour prouver que par cette maison seule elle pouvait s'accomplir. Ce sont des problèmes qui empruntent aux événements actuels un grand intérêt; mais il serait tout à fait hors de propos de les agiter ici. Nous avons voulu simplement rassembler des faits propres à éclairer la position des deux princesses de Savoie sur le trône d'Espagne et sur les marches du trône de France, et la politique, trop vite délaissée de part et d'autre, dont cette double union avait été le gage. Prétendre éclairer cette politique sur tous les points, dans ses précédents et ses conséquences, serait une tâche disproportionnée au but de cette étude; il faudrait remonter aux origines de la maison de Savoie et la suivre jusqu'au moment où elle est devenue le centre effectif de l'unité italienne. Nous avons vu de nos jours se réaliser, avec de bien plus vastes conséquences, les projets médités en 1696; nous avons vu une autre princesse de Savoie devenir entre la France et l'Italie le gage d'une union plus complète et plus durable que celle que Louis XIV et Victor-Amédée conclurent et ne surent pas maintenir. Les

événements d'hier ne pouvaient être absents de notre pensée quand nous avons retracé ces autres événements, plus anciens de près de deux siècles, quelquefois semblables, plus souvent dissemblables. Mais il nous a paru qu'il n'y avait rien de ce passé qui ne justifiât le présent. L'histoire nous montre que jamais la France n'a été plus puissante, plus libre de ses mouvements sur ses frontières du nord que lorsqu'elle a eu l'Italie (personnifiée dans la maison de Savoie) pour amie et non pour vassale ; que pour l'Italie et la maison de Savoie les progrès accomplis, les acquisitions faites malgré la France ou contre elle ont été pleins de déceptions et de futurs périls. Cette conclusion nous a paru ressortir des faits, et nulle part il ne convenait mieux de l'exprimer qu'en tête de ces lettres, charmants et intimes témoignages du cœur des deux princesses de Savoie qui représentèrent avec tant de grâce et de noblesse l'union de la France et de l'Italie.

LÉO JOUBERT.

PRÉFACE

En publiant quelques lettres des deux filles de Victor-Amédée et petites-filles de Louis XIV, j'ai cherché à rappeler une fois de plus, au souvenir des amateurs de l'histoire, cette duchesse de Bourgogne connue et aimée de tous, et à faire apprécier davantage sa sœur cadette, dont on a si peu parlé. Certes, Marie-Louise ne le cédait à Marie-Adélaïde en grâce ni en bonté;

et à mon sens, qu'il me soit permis de le dire, elle avait sur elle la supériorité d'un caractère exempt de faiblesse et de frivolité.

Dans la charmante princesse que l'histoire nous représente petite, au visage enfantin, il y avait une âme fortement trempée, et dans la noble enfant [1] qui défendait en 1706, envers et contre tous, même contre l'apathie de Philippe et les hésitations de Louis XIV, les lambeaux de la monarchie espagnole, qui haranguait les magistrats de Madrid de façon « à émouvoir les plus insensibles et obtenir d'eux un secours de six mille pistoles [2], » ne trouve-t-on pas l'exemple de l'énergie qui plus tard animait Marie-Thérèse défendant l'Empire contre ses nombreux ennemis et haranguant ses braves Hongrois ?

[1] Marie-Louise n'avait pas dix-huit ans.
[2] Millot, *Mémoires politiques et militaires*

C'est au nom de mes deux aimables héroïnes que j'ose réclamer aujourd'hui pour ce petit volume l'indulgence généreusement accordée l'année dernière à cette publication par les nombreux lecteurs de la *Revue contemporaine*.

Comtesse Della Rocca.

8 juillet 1864.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

ET DE

LA REINE D'ESPAGNE

I

Le plus précieux écrin de l'ancienne monarchie de Savoie, les archives royales de Turin, renferme deux bijoux qui, sans jeter un grand éclat, sans répandre de nouvelles lumières dans le domaine de l'histoire, n'en ont pas moins un mérite fort réel. Ces charmants bijoux sont les correspondances des filles de Victor-Amédée Ier, roi de Sardaigne. En feuilletant ce papier doré sur tranche, jauni par le temps, et d'où s'exhalent les parfums du dix-septième et du dix-huitième siècle, on se sent pénétré d'une singulière émotion ; l'âme semble se fondre de regrets pour des êtres qui ont disparu depuis si longtemps,

et ces traces vivantes de leur existence nous les font tout d'un coup connaître et aimer à l'égal de nos plus chers contemporains. Aussi les événements de cette mémorable époque, décrits si souvent et avec tant d'art et de détails, ne nous avaient-ils jamais inspiré l'intérêt que nous font éprouver ces naïfs et sommaires exposés tracés de la main même des princesses. C'est cet intérêt que nous voudrions faire partager à nos lecteurs ; mais peut-on communiquer l'attendrissement que provoque un ruban, un gant ayant appartenu à la personne chérie qui n'existe plus, l'émotion que fait naître un souvenir de jeunesse, que vient réveiller soudain la fleur oubliée dans un livre ?

La régularité de la correspondance de la duchesse de Bourgogne et surtout de celle de la reine d'Espagne avec Jeanne-Baptiste, leur grand'mère, nous a engagé à publier ces lettres plutôt que celles que les princesses adressaient au duc et à la duchesse de Savoie. Tout en faisant la part des diverses péripéties que la suite des années a fait éprouver à ces dernières lettres, et qui en ont singulièrement diminué le nombre, il est permis de supposer que Madame royale, entièrement libre de son temps, entretenait avec ses petites-filles une correspondance bien plus suivie que ne le pouvait faire Victor-Amédée, « dans la tête duquel, outre ses affaires particulières, celles de

l'Europe entière roulaient au moins une fois par jour [1], » ou que cette pauvre duchesse Anne [2], toujours souffrante de ses nombreuses grossesses, ou tourmentée par la jalousie que lui inspirait l'attachement si connu du duc pour la comtesse de Verrue. Nous commencerons par les lettres de la duchesse de Bourgogne ; si elles ont pour nos lecteurs un peu de l'attrait que nous y avons trouvé nous-même, la correspondance de sa sœur, la reine d'Espagne, qui les suit, non moins curieuse comme révélation intime, leur semblera plus intéressante encore comme document historique.

Avant de parler des deux filles de Savoie dont les *Mémoires* de Saint-Simon et ceux de Dangeau ont conservé le touchant et gracieux souvenir, si vivant encore parmi nous, il ne sera pas inutile de dire quelques mots de cette grand'mère à laquelle les princesses adressent de si tendres assurances de respect et d'affection.

Marie-Jeanne-Baptiste, dite Madame royale, était la sœur aînée de Marie, reine de Portugal, d'abord femme d'Alphonse VI, dont les erreurs et les folies forcèrent cette princesse à un divorce qui lui permit d'épouser dom Pedro, frère de son premier mari. Filles uniques de Charles-Amédée de Savoie-Nemours et d'Élisabeth de

[1] Tessé, *Lettre du 20 juin 1699, au roi Louis XIV.*
[2] Anne d'Orléans, fille de Monsieur, frère de Louis XIV.

Vendôme, les deux sœurs, élevées en France, s'étaient rendues toutes jeunes encore, et avec leur mère, à la cour de Savoie, où régnait alors, au nom de son fils, Charles-Emmanuel, Madame Christine de France, l'altière fille de Henri IV. Le jeune duc de Savoie s'éprit très-sérieusement de l'aînée de ses cousines, qui avait à peine quatorze ans ; il voulut l'épouser, mais Madame Christine s'opposa si vivement à cette union que Charles-Emmanuel dut y renoncer, et qu'il épousa, quelques années après, Marie-Françoise d'Orléans, nièce de Louis XIII et de Madame Christine. Contraint par l'impérieuse volonté de sa mère de seconder ses desseins, Charles-Emmanuel n'en conserva pas moins son affection à mademoiselle de Nemours, et l'histoire nous apprend qu'il continua d'entretenir une correspondance avec sa cousine, retirée au couvent de la Visitation, à Paris. Jeanne-Baptiste refusa longtemps toute proposition de mariage ; mais, ayant enfin perdu l'espoir d'épouser son cousin, elle se décida à devenir duchesse de Lorraine. Le mariage venait d'être célébré par procuration lorsque mourut madame Christine, et huit jours après, Marie-Françoise, sa belle-fille, succombait à son tour (janvier 1664). Entièrement libre de sa personne et de ses volontés, Charles-Emmanuel offrit aussitôt sa main à sa cousine. On recourut à Rome, et, grâce à quelque défaut de forme, le mariage de mademoiselle de

Nemours fut déclaré nul : elle devint enfin duchesse de Savoie au printemps de l'année suivante (1665).

Intelligente et très-sincèrement attachée à Charles-Emmanuel, dont elle était aimée, Jeanne-Baptiste n'eut aucune peine à gagner la plus entière confiance de son mari ; elle fut initiée à toutes les affaires de l'État, admise dans tous les conseils, et la mort du duc (1675) la trouva toute préparée à assumer l'autorité souveraine, qui lui était léguée avec la tutelle de son fils Victor-Amédée, à peine âgé de neuf ans.

Madame royale avait alors trente et un ans. Un portrait d'elle, par le peintre flamand Meel[1], nous représente la régente dans ses habits de deuil. Ses traits, fortement accentués, n'ont rien de la grâce féminine ; la décision et la fermeté y sont, au contraire, particulièrement empreintes. Le front est large, les yeux, quoiqu'ils paraissent petits, à cause de l'embonpoint des joues, sont bien fendus et ont une belle expression ; le nez, trop long de la racine aux narines, semble raccourcir le bas du visage, terminé par un double menton. Le cou est court, mais les épaules sont magnifiques ; la taille est épaisse ; en revanche, les bras sont fort beaux, et la main est blanche et petite ; les cheveux, d'un blond cendré, sont recou-

[1] Artiste appelé par Charles-Emmanuel pour décorer ses résidences.

verts d'un long voile noir, qui en fait ressortir la nuance agréable et dissimule un peu la hauteur du front.

Madame royale était grande et bien proportionnée; l'embonpoint n'enlevait rien à cette dignité, qu'au dire de ses contemporains elle conserva jusqu'à ses derniers jours[1]. Cette main potelée, que Meel nous représente si blanche et si délicate, sut pourtant tenir le sceptre avec une rare fermeté. Naturellement ambitieuse, mais désirant avant tout le bien de son peuple, Madame royale sut imposer silence à de nombreuses tentations d'agrandissement et maintenir dans ses États la paix si heureusement rétablie par le traité des Pyrénées. A l'intérieur, elle fit administrer sagement les finances, rétablit partout l'ordre et le bien-être. Elle trouva pour cela de bons auxiliaires dans ses ministres, qu'elle sut habilement choisir mais auxquels elle n'abandonna jamais la conduite du gouvernement ni l'initiative d'aucune affaire importante. Pour rendre en quelques mots le caractère de Jeanne-Baptiste tel que nous le comprenons, il nous suffira d'avancer, malgré l'opinion de M. Carrutti[2], un des meilleurs historiens du règne de

[1] « C'était une très-belle princesse, mais ce qui lui donnait plus d'éclat était un air de grandeur et de majesté, qui aide tant à représenter, qu'elle a toujours conservé; et par ce qu'elle est encore aujourd'hui, quarante ans après son mariage, on peut juger de ce qu'elle a été... » (*Mémoires de la Régence de madame Jeanne-Baptiste;* manuscrit de la Bibliothèque royale.)

[2] M. Carrutti taxe de faiblesse les rares condescendances que

Victor-Amédée, que la sagesse et l'énergique volonté de Madame royale, dont nous retrouvons plus d'un trait dans sa deuxième petite-fille, si elles avaient été déployées sur une plus vaste scène et dans des circonstances plus éclatantes, auraient sans doute montré à l'Europe le type de ces qualités viriles et puissantes dont Marie-Thérèse d'Autriche et les deux Catherine de Russie donnèrent plus tard le spectacle.

la violence ou une sage politique obligèrent la régente de faire au roi de France.

Après nous avoir dit, en parlant des suites de la paix de Nimègue : « Da quel punto la diplomazia di Luigi XIV divenne più imperativa ancora, i suoi consigli furòno comandi, ordini le sue domande... Pretendeva esercitare sull' Europa quella dittatura che rende vassalli i principi, lasciando ad essi più o meno libera la signoria dei territori, » M. Carrutti fait un grief à Madame royale de la conclusion d'une ligue offensive avec la France, refusée avec fermeté aux sollicitations du marquis de Villars et du cardinal d'Estrées, et enfin arrachée par l'abbé d'Estrades. Las de s'être heurté pendant trois ans aux refus de la régente, Louis XIV, qui avait absolument besoin de faire passer ses troupes sur le territoire piémontais pour prendre possession de Casal, vendue par le duc de Mantoue à la France, envoya soudain trois mille chevaux à l'appui de la demande réitérée de son ambassadeur. « Il trenta di settembre l'abate d'Estrades presentò alla duchessa le credenziale e la plenipotenza con cui il re gli conferiva autorità di trattare e stringere lega difensiva col duca, *poche ove dopo* chiese insieme col marchese della Trousses, che si dessero ordini necessari per alloggiare in Piemonte tre milla cavalli francesi soggiungendo che le truppe comincierebbero a sfilare il giorno otto di ottobre... » Aussi l'abbé d'Estrades écrivait-il à son souverain : « Per verità qui ubbidiscono perche sanno di non poter fare diversamente; ma grande e visibile è il dispiacere. » (*Estratti dal Carrutti.*)

Nous croyons que rien ne peut mieux appuyer notre opinion que les quelques passages de lettres que nous extrayons de l'intéressant ouvrage du chevalier Della Marmora[1].

L'ambassadeur de Savoie, marquis Ferrero, avait entretenu la régente de propos tenus à l'hôtel de Soissons, peu de jours avant la mort de Charles-Emmanuel, sur la possibilité d'un partage de l'autorité avec le cardinal d'Estrées, parent et ami des Nemours ; Madame royale, outrée, répondait aussitôt :

« ... Quelle apparence y aurait-il que moi, qui ne veux point de premier ministre et qui me suis déclarée là-dessus hautement, je voulusse en aller choisir un français et cardinal ; je suis bien éloignée de ces sentiments : je ne veux partager mon autorité avec personne, et la garde pour moi, puisque Dieu me l'a donnée, et veux des ministres pour me servir, mais non pas pour être les maîtres ; et si l'on vous parle là-dessus, vous répondrez selon ce sens, et m'avertirez dans les lettres particulières de tout ce que l'on dira du commencement de cette régence et de toutes les choses qui seront nécessaires et utiles pour moi. »

« . . Je n'ai autre passion au monde que de tenir une conduite dans cette régence qui soit vigoureuse, juste et

[1] *Le Vicende di Carlo di Simiane*, per Alberto Della Marmora.

pour le bien du prince mon fils et de l'État, et de donner des marques en toutes occasions que je suis bonne Piémontaise et dépouillée de tout autre intérêt hors celui-là. Voilà mes pensées, que je vous ai voulu écrire moi-même, dont vous vous servirez lorsque vous jugerez le plus à propos. »

Vingt-cinq jours après elle écrivait encore :

« Sur ce que vous avez appris que j'ai mortifié le P. Truchi, il est vrai que ledit président (des finances) étant accoutumé, comme vous savez, à avoir un grand crédit du temps de S. A. R. et à faire beaucoup de choses et de charges à la fois, se trouva fort étonné quand je déclarai que je voulais que chacun fît la sienne, et m'en parla d'une manière impertinente en présence de dom Gabriel et du marquis de Saint-Maurice, à laquelle je lui répondis comme il méritait, qui était, en deux mots, que je voulais être la maîtresse, et que s'il ne faisait pas à ma mode et ne se réglait selon mes volontés, qu'il pouvait se retirer à sa cassine[1], puisque j'étais peu d'humeur à me laisser mener par le bout du nez; et là-dessus je le fis sortir de la chambre, de laquelle il ne fut pas sorti qu'il reconnut la sottise qu'il avait faite, qu'il se soumit à régler sa conduite absolument selon mes volontés. Il fut quelques

[1] A sa maison de campagne; le mot *cassine* en dialecte piémontais signifie *ferme*.

jours sans venir à la cour; il eut une mortification extrême, qui lui a été profitable, puisque cela l'a empêché de se perdre une autre fois, en se tenant dans les limites qu'il doit, et à donner exemple aux autres de se tenir dans leur devoir. Voilà la pure vérité, que je serais bien aise que vous disiez lorsque vous en entendrez parler, comme l'ayant appris de vos amis de Turin. Le P. de Carignan n'y a non plus été mêlé que le Grand Turc; je ne comprends pas qu'on l'ait intrigué, et j'aurai plaisir que l'on sache ceci de cette façon, et vous m'écrirez ce que l'on en dira, aussi bien que du gouvernement de cette régence. »

Il n'est pas étonnant qu'une femme chez laquelle l'aptitude et l'amour du pouvoir se montraient aussi ouvertement ait été accusée de vouloir conserver l'autorité souveraine à tout prix. Madame royale avait formé et entretenu pendant cinq ans le projet de marier son fils avec l'infante de Portugal, fille unique de dom Pedro et de la reine Marie. Le mariage fut rompu quand déjà les vaisseaux portugais étaient arrivés pour emmener en Portugal le jeune duc, qui, d'après les conventions arrêtées, devait y vivre jusqu'à la naissance d'un héritier du trône. Cette rupture n'empêcha pas la régente de passer, aux yeux du public et dans l'opinion de son fils, pour avoir voulu l'éloigner de ses États par l'appât d'un nouveau trône et

d'une couronne royale, afin de continuer à gouverner elle-même les États de la Savoie. La suite démontra pourtant que Madame royale avait beaucoup plus d'amour pour son fils et d'empire sur elle-même que d'ambition et de soif du pouvoir. Du jour où elle mit l'autorité aux mains de Victor-Amédée, elle cessa entièrement de se mêler des affaires, quitta le palais ducal et s'établit dans le vieux château de Turin[1], où elle se tint constamment en dehors de toutes les intrigues de la cour et du gouvernement. N'aimant point la vie de campagne, et singulièrement attachée à la ville de Turin, elle ne quittait sa résidence que de loin en loin, et pendant quelques jours à peine, pour aller voir son fils et sa belle-fille, soit à leur *Vigne*, sur la colline de Turin, ou à leur palais de la *Vénerie*. Très-particulièrement et très-sincèrement pieuse, Jeanne-Baptiste aimait pourtant le luxe et l'étiquette ; elle établit et conserva jusqu'à ses derniers jours une cour nombreuse et parfaitement organisée, dont les emplois étaient pour elle un moyen de récompenser d'anciens serviteurs de la monarchie de Savoie ou de soulager les familles nobles dans la gêne. Très-riche de son propre chef, elle faisait de grandes aumônes, bâtissait et entretenait des églises et des couvents, accordant une protec-

[1] Il porte encore aujourd'hui le nom de *Palazzo Madama*, et sert à la fois de galerie des tableaux et de palais au sénat.

tion toute particulière aux Carmélites, chez lesquelles elle se retirait parfois pendant plusieurs jours. Nous verrons la reine d'Espagne lui parler plus d'une fois de ses chères Carmélites, et vanter l'ordre et la propreté de ce couvent, si différent de ceux d'Espagne.

Madame royale mourut en 1724, dix ans après la dernière de ses petites-filles, quarante ans après avoir quitté le gouvernement, dont elle ne tenta plus jamais de se mêler, même lorsque Victor-Amédée, devenu roi de Sicile, laissa momentanément la régence de ses anciens États au prince de Piémont, qui n'avait que quinze ans. La famille royale et les grands, complétement revenus de leurs préventions à l'égard de Madame royale, la regrettèrent autant que le peuple et les pauvres, dont elle était depuis si longtemps la consolation et le soutien.

Marie-Adélaïde, fille aînée de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, et d'Anne d'Orléans, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, était née le 7 décembre 1685. Elle n'avait pas onze ans lorsque la paix de Savoie décida son mariage avec le fils aîné du Dauphin [1]. L'extrême jeunesse des fiancés ne permettant pas de les unir immédiatement, il fut convenu que Marie-Adélaïde serait conduite à sa nouvelle famille pour y être élevée et traitée en fille de France jusqu'au moment de son mariage.

[1] Le duc de Bourgogne était né en 1682.

La jeune princesse quitta Turin et ses parents le 7 octobre 1696, suivie d'un nombreux cortége piémontais et savoyard. Elle traversa les États de son père, et arriva le 16 à la frontière, où elle fut remise, au nom du duc de Savoie, par le marquis Dronero, au comte de Brienne, représentant du roi de France. Elle continua sa route par Lyon, Nevers, etc., etc., et se trouva le 4 novembre à Montargis, où Louis XIV était venu à sa rencontre. C'est de là qu'il adressa à madame de Maintenon une lettre qui contient le plus joli portrait de la jeune princesse. Quoique cette aimable page soit bien connue, on nous permettra d'en reproduire quelques passages ; ce sera pour nos lecteurs le meilleur moyen de renouveler connaissance avec la charmante enfant de France et de Savoie :

« Montargis, dimanche soir, six heures et demie.

« Je suis arrivé ici devant cinq heures ; la princesse n'est venue qu'à près de six. Je l'ai été recevoir au carrosse ; elle m'a laissé parler le premier, et après elle m'a fort bien répondu, mais avec un petit embarras qui vous aurait plu... Elle a la meilleure et la plus belle taille que j'aie jamais vue : habillée à peindre et coiffée de même, des yeux très-vifs et très-beaux, des paupières noires et admirables, le teint fort uni, blanc et rouge

comme on peut le désirer, les plus beaux cheveux blonds que l'on puisse voir et en grande quantité. Elle est maigre comme il convient à son âge, la bouche fort vermeille, les lèvres grosses, les dents blanches, longues et mal rangées, les mains bien faites, mais de la couleur de son âge. Elle parle peu, au moins à ce j'ai vu ; n'est point embarrassée qu'on la regarde, comme une personne qui a vu le monde.

« Pour moi, j'en suis tout à fait content... Je la trouve à souhait, et serais très-fâché qu'elle fût plus belle... »

Ces derniers mots de Louis XIV rendent très-exactement l'impression générale que produisit alors, et jusqu'à la fin de sa vie, la princesse de Savoie. Aimable, séduisante sans être belle, elle avait toutes les grâces de la beauté, et plus de régularité dans la physionomie lui aurait enlevé quelque chose de son charme. Cet extérieur, en harmonie avec le moral (car cette enfant, petillante d'esprit et de vivacité, manqua constamment de savoir), cet extérieur a fait une partie de l'originalité qui a légué à la postérité le souvenir de la duchesse de Bourgogne comme celui d'un type poétique et singulier, auquel s'attachent à la fois l'intérêt de la réalité et l'éclat de la fiction.

Cette sympathie, conquise dès l'abord sur le cœur d'un

roi si égoïste ordinairement et si insensible, sympathie qui plus tard se changea en haute et constante faveur, la jeune princesse la dut sans doute alors à ses grâces naïves et à sa touchante bonté d'âme ; mais dans la suite elle la dut surtout à l'appui de la toute-puissante madame de Maintenon. De même que le roi, la marquise avait été séduite par l'esprit et les douces qualités de la princesse, mais principalement par un mot devenu célèbre, au moyen duquel la gracieuse politique de onze ans sut à la fois flatter l'amour-propre de l'ambitieuse dévote et ménager la dignité du souverain. Ce mot si simple, *ma tante* (*magna* en piémontais), mais si heureusement employé, et auquel elle dut en partie peut-être sa grande faveur, Marie-Adélaïde l'avait importé de son pays, où était alors, comme il est encore aujourd'hui, en très-grande vogue dans les familles pour désigner les femmes auxquelles l'âge, la position, un degré de parenté ou d'amitié, donnent une certaine supériorité. Nous ajouterons que cette prudence et cette sagesse prématurée de la royale enfant, que l'on se plaît généralement à attribuer aux conseils de son père, nous paraissent bien plutôt être l'œuvre de sa grand'mère. Marie-Adélaïde vivait beaucoup plus auprès de Madame royale que de Victor-Amédée, et dans leurs fréquents entretiens l'ex-régente n'avait pu manquer d'insinuer à sa petite-fille tout ce qu'elle devait

faire pour plaire à ce roi et à cette cour de France que Jeanne-Baptiste connaissait si bien. Plusieurs lettres de la jeune princesse rendent compte des bontés du roi et de madame de Maintenon, et insistent sur le plaisir que devait en ressentir sa grand'mère. Une fois même, Marie-Adélaïde dit très-nettement : « Je fais bien ce que vous m'ordonnez sur madame de Maintenon; » et comme cette lettre, sans date ni indication de lieu ou d'année, nous paraît être l'une des premières, nous la citerons ici à l'appui de notre opinion :

« Les voyages de Marly m'enpècherent de vous escrire le dernier ordinaire comme ie lavois proiette ma chere gran maman et il n'est pas croiable combien iai de temps ie fais bien ce que vous mordonnes sur madame de Maintenon iai beaucoup d'amitié pour elle et de confiance dans tous ses advis Croies ma chere grand maman tout ce quelle vous a mandé de moi quoyque ie ne le merite peut estre pas mais ie voudrois que vous eussies ce plaisir la car ie conte sur vostre amitié et ie n'oublie point toutes les marques que vous men avez donné. »

Les lettres renfermées aux archives de Turin et adressées par Marie-Adélaïde à sa grand'mère sont au nombre de cent environ, et comprennent un espace de quinze ans,

de novembre 1696 à décembre 1711. En les citant, nous omettrons quelquefois les passages où les assurances réitérées de respect et d'affection et des répétitions sur la santé de la duchesse, sur celle de ses enfants et de ses parents, pourraient fatiguer le lecteur; nous reproduirons les premières avec leur orthographe enfantine, et nous conserverons scrupuleusement cette naïveté d'expression et de détail qui est pour beaucoup dans l'émotion que ces lettres nous ont causée, et que nous ne nous flattons pas de communiquer à nos lecteurs. Il faudrait pour cela les mettre en présence de ces caractères enfantins, de ce papier d'un autre siècle, de ces charmants cachets de cire rouge ou noire dont le fil de soie semble avoir à peine été coupé la veille, et que pourtant on n'ose toucher, de peur d'anéantir en un instant ce qu'un siècle et demi a respecté. Il faudrait surtout avoir la verve et le talent de Saint-Simon pour décrire les grâces de l'illustre enfant de Savoie, l'esprit et l'incomparable bonté de la duchesse de Bourgogne, la grandeur et l'éclat de la petite-fille de France, les douces faiblesses de l'aimable et trop charmante jeune femme, et enfin ce sentiment si noble, si grand chez elle : l'estime profonde pour son austère, mais si digne époux, sentiment qui, après l'avoir fait triompher d'elle-même, la rendit victorieuse des puissants ennemis de ce juste vers lequel elle sut ramener

à jamais la confiance et l'estime qu'une odieuse cabale en avait éloignées. En un mot, il faudrait pour quelques instants pouvoir faire revivre cette charmante image, et la présenter au lecteur telle qu'elle se montre en ce moment à nous, pleine de vie, de jeunesse et de grâce.

Parmi les cent lettres de Marie-Adélaïde à Madame royale, un très-petit nombre sont entièrement dépourvues de dates, d'autres, au contraire, sont complétement datées. Le reste ne porte que le quantième du mois, sans indication d'année; mais les événements qu'elles signalent nous ont permis, les *Mémoires* de Dangeau sous les yeux, de les classer dans leur véritable ordre, et de rappeler chronologiquement des faits bien connus il est vrai, mais qui ainsi notés et indiqués par la gracieuse et royale enfant semblent acquérir une authenticité et une valeur nouvelles.

A l'exception de la première, ces lettres ne sont signées que d'un monogramme, dans lequel nous avions cru reconnaître au premier abord un A majuscule et paraphé, mais qui ensuite ne nous a paru être qu'un signe de fantaisie. Les lecteurs en pourront juger par les reproductions photographiques que nous leur donnons.

Nous croyons, sans crainte de nous tromper, pouvoir ouvrir la correspondance de la princesse avec sa grand'-mère par une lettre de quelques lignes à peine, assez

étrange et fort différente de toutes les autres; l'écriture est bien la même, mais la princesse appelle sa grand'mère *Madame*, et signe en toutes lettres. Cette date de Versailles, 13 novembre, ne peut manquer d'être de l'année 1696, Dangeau nous apprenant que l'année suivante à pareille époque la cour était à Meudon, chez le Dauphin.

« De Versaille, ce 13 nouembre.

« Vous me pardonere Madame si ie ne uous est pas ecrit la peur de uous anuier me la fait fair ie fini Madame uous embrasan.

« Tres humble tres obeisantes petite fille.

« M. Adélaide de Savoie. »

Il est facile de présumer que la jeune princesse se trouva fort intimidée dans les premiers jours de son arrivée en France, et que sachant que ses lettres seraient vues avant leur départ, elle n'osa d'abord se livrer aux inspirations de son cœur; mais bientôt, remise de l'embarras d'un si grand changement, elle sut merveilleusement concilier les devoirs de la prudence et les exigences de son affection pour prodiguer à sa grand'mère, sans plus craindre de l'*anuier*, les expressions d'une vive et constante tendresse.

Nous n'avons trouvé aucune lettre datée de 1697 ; mais la prise de Barcelone, dont il est question dans une de ces petites pages, nous indique sa place au mois d'août de cette année, ainsi qu'une lettre du 3 décembre, où la princesse fait évidemment allusion à son mariage, qui avait eu lieu le 7.

« J'ai eü vne grande ioie de la prise de Barcelone ma chere grand maman car ie suis bonne françoise et ie sens bien tout ce qui peut plaire au roy auquel ie suis aussy attachee que vous le pouvés desirer quoique ie nentre pas beaucoup dans les affaires destat ienstens dire qu'on aura bientost la paix et ce sera encore une nouvelle ioie ien ai beaucoup en ce pays icy ma chere grand maman et ie suis tres persuadée que vous partages mon bonheur par la bonte que vous aves pour moy. »

« De Versaille, ce 3 décembre.

« Je suis bien assurée ma chere grand maman que vous prenes part à l'accomplissement de mon bonheur faites moy la mesme iustice sur les sentiment que iay pour vous qui seront touiours remplis de tendresse et de respect ie vous en assure dans mon changement d'estat et que ie serai la mesme toute ma vie. »

Je placerai aussi à la date de 1697 les deux lettres suivantes, dont l'une est du mois de mars, et dont l'autre ne porte aucune date :

« De Versaille, ce 25 mars.

« Iespere que iescrire assez bien ma chere grand maman i'ai un maître qui se donne beaucoup de paine iaurois grans tort de ne pas proffitter des soins qu'on prend de tout ce qui me regarde La D. du Lude[1] est revenüe auprais de moy dont ie suis rauie et il est vrais que Mme de Maintenon me voit le plus souvent qui lui est possible Ie croys pouuoir vous assurer sans me flatter que ces deux dames m'aime Ne douttes jamais ma chere grand maman que ie ne vous aime toujours autant que ie le dois. »

« Je n'ay pu vous ecrire le dernier ordinaire ma chere grande maman par ce que ie sors continuellement et que ie vais tous les soirs voir le Roy Ie suis assurée que cette excuse ne vous deplaist pas et que vous trouvés mon temps bien emploié quand ie le passe aupres du Roy Ses bontes pour moy ne se peuvent exprimer et comme ie

[1] La duchesse de Lude, dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne, était femme du grand maître de l'artillerie, sœur du duc de Sully, petite-fille du chancelier Seguier.

connois l'interest que vous prenés a mon bonheur ie suis bien aise de vous assurer qu'il est parfait et qu'il ne me fera jamais oublier la tendresse que ie dois avoir et que iay pour vous. »

Ces lettres, qui paraîtront fort courtes au lecteur, remplissent pourtant une page et quelquefois deux d'un papier de vingt-trois centimètres de haut et de seize centimètres de large. L'écriture est très-enfantine, beaucoup plus soignée que dans les années suivantes ; l'orthographe et surtout la ponctuation sont fort négligées. Ce sont bien des lettres d'enfant, sur lesquelles l'instituteur n'a laissé aucune trace de sa révision. Nous en prévenons le lecteur, parce qu'à partir de ce moment nous cessons de nous astreindre à reproduire littéralement l'orthographe de la jeune duchesse. Elle vient de nous apprendre qu'elle a un maître d'écriture, et sans doute de grammaire, qui se donne beaucoup de *paine*, et qu'elle aurait grand tort de ne pas profiter de ses leçons. Cependant, elle en profita assez mal, et continua d'écrire ses mots d'une façon dont il serait inutile de répéter les capricieuses irrégularités. Le cachet est un losange aux armes de Savoie et quelquefois un petit chien; mais le plus grand nombre des lettres n'en ont pas.

La correspondance de Marie-Adélaïde ne commence

à avoir quelque régularité qu'en 1698, et par le nombre des lettres qui se sont conservées il est facile de juger que la princesse durant cette année écrivit fort souvent, et peut-être à chaque ordinaire [1], à Madame royale. Ce sont souvent de simples billets, qui n'ont d'intérêt qu'à cause de la personne qui les a écrits. Nous ne les supprimons pas : qu'on nous permette de conserver jusqu'aux moindres traces de cette existence tranchée dans sa fleur.

« De Versailles, ce 13 février.

« Je souhaite, ma chère grand'maman, que le marquis de Cirié ne vous dise que des choses agréables de ce pays-ci et surtout de moi, qui ai une grande passion de vous plaire; j'envie le bonheur qu'il aura de vous rendre compte de tout. Vous n'aurez pas de peine à croire mon bonheur : je n'ai qu'à désirer qu'il dure longtemps et que vous ayez toujours assez d'amitié pour moi pour vous y intéresser [2]. »

[1] On appelait *ordinaires* des courriers qui partaient et arrivaient à jour fixe.

[2] « Le marquis de Cirié, de la maison Doria, que M. de Savoie a envoyé pour faire compliment sur le mariage, eut hier audience du roi et de toute la maison royale. » (28 *décembre* 1697. Dangeau.)

« Ce 5 mai 1698.

« Je vous conjure, ma chère grand'maman, de ne point croire que je vous en aime moins quand je ne vous écris pas bien régulièrement. Je ne puis jamais être ingrate sur l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et l'on ne me laisse pas ici oublier votre mérite. Vous y êtes bien aimée et bien estimée, et je le vois, ma chère grand'maman, avec un grand plaisir. »

« Ce 26 mai 1698.

« Il serait temps, ma chère grand'maman, que je susse écrire, et l'on me reproche ici assez souvent la honte d'une femme mariée qui a un maître pour une chose aussi commune. »

Cette femme mariée n'avait pas treize ans! Malgré sa bonne volonté et une certaine application, la princesse, nous l'avons dit, ne fit jamais de grands progrès dans la calligraphie et l'orthographe, peut-être même aussi dans les autres branches de l'étude. Son esprit, son intelligence, particulièrement développés, son cœur naturellement bon et grand, lui tinrent lieu d'instruction ; et

comme certaines fleurs, dont la culture enlève le parfum ou diminue l'éclat, elle eut besoin de s'épanouir dans toute sa virginité d'esprit. Aussi madame de Maintenon, qui la jugeait bien, écrivait-elle à cette époque au marquis de Dangeau, chevalier d'honneur de la princesse : « Je crois qu'il faudrait lui faire tous les jours deux leçons, l'une de la fable et l'autre de l'histoire romaine. Vous savez mieux que moi, monsieur, qu'il ne faut pas songer à la faire savante : on n'y réussirait pas. Il faut se borner à lui apprendre certaines choses qui entrent continuellement dans le commerce des plaisirs et de la conversation [1]. »

Bien souvent dans cette année la duchesse parle des bontés du roi, du désir qu'elle a de les mériter :

« Ce 16 juin 1698.

« Je suis ravie, ma chère grand'maman, que vous ayez envie de savoir quelquefois des nouvelles de ma maison... Elle n'est pas encore en état de donner du plaisir. Celui des bontés du roi sera toujours le plus grand pour moi, ma chère grand'maman, et je ferai toujours tout de mon mieux pour me les conserver... »

[1] Le duc de Noailles, *Vie de madame de Maintenon.*

« Ce 2 juillet.

« On travaille à ma ménagerie. Le roi a ordonné à Mansart de n'y rien épargner. Jugez, ma chère grand'-maman, ce que ce sera. Mais je ne la verrai qu'à mon retour de Fontainebleau. Il est vrai que les bontés du roi pour moi sont admirables ; mais je l'aime bien aussi... »

« 31 octobre 1698.

« ... Le séjour de Fontainebleau m'est fort agréable, et surtout de ce qu'il est le second endroit où j'ai eu l'honneur de voir le roi ; et j'espère, ma chère grand'maman, que je serai heureuse, non-seulement à Fontainebleau, mais partout, étant résolue de faire tout ce qui dépendra de moi pour l'être.

« Ceux qui m'aiment comme vous, ma chère grand'-maman, ont souvent sujet de se réjouir avec moi des bontés du roi, car il m'en donne tous les jours de nouvelles marques. J'ai lieu d'espérer qu'elles augmenteront; du moins n'oublierai-je rien de ma part pour les mériter. Je vais essayer un nouveau plaisir, qui est celui d'un voyage ; et je vous aimerai partout, ma chère grand'-maman. »

Tous les mémoires du temps font foi des soins continuels du roi pour sa petite-fille. Il voulait la voir chaque soir chez madame de Maintenon; il l'accompagnait à la promenade, soit à pied, soit en carrosse, et la menait même à la chasse[1]. Un jour il la conduisait au manége pour faire monter et travailler les chevaux devant elle; une autre fois il lui faisait voir la chasse au sanglier dans les toiles, ou bien il la menait à un petit mail[2] qu'il avait fait faire exprès, et où il lui apprenait lui-même à jouer. Enfin, ce fut aussi en partie pour la duchesse qu'eut lieu ce fameux camp de Compiègne auquel elle fait allusion dans la lettre suivante :

« Ce 13 septembre.

« Je n'aurais jamais cru, ma chère grand'maman, me trouver dans une ville assiégée, et être éveillée par le bruit du canon comme je l'ai été ce matin. J'espère que nous sortirons bientôt de cet état. Il est vrai que j'ai de grands plaisirs ici. Je serai ravie de retrouver Versailles, la ménagerie de Saint-Cyr, et ne serai point fâchée d'aller à Fontainebleau. On n'a assurément pas le loisir de s'ennuyer. Je suis persuadée, ma chère grand'maman, que

[1] Noailles, *Vie de madame de Maintenon.*
[2] Dangeau.

vous partagerez mon bonheur, par l'amitié que vous avez pour moi. »

On sait, en effet, que ce jour du 13 septembre fut destiné à l'assaut ; « que le roi, suivi de toutes les dames, et par le plus beau temps du monde, alla sur le rempart. De là on découvrait toute la plaine et la disposition de toutes les troupes... C'était le plus beau coup-d'œil que l'on pût s'imaginer. » (SAINT-SIMON.)

Qui ne se rappelle ici la chaise à porteurs et l'étrange scène par laquelle Louis XIV s'affranchit tout d'un coup d'un reste de mystère et de toutes les lois de convenance et d'étiquette, déclarant non-seulement à la France, mais à tous les États de l'Europe, dont les représentants assistaient à ce spectacle, le genre de lien qui l'unissait à madame de Maintenon ! Qui ne se représente l'innocente et gracieuse petite duchesse, tranquillement assise sur l'un des bâtons de cette fameuse chaise sans se douter de toutes les agitations qui s'en échappaient, regrettant en face de ce bruit et de ces grands spectacles ses doux plaisirs de la ménagerie, de Saint-Cyr et de Fontainebleau !

« Ce 13 décembre 1698.

« Je crois, ma chère grand'maman, que je ne vous donnai guère de joie il y a treize ans, et que vous auriez

voulu un garçon ; mais je ne puis douter, par toutes les bontés que vous avez eues pour moi, que vous ne m'ayez pardonné d'avoir été une fille. On les reçoit très-mal ici. Je désire ardemment que vous n'en ayez pas davantage, et que vous soyez persuadée de ma tendresse et de ma reconnaissance. »

La duchesse fait allusion, dans cette gentille petite lettre, au jour de sa naissance, dont elle célébrait cette année le treizième anniversaire. Le mois suivant, elle écrivait non moins gracieusement à Madame royale, qui sans doute lui avait exprimé sa satisfaction d'une lettre du duc de Bourgogne.

« Ce 10 janvier 1699.

« Je ne suis pas encore assez libre, ma chère grand'maman, avec M. le duc de Bourgogne pour en faire les honneurs ; je suis seulement fort aise que vous soyez contente de sa lettre; je voudrais bien que la mienne pût vous exprimer ce que je vous souhaite de bonheur pour cette année et pour bien d'autres, et combien je désire que vous m'aimiez toujours. »

« Ce 28 février.

« J'espère réparer, quand je saurai écrire, les fautes que je fais présentement, et vous faire voir dans ce temps-là, ma chère grand'maman, que je vous écris rarement parce que j'écris fort mal, mais que je ne vous en aime pas moins tendrement. Je m'en vais au bal[1]. »

Un grand événement vint, le 26 avril, répandre la joie dans la famille royale de Savoie. La duchesse, qui jusqu'alors n'avait eu que des filles, accoucha enfin d'un garçon, qui fut ce prince de Piémont, fils bien aimé de Victor-Amédée, qu'une mort prématurée enleva en 1715 à sa famille et au peuple, sur lequel il était si digne de régner. Marie-Adélaïde, connaissant les vifs sentiments de ses parents, eut une si grande joie, qu'elle ne put retenir ses larmes devant le porteur de cette bonne nouvelle.

« Ce 18 mai.

« Vous voilà donc au comble du bonheur, ma chère grand'maman, puisque vous le mettiez à avoir un petit-

[1] « Madame la duchesse de Bourgogne eut un petit bal chez madame de Maintenon jusqu'à souper. » (*Samedi* 28 *février* 1699. Dangeau.)

fils. Votre joie augmente la mienne, car je ne puis ne pas partager tout ce que vous sentez, vous aimant autant que je fais et ayant autant de reconnaissance que j'en ai de vos bontés pour moi. »

Un mois après, elle remettait sans doute ces lignes à M. de Tessé, son grand-écuyer.

« Ce 14 juin.

« Il est vrai, ma chère grand'maman, que j'aurais le cœur mal fait si je ne me souvenais de la tendresse que vous avez eue pour moi et que je vous prie d'avoir toujours. Le voyage de M. de Tessé m'a fait plaisir, parce que j'espère qu'il me rendra de bons offices auprès de vous, et que vous ajouterez plus de foi à ce qu'il vous dira qu'à beaucoup d'autres discours de gens qui ne me connaissent pas. Je vous embrasse tendrement, ma chère grand'maman. »

M. de Tessé avait en effet été choisi pour aller complimenter le duc de Savoie à l'occasion de la naissance du prince de Piémont, comme étant une des personnes qui pouvaient être le plus agréables à cette cour, auprès de laquelle il avait séjourné quelque temps et traité le ma-

riage de la duchesse. Marie-Adélaïde lui en témoigna toujours une grande reconnaissance, et employa plus tard sa faveur auprès du roi pour lui obtenir le bâton de maréchal, qui ne lui était pas destiné.

« Ce 3 juillet 1699, à Marly.

« ... Je voudrais pouvoir vous dire la beauté de ce lieu-ci et les plaisirs qu'on y a. Je suis ravie d'être sur le pied d'y venir à tous les voyages... Je vous embrasse, ma chère grand'maman, et je m'en vais me baigner[1]. »

A Marly, plus encore qu'ailleurs, la faveur de Marie-Adélaïde éclatait aux yeux de tous. Le roi la conduisait à chacune de ses parties de plaisir. Il promenait la jeune duchesse dans cette « petite calèche » si souvent mentionnée par Dangeau, et consacrait à sa petite-fille toutes les heures qu'il ne donnait pas aux affaires.

Ce fut pendant l'automne de cette année que le duc et la duchesse, jusque-là encore séparés, furent réunis[2];

[1] « *Vendredi* 3, *Marly*. Madame la duchesse de Bourgogne ne dîna point avec le roi ; elle avait mangé de bonne heure pour pouvoir aller se baigner. » (Dangeau.)

[2] « *Versailles*, 22 *octobre*. Monseigneur le duc de Bourgogne coucha pour la première fois chez madame la duchesse de Bourgogne ; dans ces commencements il n'y couchera que de deux jours l'un. » (Dangeau.

et quoique nous ne trouvions, bien entendu, dans la correspondance aucun indice de cet événement, nous le signalons au lecteur comme une explication de la lettre du 10 janvier précédent.

Le 27 décembre, la duchesse annonce à sa grand'maman la prochaine arrivée du cardinal d'Estrées, cet ancien ami qu'autrefois on avait supposé devoir être appelé par la régente aux affaires du Piémont, et que Louis XIV lui envoya en vain, quelques années plus tard, pour obtenir le passage des troupes qui allaient prendre possession de Casal [1].

« Ce 27 décembre.

« Il est vrai, ma chère grand'maman, que j'ai une bonne amie en madame de Maintenon, et qu'il ne tiendra pas à elle que je ne sois parfaite et heureuse. Vous saurez bientôt de mes nouvelles par M. le cardinal d'Estrées, qui est bien instruit sur tout. »

Vient ensuite une simple lettre de bonne année, à la date du 4 janvier 1700 ; puis la lettre suivante, remise

[1] « Monsieur le cardinal d'Estrées a pris congé du roi pour le voyage de Rome; il passera par la Savoie pour voir Leurs Altesses royales. » (Dangeau.)

probablement tout ouverte au cardinal d'Estrées, car elle est beaucoup plus soignée que celles qui suivent ou que celles qui précèdent.

« Ce 17 janvier 1700.

« M. le cardinal d'Estrées veut vous porter une lettre de moi, ma chère grand'maman, et je la lui donne volontiers. Vous savez que je me remets à lui de vous instruire de ce qui me regarde, mais il ne peut vous dire combien je vous aime ni à quel point je suis touchée de vos bontés. Je cours un peu en masque depuis quelques jours, et, dormant fort tard, j'ai peu de temps de reste[1]. »

Les plaisirs du carnaval font encore les frais de deux lettres suivantes. Dans une troisième, la duchesse s'informe avec sollicitude de la santé de sa grand'mère, qui était alors assez souffrante ; enfin, elle lui adresse quelques mots par le marquis Phelippeaux, qui venait d'être nommé à l'ambassade de Turin.

« Ce 15 mai.

« Je prends l'occasion de M. Phelippeaux, ma chère grand'maman, pour me réjouir de votre meilleure santé

[1] « Madame la duchesse de Bourgogne alla encore le soir en masque chez le roi, et de là chez madame la duchesse de Maine, où il y eut bal. » (1700. *Dimanche*, 17 *janvier*. Dangeau.)

et pour vous recommander l'ambassadeur, qui est un très-honnête homme. Je vous embrasse, ma chère grand'-maman. »

Cet ambassadeur, que la duchesse recommande comme un *très-honnête homme*, est ce même Phelippeaux qui, trois ans plus tard, s'attira tous les ressentiments du duc de Savoie pour avoir découvert dès leur origine ses relations secrètes avec l'empereur et les alliés ennemis de la France. Ce fut aussi sur ce même Phelippeaux que Victor-Amédée, après l'arrestation de ses troupes en France, usa de justes mais violentes représailles [1].

« Ce 9 décembre.

« Monsieur de Tessé ne pouvait me faire un plus grand plaisir qu'en vous disant des choses qui peuvent encore augmenter l'amitié que vous avez pour moi. J'en espère la continuation, et je vous prie, ma chère grand'maman, d'être persuadée de la mienne pour cette année et pour toutes les autres [2]. »

[1] « C'était un grand homme, bien fait, de beaucoup d'esprit et de lecture, naturellement éloquent, satirique, la parole fort à la main, avec des traits et beaucoup d'agrément, et, quand il le voulait, de force... Il avait des talents de guerre et d'affaires... D'ailleurs épineux, difficile, avantageux et railleur. » (Saint-Simon.)

[2] « Il était question de se préparer à une guerre vive en Italie, où Tessé avait été renvoyé comme un homme agréable à Monsieur

Cette année 1700 et l'année suivante ne nous fournissent qu'un petit nombre de lettres. Une, entre autres, du 6 mai 1701, où la duchesse se réjouit de la naissance de son second frère, le duc d'Aoste, plus tard roi de Sardaigne sous le nom de Charles-Emmanuel III ; l'autre du 4 juillet, où elle annonce la mort de Monsieur, frère du roi, avec « des circonstances si affligeantes ». Ces circonstances affligeantes furent une forte querelle qui s'éleva entre le roi et Monsieur, au sujet de la mauvaise conduite du duc de Chartres. L'altercation avait eu lieu au moment du dîner, et avait tellement bouleversé Monsieur, que l'émotion détermina ou du moins précipita l'apoplexie.

Durant l'été de 1701, la duchesse fut très-sérieusement malade, soit, comme le dit Saint-Simon, pour s'être baignée après avoir mangé beaucoup de fruit, soit pour toute autre cause. Elle vit la mort de bien près. Le roi, madame de Maintenon, le duc de Bourgogne, fort inquiets, l'entourèrent de toute leur affection et eurent la joie de la voir échapper au danger. Nous ne retrouvons aucune trace de cet événement dans la correspondance, qui reprend le

de Savoie et à ses ministres. C'était un homme doux, liant, insinuant ; avec plus de manége que d'esprit ni de capacité, mais heureux en tout au dernier point, avec une figure fort noble et un langage de cour qu'il savait tourner et retourner. On avait un besoin continuel de Monsieur de Savoie pour le passage et les vivres; on s'en voulait assurer comme allié. » (Saint-Simon.)

« 12 octobre.

« Je suis bien aise, ma chère grand'maman, que vous soyez revenue en bonne santé de votre pèlerinage. Vous y avez laissé de grandes marques de votre piété. Je vous rends mille grâces du chapelet que vous m'avez envoyé, que je veux garder toute ma vie... »

Ce pèlerinage de Madame royale avait été fait au sanctuaire de l'Oroppa [1], dans les montagnes du Biellais ; les grandes marques de piété qu'elle y avait laissées

[1] Voici la légende qui s'est conservée sur l'origine de ce magnifique sanctuaire :

Durant la plus grande fureur de l'impiété arienne, saint Eusèbe, évêque de Verceil, chassé de son siége, fut contraint de vivre en Syrie. Après la mort de l'empereur Constance, protecteur des ariens, saint Eusèbe fut rétabli dans son église. Il avait rapporté de Jérusalem et des lieux saints plusieurs objets de dévotion, et entre autres une statue de la sainte Vierge, que l'on disait être l'ouvrage de saint Luc, le compagnon de saint Paul, et que le pieux Eusèbe destinait à la cathédrale de Verceil ; mais la persécution, qui se ralluma à l'arrivée de l'évêque, l'obligea à se cacher sur la montagne d'Oroppa, et ce fut là qu'il déposa la précieuse statue. On lui construisit aussitôt une modeste chapelle, qui n'avait que vingt pieds de long et dix de large ; elle demeura ainsi fort longtemps, jusqu'à ce que la piété des fidèles et plus tard les nombreuses et riches donations de la maison de Savoie en firent peu à peu le magnifique édifice qui se voit aujourd'hui dans les montagnes du Biellais.

étaient un enfant d'or massif, du poids d'un nouveau-né et un ostensoir enrichi de pierres précieuses ; de plus, la duchesse avait répandu de nombreuses aumônes sur son passage, habillé quantité de pauvres filles et délivré à ses frais tous les prisonniers détenus pour dettes. Elle était ensuite rentrée avec quelque hâte à Turin, pour assister au mariage de sa seconde petite-fille, Marie-Louise Gabrielle, que le prince de Carignan allait épouser au nom du roi d'Espagne, Philippe V, second petit-fils de Louis XIV. Voici ce que Marie-Adélaïde écrit de sa sœur :

« Ce 27 novembre.

« ... Je suis ravie de pouvoir vous mander que ma sœur se trouve fort heureuse, et que le roi d'Espagne est fort content d'elle. Ce qu'elle a fait sur ses femmes a été une enfance, qui n'a point eu de suite... »

Cette enfance de Marie-Louise était les pleurs qu'elle avait versés à la frontière en se séparant de sa suite piémontaise. Soutenu par Louville[1], Philippe V s'était montré inflexible, et malgré les larmes de la princesse

[1] Charles-Auguste d'Alouville, marquis de Louville, ami de Fénelon et du duc de Beauvilliers, gentilhomme de la manche du duc d'Anjou, choisi pour l'accompagner en Espagne, et nommé plus tard chef de la maison française du nouveau roi.

avait fait exécuter ponctuellement les ordres de Louis XIV à cet égard. La jeune reine bouda son mari les vingt-quatre premières heures de leur union, et Louville plus longtemps encore, dit-on.

La correspondance de 1702 s'ouvre assez singulièrement, par deux lettres du 21 et du 22 janvier. La première fut probablement remise au marquis du Coudray [1], et la seconde envoyée par l'ordinaire.

« 21 janvier 1702.

« Le marquis du Coudray s'en retourne à Turin. Vous pourrez apprendre par lui de mes nouvelles plus en détail. Il me paraît charmé de ce pays-ci. Je n'ai rien épargné pour qu'il fût content de moi, et il me paraît que j'y suis parvenue. »

[1] « 27 *décembre* 1701. Le roi donna le matin audience à M. l'ambassadeur de Savoie, qui lui présenta le marquis du Coudray, capitaine de la première compagnie des gardes de Monsieur de Savoie, que Son Altesse royale a envoyé ici pour assurer Sa Majesté que dans le mois de février prochain ses troupes, au nombre de dix mille cinq cents hommes, et lui en personne seraient prêts à marcher pour retourner joindre notre armée d'Italie. Il s'engage plus que jamais à tenir le traité qu'il a fait avec la France et l'Espagne. » (Dangeau.)

Les papiers relatifs à cette mission de M. du Coudray, et qui se trouvent aux archives de Turin, nous apprennent qu'il avait été envoyé sous prétexte de rendre compte au roi des succès de la campagne qui venait de finir, mais en réalité pour obtenir une augmentation de subside de cinquante mille écus par mois, qui ne suffisait pas.

« Ce 22 janvier.

« M. du Coudray vous dira, ma chère grand'mère, que votre petite-fille est bien grande. Il me semble que je ne suis plus jeune, et que mon enfance n'a guère duré. Il est bien content de la France, et il a raison, car c'est un bon et un beau pays. Vous y êtes fort honorée, ma chère grand'mère. »

Ce fut au printemps de 1702 que commença la longue et triste guerre de la succession d'Espagne. Le duc de Bourgogne reçut le commandement général des troupes de France et d'Espagne, réunies sous les ordres du maréchal de Boufflers et du marquis de Bedmar. Cette campagne fut malheureuse dès le début ; le duc revint bientôt à Versailles, remettant à l'année 1703 l'occasion de se distinguer, si ce n'est par de brillants succès, souvent indépendants de la bravoure et du talent, du moins par « son application, son assiduité aux travaux, avec une valeur simple et naturelle, qui n'affecte rien et qui va partout où il convient, où il y a à ordonner, à apprendre, et ne s'aperçoit pas du danger. » (Saint-Simon.)

Nous voyons la duchesse consacrer tous ses loisirs à écrire à son mari, et négliger un peu sa correspondance de Turin, qu'elle reprendra ensuite avec plus de régularité.

« A Versailles, ce 12 juin.

« Vous avez été malade, ma chère grand'mère, et je voulais vous en témoigner ma peine, mais je prends souvent de si mauvaises mesures que le temps me manque, outre que j'écris tous les jours à M. le duc de Bourgogne. Je courus hier à Meudon, sur la nouvelle qui nous vint de la fièvre de Monseigneur. Il arrive présentement. Son mal n'est qu'une fièvre tierce [1]. »

« Ce 14 août.

« Je suis honteuse d'avoir été si longtemps sans vous écrire, ma chère grand'mère; mais j'espère que vous me le pardonnerez, ayant beaucoup à le faire à M. le duc de Bourgogne... »

« Ce 11 septembre.

« Je suis fort persuadée de l'amitié que vous avez pour moi, ma chère grand'mère, mais je m'offense fort si vous

[1] « *Lundi*, 12 *juin* 1702, *à Versailles*, Monseigneur arriva ici de Meudon sur les sept heures; il commença à prendre du quinquina à deux heures du matin. On espère que cette maladie n'aura aucune suite. »

doutez de la mienne, et si vous croyez que ma sœur vous aime mieux que moi. Je lui cède en tout, hors en cela. Ce serait une injustice que je ne mérite point, par la tendresse que j'ai et aurai toute ma vie pour vous, ma chère grand'mère. »

Cette affectueuse petite lettre semble accuser un peu de prédilection chez la grand'mère pour la sœur cadette; prédilection qui peut-être s'appuyait sur les nombreuses et longues lettres de Marie-Louise à Madame royale et sur le peu de temps qui s'était écoulé depuis la séparation de la grand'mère et de sa seconde petite-fille. Complétement indépendante, et douée à quatorze ans d'une facilité à écrire que n'eut jamais sa sœur, la reine d'Espagne pouvait jeter ses pensées sur le papier avec autant de liberté que la duchesse de Bourgogne, au contraire, avait de difficulté à le faire, retenue qu'elle était par mille considérations, et assujettie à mille contraintes. Aussi, quand on se rappelle le genre de vie qu'elle menait, ses obligations et l'espionnage [1] dont elle était entourée;

[1] « Madame la duchesse de Bourgogne s'était acquis une telle familiarité avec le roi et madame de Maintenon, que tout en leur présence elle furetait leurs papiers, les lisait et ouvrait jusqu'à leurs lettres. Cela s'était tourné en badinage et en habitude. Un jour, étant chez madame de Maintenon, le roi n'y étant pas, elle se mit à paperasser sur un bureau tout debout à quelques pas d'où madame de Maintenon était assise, qui lui cria plus sérieusement

quand on songe au désagrément, au péril même qu'un mot imprudent aurait pu lui occasionner, et à son esprit, naturellement timide et mal à l'aise quand elle avait la plume à la main, on comprend la différence des lettres des deux sœurs, et avec plus d'indulgence peut-être que la grand'mère on doit tenir la balance égale entre elles.

La lettre suivante est la réponse à une demande de thé que Madame royale avait faite à sa petite-fille; l'usage

qu'à l'ordinaire de laisser là ces papiers. Cela même aiguisa la curiosité de la princesse, qui, toujours bouffonnant, mais allant son train, trouva une lettre ouverte, mais ployée entre les papiers, où elle vit son nom : surprise, elle lut une demi-ligne, tourna le feuillet et vit la signature de madame d'Espinoy. A cette demi-ligne et plus encore à la signature, elle rougit et devint interdite. Madame de Maintenon, qui la voyait faire et qui ne l'en empêchait pas, comme elle l'aurait pu si absolument elle l'eût voulu, ne fut pas apparemment fâchée de la découverte : « Qu'avez-vous donc, mignonne? lui dit-elle, et comme vous voilà! Qu'avez-vous donc vu? » Voilà la princesse encore plus embarrassée. Comme elle ne répondait point, madame de Maintenon se leva et s'approcha d'elle, comme pour voir ce qu'elle avait trouvé. Alors la princesse lui montra la signature. Madame de Maintenon lui dit : « Eh bien, c'est une lettre que madame d'Espinoy m'écrit. Voilà ce que c'est que d'être si curieuse, on trouve quelquefois ce que l'on ne voudrait pas. » Puis, prenant un autre ton : « Puisque vous l'avez vue, madame, ajouta-t-elle, voyez-la tout entière, et si vous êtes sage, profitez-en, » et la força de la lire d'un bout à l'autre. C'était un compte que madame d'Espinoy rendait à madame de Maintenon de quatre ou cinq journées de madame la duchesse de Bourgogne, mot à mot, lieu par lieu, heure par heure, aussi exact que si elle, qui n'en approchait guère ne l'eût pas quittée de vue. » (Saint-Simon.)

du thé comme boisson, introduit en Europe au dix-septième siècle, était déjà assez répandu en France au dix-huitième, mais il ne l'était sans doute pas encore en Piémont.

« Ce 2 avril 1703.

« Je suis ravie, ma chère grand'mère, que vous m'ayez donné une commission; je vous envoie un échantillon de thé que l'on m'assure qui est excellent; si vous le trouvez tel, je vous en enverrai davantage. Le roi n'en prend point; c'est de la sauge que M. Fagon lui a ordonné, dont il se porte fort bien. Je souhaite que vous soyez de même de l'usage du thé. Il n'y a personne au monde qui s'y intéresse autant que moi, ma chère grand'mère, et qui vous aime plus tendrement. Ma sœur a eu cinq accès de fièvre double-tierce, mais l'on dit qu'ils ne sont pas bien violents. J'espère pourtant qu'ils n'auront point de suite. »

La guerre de la succession d'Espagne continue. Le duc est envoyé sur le Rhin; il trouve cette année-là l'occasion de se distinguer : il prend Brisach au mois de septembre, et revient auprès de sa jeune femme, plus heureuse et plus fière que lui de ses premiers succès. Elle en parle cependant avec une grande modestie, se

réjouissant presque autant de la victoire de l'électeur de Bavière, allié de la France, que de celle du duc[1].

« Ce 2 octobre.

« Il est vrai, ma chère grand'mère, que la prise de Brisach a surpris tout le monde, car on ne s'attendait pas qu'il se rendrait si tôt... Nous avons un autre sujet de nous réjouir, ma chère grand'mère, de la bataille que M. l'électeur de Bavière a gagnée contre le comte de Stirom[2]. »

Dangeau se charge de nous expliquer la cause de la grande lacune qui se trouve entre cette lettre et celle qui la suit : « 20 *octobre*. Le roi courut le cerf dans sa petite calèche... Il y a quinze jours que madame la duchesse de Bourgogne ne va plus à ces chasses, et nous voudrions que les raisons de n'y point aller durassent encore longtemps. — 22 *novembre*. Madame la duchesse de Bourgogne garde le lit presque tous les jours. — *Le 7 dé-*

[1] L'électeur de Bavière, dans l'espoir d'obtenir à la fin de la guerre une partie des Pays-Bas, avait uni ses forces à celles de la France et de l'Espagne contre l'empereur, l'Angleterre et la Hollande.

[2] « 29 *septembre* 1705 Il est arrivé ce matin un courrier qui apporte la nouvelle d'une bataille gagnée contre le comte de Stirom, feld-maréchal de l'empereur. » (Dangeau.)

cembre. Voilà le troisième mois passé : on ne peut plus douter de sa grossesse. — 18 *avril*. Avant de partir pour la chasse, le roi entra chez madame la duchesse de Bourgogne, à qui les médecins feront garder le lit jusqu'à ce qu'elle accouche, etc., etc. »

Outre ses souffrances physiques, qui furent grandes et continuelles dans cette première grossesse, Marie-Adélaïde en ressentit d'autres, morales et bien cruelles. Ce fut précisément à cette époque qu'éclatèrent contre le duc de Savoie les soupçons d'infidélité qui furent suivis de l'arrestation de ses troupes en France et des représailles exercées par lui sur Phelippeaux. Grâce à l'état de la duchesse, et surtout à sa grande douceur, l'odieux de la défection ne retomba en rien sur elle. Elle conserva intacte la faveur de Louis XIV, l'affection de madame de Maintenon et de toute la famille royale ; mais son cœur fut plus d'une fois déchiré par les tristes circonstances qui semaient la désunion et causaient la guerre entre les deux familles.

Le 25 juin 1704, elle accoucha d'un garçon, ce premier duc de Bretagne dont la naissance fut un si grand mais un si court sujet de réjouissance à la cour de France. Remise de ses couches, guérie des fréquentes migraines et des fluxions qui l'avaient ensuite tourmentée, la duchesse reprend la plume pour sa grand'mère.

« Ce 1er septembre.

« ... Je ne saurais m'empêcher, ma chère grand'mère, de vous parler de mon fils, qui se porte fort bien. Il serait assez joli s'il n'avait point la gale ; mais j'espère que quand nous reviendrons de Fontainebleau il n'en aura plus... »

Les lettres sont rares, courtes, et ont uniquement pour sujet les nouvelles de l'enfant royal jusqu'au jour de sa mort.

« Ce 27 avril 1705.

« Je ne puis, ma chère grand'mère, être plus longtemps sans me consoler avec vous du malheur qui m'est arrivé. Je suis bien persuadée que vous y aurez été sensible, car je sais l'amitié que vous avez toujours eue pour moi. Si on ne prenait tous les malheurs de cette vie en Dieu, je ne sais ce que l'on deviendrait. Je crois qu'il me veut attirer à lui en m'accablant de toutes sortes de chagrins. Ma santé en souffre beaucoup ; mais c'est le moindre que j'aie. J'ai reçu une de vos lettres, ma chère grand'mère, qui m'a fait un très-grand plaisir. Les assu-

rances d'amitié que vous me donnez me servent de consolation : j'en ai un grand besoin dans l'état où je suis. »

Les temps étaient en effet bien rudes pour Marie-Adélaïde. Tendrement attachée comme elle l'était à sa première famille, elle souffrait horriblement de ne pouvoir témoigner la douleur qu'elle ressentait et l'intérêt si grand qu'elle prenait à son père, trahi par des généraux étrangers et infidèles, attaqué, poursuivi et, malgré son héroïque résistance, chassé de ses dernières forteresses. Verceil avait été prise, Verrue détruite, et déjà l'on parlait d'assiéger Turin.

Tourmentée de mille façons, la pauvre femme avait parfois des serrements de cœur affreux, que sa grande jeunesse ne lui permettait pas toujours de dissimuler ; là où la tendresse passionnée d'un époux aurait fait merveille de consolation, l'austère vertu, les conseils de celui auquel elle était unie ne faisaient qu'augmenter l'angoisse et le danger. Aimée, enviée, entourée d'hommages, rendue faible de caractère par une excessive bonté d'âme, la jeune femme avait la plus grande peine à repousser les attaques vives et nombreuses d'un sentiment impérieux et puissant vers lequel elle se sentait attirée. Elle pleurait, priait, se défendait, mais ne sortait souvent qu'à demi victorieuse et toute meurtrie de ces rudes combats

Sa correspondance se ressent des angoisses de son âme; ses lettres sont plus longues, plus expressives, et, sans rien révéler des sentiments intimes qui l'agitent, Marie-Adélaïde insiste sur le besoin d'affection qu'elle éprouve et supplie de croire à la sienne.

« Ce 1er juin 1705.

« Je suis très-persuadée, ma chère grand'mère, de votre amitié, et par la peine que vous avez sentie de mon affliction, ce m'est une grande consolation de recevoir de vos nouvelles et des assurances de votre tendresse... »

« Ce 10 août 1705.

« ... Je serai plus régulière à vous donner de mes nouvelles et à vous demander des vôtres. Je vous prie aussi, ma chère grand'mère, de m'écrire un peu plus souvent, car je suis ravie toutes les fois que j'ai de vos aimables lettres, et dans les temps où nous sommes j'ai besoin de toutes sortes de consolations. Ce m'en est une grande que les assurances de votre amitié. »

« Ce 31 août.

« Je n'ai pas encore eu le plaisir de recevoir de vos nouvelles cet ordinaire, ma chère grand'mère; mais je

ne laisserai pas de vous écrire pour vous prier de me continuer votre amitié. Je vous envoie une lettre de ma sœur. Je crois que si je ne l'aimais pas autant que je fais, je serais jalouse de ce que vous lui donnez plus souvent de vos nouvelles qu'à moi; mais je vous prie, ma chère grand'mère, de vous ressouvenir que vous aviez beaucoup d'amitié pour moi; donnez-m'en quelque marque en m'écrivant plus souvent, et comptez que je le mérite par la tendresse que j'ai pour vous. »

« Ce 25 octobre.

« Vous me faites grand tort, ma chère grand'mère, de croire que vous m'écrivez plus souvent que je voudrais; je vous aime trop pour n'être pas ravie toutes les fois que vous me donnez des marques de votre amitié. Je vous conjure donc encore une fois de m'en donner souvent et de ne point douter du plaisir que cela me fera. Je suis ravie de la bonne santé de mes frères; il est étonnant qu'ils se soient remis aussi vite d'une maladie qui est très-violente. Je me souviens de l'avoir vue à ma sœur pendant que nous étions à la Vigne, et qu'elle souffrait de grandes douleurs. Il y a ici un remède que l'on dit excellent pour ces maux-là. Je ne sais si on l'a à Turin : c'est l'ipécacuanha, mais il est très-violent. Beaucoup de per-

sonnes en ce pays-ci s'en sont trouvées fort bien. Il est vrai, ma chère grand'mère, que je devins grosse ici il y a deux ans ; mais pour cette année ce ne sera pas de même. J'ai fait mander à M. le cardinal d'Estrées ce que vous m'écrivez pour lui ; je ne doute point que ces marques de votre souvenir ne le touchent beaucoup. Il se porte un peu mieux ; mais il est encore incertain s'il ne le faudra point tailler, ayant de grandes douleurs : cela serait très-fâcheux, à l'âge qu'il a. Je vous envoie une lettre de la reine d'Espagne. »

L'année 1706, loin de calmer les tristesses de la duchesse, ne fait que les augmenter. Une nouvelle grossesse relève un peu son courage en promettant à ses peines les consolations de la maternité. Mais quelles inquiétudes, quel chagrin durant les terribles mois de juin, juillet et août, qui virent préparer si formidablement ce siége de Turin qui, en cas de succès, était la ruine complète de la monarchie de Savoie! Quelle douleur de savoir errants sur les routes du Piémont sa mère enceinte, sa grand'mère infirme, ses frères malades et le duc son père sans cesse exposé aux plus grands dangers! Aussi ne mesure-t-elle plus les expressions pour rendre ses tourments et ses inquiétudes.

« A Marly, ce 21 juin.

« Jugez dans quelle inquiétude je suis sur tout ce qui vous arrive, vous aimant fort tendrement et ayant toute l'amitié possible pour mon père, ma mère et mes frères. Je ne puis les voir dans une situation aussi malheureuse sans avoir les larmes aux yeux... Je suis dans une tristesse qu'aucun amusement ne peut diminuer, et qui ne s'en ira, ma chère grand'mère, qu'avec tous vos malheurs... Mandez-moi des nouvelles de tout ce qui m'est le plus cher au monde. »

« A Marly, 24 juillet.

« ... Vous connaissez mon cœur; jugez de l'état où j'étais. Je reçus hier une de vos lettres, à quoi je fus fort sensible. Je ne saurais m'accoutumer à tous vos malheurs; je les vois augmenter avec une douleur extrême, et il n'y a point de jour que je ne pleure en songeant à tout ce que je vois souffrir à une famille qui m'est si chère, et pour qui je donnerais ma vie... Je suis bien aise que les fatigues d'un voyage aussi triste que celui que vous venez de faire n'aient point attaqué votre santé. Je plains bien ma mère, qui, pour surcroît de malheur, a l'inquiétude de

voir ses enfants malades, et d'être obligée de continuer un voyage qui ne saurait que les incommoder, par les chaleurs excessives qu'il a fait, et dans des chemins affreux... Nous avons tous grand besoin de courage pour soutenir des peines aussi violentes... »

Et durant ces cruelles journées, Marie-Adélaïde, tourmentée en outre par des maux de tête et de continuelles fluxions, devait se montrer le sourire sur les lèvres devant ce monarque égoïste, qui abhorrait la tristesse, et affecter, pour plaire au roi, une gaieté bien loin de son esprit et de son cœur.

Enfin, la journée du 7 septembre vint mettre un terme à cette affreuse situation, et adoucit pour Marie-Adélaïde, toute bonne Française qu'elle était, l'amertume et la consternation causées dans sa seconde patrie par la nouvelle de la défaite des Français devant Turin. Cette défaite, en infligeant un rude échec à la maison de Bourbon, sauvait la maison de Savoie. La duchesse reprend la plume pour les siens avec plus de tranquillité dans l'âme et pour ne plus les entretenir que de sa santé et de ses espérances.

« A Versailles, ce 2 octobre.

« Il y a un temps infini, ma chère grand'mère, que je ne vous ai écrit. L'état où je suis m'empêche de vous donner de mes nouvelles aussi souvent que je voudrais. Quoique ma grossesse soit très-heureuse, je ne laisse pas d'avoir quelques petites incommodités et d'être souvent obligée de garder le lit. J'entre dans mon sept, et avec toutes les précautions que je prends j'espère que ma santé sera bonne jusqu'à la fin, et que je vous donnerai, ma chère grand'mère, un petit-fils. Je n'aurai, après cela, plus rien à souhaiter que de nous retrouver dans une situation plus heureuse... »

La grand'mère, alors âgée de soixante-cinq ans, se rend coupable d'une grave distraction. Ses deux petites-filles, dont nous l'accusions tout à l'heure de préférer l'une à l'autre, se confondent si bien dans son cœur et dans son esprit, qu'elle commence sa lettre pour l'une et l'achève pour l'autre : circonstance qui dut sans doute rassurer l'affectueuse jalousie de l'aînée.

« A Versailles, ce 23 novembre.

« ... La dernière lettre que vous m'avez écrite était la moitié pour ma sœur. Apparemment que vous étiez

pressée ou bien un peu distraite dans ce moment-là, ce qui vous a fait prendre l'une pour l'autre. Il me semble qu'autrefois ma mère vous accusait de l'être quelquefois. Ma grossesse continue d'aller fort bien, et depuis quelques jours je me porte mieux, n'ayant d'incommodités que celle d'une grosseur excessive... »

Le 8 janvier 1707 la duchesse met au monde le second duc de Bretagne [1]; deux et trois mois après, elle en parle dans ces termes à sa grand'mère :

« A Versailles, ce 14 mars.

« . . Je l'ai trouvé fort grossi, et changé en mieux à mon retour de Marly. Il n'est pas beau jusqu'à cette heure, mais fort vif et beaucoup mieux qu'il n'était en venant au monde. Il n'a encore que deux mois, et je ne serai point étonnée si dans quelque temps il devient joli... Ma sœur se porte à merveille de sa grossesse; elle

[1] « Madame la duchesse de Bourgogne est accouchée d'un duc de Bretagne, fort heureusement et fort promptement, le samedi 8 janvier, un peu avant huit heures du matin. Sa joie fut grande ; mais le roi, qui en avait déjà perdu un, défendit toutes les dépenses qui avaient été faites à sa naissance. Il écrivit au duc de Savoie pour lui donner part de cet événement, malgré la guerre et l'excès des mécontentements, et il en reçut une réponse de conjouissance et de remerciement. » (Dangeau.)

ne sent aucun mal que des migraines, à quoi elle est fort sujette, qui lui viennent un peu plus souvent. J'en suis fort étonnée, car il me semble que ce n'est point un mal de l'état où elle est. Pour moi, d'abord que je suis grosse, je n'ai aucun mal de tête, et c'est assez que je sois trois semaines sans l'avoir, pour être sûre que je la suis On fait ici tout ce qu'il faut pour le prince d'Asturie, et dans deux mois la layette et le meuble pour cet enfant partira. »

« A Versailles, ce 18 avril.

« ... Il s'en faut de beaucoup que mon fils ne soit aussi beau que le premier. Je suis bien étonnée de ne vous avoir pas parlé de sa laideur; car j'en fus bien choquée au commencement que je l'ai vu. Il commence un peu à embellir. Je ne crois pas qu'il soit si tôt en état d'être peint; mais d'abord qu'il le sera, je vous l'enverrai. La reine ma sœur a enfin senti remuer; elle est présentement dans son cinquième mois. J'ai beaucoup d'impatience de la savoir heureusement accouchée. On lui envoie d'ici un accoucheur et une garde, n'y en ayant point d'habiles en Espagne. »

A peine remise de sa seconde couche, la duchesse craint

d'en recommencer une troisième; il n'en est rien, et elle se hâte d'annoncer à sa grand'mère cette petite nouvelle tout intime, mais pour elle fort intéressante.

« A Versailles, ce 6 juin.

« ... Je crois, ma chère grand'mère, que vous prendrez part à ma joie de n'être point grosse. Je l'ai craint pendant longtemps; mais, Dieu merci, je suis hors de toutes inquiétudes sur cela. Je suis fort contente de mon fils : il est fort grand pour son âge, fort joli et d'une grande vivacité... J'espère, ma chère grand'mère, que vous aurez bientôt un autre petit-fils : j'ai beaucoup d'impatience que ma sœur en soit délivrée. Je vous envoie une de ses lettres, et je finis en vous embrassant de tout mon cœur. »

Trois mois après, elle écrit au sujet de cette délivrance souhaitée :

« A Versailles, ce 4 septembre.

« Je crois, ma chère grand'mère, que vous ne serez point indifférente en apprenant que ma sœur est heureusement accouchée d'un garçon. Elle n'a été que cinq heures et demie en travail. Voilà tout ce que je puis vous

en dire, n'en sachant pas davantage. Ma joie a été extrême, aimant ma sœur comme je fais, et la sachant délivrée. Il se porte si bien que cela fait espérer qu'il s'élèvera à merveille. On lui donnera demain sa première robe. Je ne ferai point cette lettre plus longue, parce que je m'en vais au bois de Boulogne me promener à cheval, et l'on me donne une grande collation[1]. »

La cour quitta Versailles le 12 septembre pour Fontainebleau. Au retour la duchesse écrit à sa grand'mère :

« A Versailles, ce 31 octobre.

« ... La vie que j'ai menée à Fontainebleau ne me donnait pas un moment à moi ; j'allais quasi tous les jours

[1] « *Samedi* 5 *septembre* 1707. — Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse allèrent se promener l'après-dînée au bois de Boulogne, à cheval, avec beaucoup de dames. Il y vint un nombre infini de carrosses de Paris, pour voir la cavalcade. Dès que la nuit fut venue, ils entrèrent à *la Meute*, chez M. d'Armenouville, où il y eut un souper magnifique, pendant lequel madame d'Armenouville servit toujours madame la duchesse de Bourgogne. Il y eut des hautbois ; on dansa fort. Il y eut une illumination dans la cour et dans les jardins, et beaucoup de belles fusées. La fête fut fort agréable, et ils ne revinrent ici (Versailles) qu'à deux heures du matin. M. d'Armenouville était capitaine du bois de Boulogne, et avait fait faire de grands embellissements au bois de Boulogne et rendu fort agréable le château de la Meute, qui, en qualité de capitaine, lui servait de logement. » (Dangeau.)

à la chasse avec le roi, et souvent je n'en revenais que fort tard et fort lasse. Je n'ai point été indifférente de revoir mon fils ; je l'ai trouvé fort embelli. Je puis dire, en vérité, que c'est le plus joli enfant du monde. Il commence un peu à connaître, et a de petites manières très-aimables. Si cela continue, il le sera infiniment. Ma sœur est en parfaite santé. Le bruit court ici qu'elle est grosse ; mais je n'en crois rien : si elle l'était déjà, elle n'aurait pas perdu de temps. Je souhaite qu'elle ne la devienne pas si tôt. J'ai été tout le jour en dévotion [1], ce qui m'a fait assez de mal à la tête ; depuis quelques jours j'ai des douleurs de dents insupportables. Le temps qu'il fait en est cause. »

L'année 1708, qui fut certes l'une des moins heureuses de la vie de Marie-Adélaïde, soit à cause des inquiétudes continuelles que lui causait la constante inimitié du duc de Savoie contre la France, soit surtout par les tourments de toutes sortes que lui apporta la campagne de Flandre, où le duc de Bourgogne commandait les troupes réunies de France et d'Espagne dans de bien autres conditions qu'en 1702 et 1703 ; soit, enfin, par d'incessantes souffrances physiques de tous genres, qui nécessitèrent des

[1] « Madame la duchesse fit ses dévotions aux Récollets, le 31 octobre. » (DANGEAU.)

soins sérieux et assujettissants ; cette année 1708 commença cependant par un bal brillant, dans lequel *le Mercure* nous apprend que la duchesse dansa avec une grâce toute particulière.

« A Versailles, ce 2 janvier 1708.

« ... Nous sommes ici occupés d'un grand bal qu'il y aura la veille des Rois... Je me mets tous les jours en haleine pour y bien danser ; ce que je crois qui me sera assez difficile, car je l'ai absolument oublié, et je suis devenue fort pesante, ce qui ne fait pas bien pour la danse. M. le duc d'Orléans est arrivé, qui est plus charmé de ma sœur que personne[1]. »

Rétablie d'un accident qui aurait pu avoir de fâcheuses conséquences, et qui heureusement n'eut aucune suite, la duchesse en rend compte à sa grand'mère :

« A Marly, le 7 mai.

« Je crois que vous avez su l'accident qui m'est arrivé, ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt, ma chère

Le duc d'Orléans avait eu cette année le commandement des troupes françaises ; il s'y était signalé par le siége et la prise d'assaut de Lérida.

grand'mère ; mais je m'en porte fort bien, et je commence à retrouver mes forces. »

Quoique grosse et ayant été indisposée les jours précédents [1], la duchesse, pour n'apporter aucun changement aux projets du roi, qui n'aimait à être contrarié en rien, et en ses plaisirs moins qu'en toute autre chose, avait voulu l'accompagner à Marly. Le voyage causa, dit-on, la fausse couche. Si la triste scène du bassin des carpes [2] n'emprunte aucune exagération de la plume d'un auteur fortement et constamment prévenu contre Louis XIV, Marie-Adélaïde fut, hélas ! bien mal récompensée de sa complaisance pour l'égoïste monarque.

« A Fontainebleau, ce 25 juin.

« ... Le temps qu'il fait ici depuis que nous y sommes est si horrible et la pluie si continuelle, qu'il n'y a pas moyen de se promener. L'on est obligé d'avoir du feu, ce

[1] « *Vendredi*, 13 *avril*... Madame la duchesse de Bourgogne avait été saignée le matin pour sa grossesse, dont on ne peut plus douter. En la saignant, on la piqua deux fois, et elle redonna son bras la seconde fois sans hésiter et ne songeant qu'à excuser son chirurgien.

« Le 18, elle se rendait à Marly, et le soir même, à son coucher, on s'aperçut qu'il pouvait y avoir quelque changement à sa grossesse. » (DANGEAU.)

[2] Saint-Simon, t. VI.

qui me paraît honteux dans la saison où nous sommes. La pauvre duchesse du Lude se trouve fort mal du froid; elle a été contrainte de demeurer à Versailles, à cause de la goutte. »

« A Fontainebleau, ce 26 août.

« ... Vous voulez savoir qui me sert à la place de la duchesse de Lude : c'est madame de Mailly, qui est ma dame d'atours, dont je m'accommode fort bien. L'on ne met jamais personne à la place de celles qui sont malades, car j'ai neuf dames du palais qui me servent. Nous partons demain pour Versailles. Je suis dans une grande inquiétude sur ce qui regarde M. le duc de Bourgogne. »

Marie-Adélaïde n'en dit pas davantage; mais que de tristes souvenirs nous sont rappelés par ces derniers mots! La grand'mère, mieux instruite peut-être par d'autres que par sa petite-fille, n'ignorait sans doute pas les doubles inquiétudes auxquelles elle était en proie : d'abord pour les jours du duc de Bourgogne, sans cesse menacés par les hasards de la guerre; mais ensuite et surtout par les efforts d'une impudente mais malheureusement trop puissante cabale conduite par le duc de Vendôme, qui ne cherchait rien moins qu'à attaquer par l'in-

sulte et la calomnie l'honneur militaire d'un prince trop chrétien pour se venger. Vigilante et jalouse de cet honneur, dont, en l'absence de son mari, elle se regardait à la cour comme la gardienne et le défenseur, la duchesse sut d'abord pénétrer les perfides intentions de l'ennemi, et déployer ensuite pour porter remède au mal, déjà considérable, une énergie jusqu'alors inconnue chez elle. Son courage et sa constance lui gagnèrent peu à peu tous les esprits. Uniquement guidée cette fois par son cœur, Marie-Adélaïde déploya toutes ses séductions pour recueillir enfin, par l'entière réhabilitation du juste indignement insulté et calomnié, le fruit d'une faveur depuis longtemps achetée au prix de mille sacrifices. Le succès fut complet; et si un reste d'indulgence pour le vainqueur de Barcelone empêcha le roi de punir lui-même le principal coupable, il laissa du moins libre cours aux justes ressentiments de la duchesse, qui créèrent la disgrâce et la solitude autour du chef de la cabale.

C'est à cette époque que le duc de Bourgogne, à demi instruit de ce qui s'agitait à la cour contre lui et contre la duchesse, écrivait à madame de Maintenon ces lignes touchantes, que nous citerons ici, comme faisant partie de notre sujet :

« Au camp de Lowendeghem, le 17 août 1708.

« Il n'est pas bien difficile de justifier près de moi, madame la duchesse de Bourgogne sur des choses auxquelles je n'ajoute pas une foi entière, et je ne suis que trop porté à lui être favorable en tout; mais l'amitié dont elle m'a donné ici de sensibles marques m'avait fait appréhender qu'elle n'eût été peut-être un peu trop loin dans quelques discours. Je lui ai bien dit déjà plusieurs fois que j'étais content de ce qu'elle m'avait répondu là-dessus, et que ma crainte présente était de l'avoir un peu peinée par ce que je lui avais écrit. Je vous prie de lui dire encore, madame, et de lui marquer combien je suis charmé de son amitié et de sa confiance. Je me flatte que je les mérite, et je tâcherai de plus en plus de mériter son estime. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qu'il y a à la cour des gens qui ne l'aiment pas et qui voient avec peine l'amitié que le roi lui témoigne. Je crois même ne pas absolument ignorer leurs noms. Ce sera à vous, madame, quand je vous verrai, de pouvoir m'en éclaircir plus particulièrement, pour prendre les précautions nécessaires afin que madame la duchesse de Bourgogne ne tombe point dans de certains panneaux infiniment dangereux, et que je vous ai vue souvent appréhender. Pour la tracasse-

rié, ce serait bien injustement qu'on l'en accuserait; elle la méprise souverainement, et son esprit est bien éloigné de ce qu'on appelle esprit de femme. Elle a assurément un esprit solide, beaucoup de bon sens, le cœur excellent et très-noble ; mais vous la connaissez mieux que moi, et ce portrait est inutile ; peut-être même que le plaisir que j'ai à parler d'elle m'empêche de m'apercevoir que je le fais trop souvent et trop longtemps[1]. »

« A Versailles, ce 23 septembre.

« ... La nourrice de mon fils se trouva un peu mal hier, et l'on dit aujourd'hui qu'elle a entièrement perdu son lait, ce qui oblige de le sevrer un peu plus tôt que l'on ne voudrait; mais il mange fort bien, et pense fort peu à un teton... »

« A Versailles, ce 29 octobre.

« ... Présentement, je prends des eaux savonneuses[2], qui n'obligent à aucune précaution, pour m'humecter la

[1] *Lettres de Louis XIV, etc., etc., à madame de Maintenon*, imprimées pour MM. les bibliophiles français.

[2] « *Jeudi* 25 *octobre, à Versailles*. Madame la duchesse de Bourgogne continue à prendre les eaux de Plombières : il y a déjà six semaines qu'elle en prend. »

poitrine et me purifier le sang, qui en a grand besoin après toutes les inquiétudes que j'ai eues. J'espérais qu'elles finiraient après le siége de Lille (la ville a été obligée de se rendre il y a quelques jours[1])... »

« A Marly, ce 5 novembre.

« ... Je suis toujours fort occupée à écrire, et il n'y a pas d'apparence que cet exercice finisse si tôt ; il est bien heureux pour moi que l'aversion que j'avais soit diminuée, puisque mon devoir présentement m'y oblige... »

Lille avait capitulé et s'était rendu au prince Eugène ; mais le duc de Bourgogne était resté à l'armée jusqu'aux premiers jours de décembre. Une lettre, de quelques mois antérieure à celle que nous avons déjà citée, nous dépeint quels étaient à la fois son étonnement et sa joie de la régularité de la duchesse à lui écrire.

« 10 juin 1708.

« Je ne vous parle pas de notre duchesse de Bourgogne ; je suis étonné de sa régularité à m'écrire, et rien ne me fait mieux connaître l'amitié que vous m'avez toujours dit

[1] « *Vendredi* 26 *octobre*. Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui apporta une lettre de M. de Boufflers, avec la capitulation de Lille, signée le 25. »

qu'elle a pour moi et dont je ne suis pas en doute. Il n'est, je crois, pas besoin que je vous la recommande, et vous en faites là-dessus plus que je ne puis vous en demander[1]. »

Marie-Adélaïde n'en continuait pas moins sa correspondance avec sa grand'mère.

« A Marly, ce 26 novembre.

« ... Il me paraît que ma mère se plaît beaucoup à la Vénerie[2] ; mais la saison l'obligera bientôt à abandonner la campagne : il n'y a aucun plaisir à y être par le froid. Pour nous, nous venons ici en tout temps, et ce n'est point la promenade qui fait notre occupation : le jeu et la musique, joints aux petites affaires que l'on a dans sa chambre, font passer la journée assez vite... »

Quelques semaines après, elle dit encore :

« A Versailles, ce 31 décembre.

« ... Je ne suis point étonnée que ma mère soit revenue à pied de la Vénerie, car elle a de très-bonnes

[1] *Lettres de Louis XIV, etc., etc., à madame de Maintenon*, imprimées pour MM. les bibliophiles français.

La Vénerie était la résidence favorite du duc et de la duchesse de Savoie, qui y demeuraient parfois jusqu'au cœur de l'hiver. Commencée par Charles-Emmanuel II, et continuée par Victor-Amédée, cette magnifique demeure, le Versailles du roi piémontais,

jambes, et vous avez raison de croire, ma chère grand'-mère, qu'il me serait impossible d'en faire autant... »

Mais la lettre la plus longue, la plus intéressante de cette année, est sans contredit celle du 5 décembre.

Contrairement à son habitude, la duchesse, dans ces lignes, traite plusieurs sujets et entre dans différents détails qui donnent à cette lettre une ressemblance avec les pages si familières et si curieuses de la reine d'Espagne à Madame royale.

Les premières lignes, affectueuses et senties, nous prouvent que la grand'mère fut loin d'être étrangère, par ses conseils, à la grande exactitude de la correspondance de Flandre. Jeanne-Baptiste, qui durant sa régence avait toujours su faire marcher de front les affaires du gouvernement et les occupations d'une vie de cour montée avec étiquette et splendeur, exigeait de ses petites-filles la même activité, et ne pouvait comprendre qu'elles éprouvassent la moindre difficulté à concilier leurs plaisirs et leurs devoirs. Du reste, soit que l'exercice continuel qu'elle avait dû faire pendant la campagne, soit qu'un développement intime et moral, dû aux nombreuses émotions qui l'avaient

fut presque entièrement détruite pendant la Révolution. Victor-Emmanuel II a choisi ces ruines, soutenues par quelques constructions modernes, pour sa résidence privée.

agitée, lui eût donné une plus grande facilité de plume, à dater de celle-ci les lettres de la duchesse deviennent plus longues, plus détaillées et inspirent un intérêt tout particulier.

« A Versailles, ce 5 décembre.

« Vous avez bien raison, ma chère grand'mère, de dire qu'il faut trouver du temps et que les plaisirs ne fassent rien oublier de son devoir. Le mot que vous m'en dites dans votre lettre m'a fait faire bien des réflexions. J'espère que cela me sera très-utile et que je profiterai de votre conseil. Je suis bien loin de trouver que ce soit un discours de grand'mère, comme vous le dites ; mais cela me prouve l'amitié et l'intérêt que vous prenez en moi. C'est deux choses qui me charment, par la véritable tendresse que j'ai pour vous. Mon fils gagne tous les jours en gentillesse ; il ne peut être plus joli sans être beau. L'on dit qu'il a beaucoup de connaissance ; mais je ne m'en suis point encore aperçue. Il serait difficile qu'il me connût : je ne le vois point assez souvent pour cela ; il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu. Le temps ne permet point qu'il vienne ici, et j'ai une fluxion dans la tête et sur les dents qui m'empêche d'aller chez lui. Je connais votre goût, ma chère grand'mère, sur la campagne ; la vie que l'on y mène ne vous plaît guère ; ainsi je ne suis point

étonnée que vous aimez mieux demeurer à Turin que d'aller à la Vénerie. Il me semble que ma mère s'y plaît beaucoup cette année ; elle a toujours beaucoup aimé l'exercice. L'on dit que les enfants du comte de Soissons[1] sont fort jolis. Leur mère a fait une étrange entrée en France ; et par tout ce que j'en ai entendu dire, elle me paraît un peu extraordinaire. Adieu, ma chère grand'mère, je ne me rendrai jamais indigne de votre amitié... »

La correspondance de 1709 nous offre, comme celle de 1708, au moins une lettre par mois. La rigueur du terrible hiver, où, au dire de la marquise d'Huxelles[2], l'en-

[1] Le comte de Soissons était le frère aîné du grand prince Eugène, tous deux arrière-petits-fils de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie. La comtesse de Soissons, Uranie de la Cropte Beauvais, retirée en Piémont après la mort de son mari, s'en était fait chasser en 1707, pour d'imprudents discours. Cette phrase de la duchesse, « a fait une étrange entrée en France, » fait allusion peut-être au retour de la comtesse en France, que Dangeau nous rapporte aussi : « La comtesse de Soissons, femme du dernier mort, qui était dans un couvent à Turin, en a été chassée pour quelques discours imprudents. Elle est venue à Grenoble, d'où elle avait écrit à madame de Maintenon, pour la prier de la recevoir à Saint-Cyr. Le roi lui avait fait mander par M. de Chamillard de n'entrer pas plus avant dans le royaume ; elle a continué sa marche, et est venue jusqu'en deçà de Nemours. On l'a envoyée dans un couvent à Lyon. »

[2] La marquise d'Huxelles, fille du président Bailleul et femme du marquis d'Huxelles, lieutenant général des armées du roi, écrivait, à l'âge de soixante et dix ans, au marquis de la Garde, plus âgé qu'elle encore, des lettres remplies de détails intéressants. Une partie de ces lettres sont incluses dans les mémoires de Dangeau.

« Le roi d'Espagne a pris un parti qui lui fait beaucoup d'h

cre gelait en écrivant, en fait d'abord les frais; viennent ensuite la mort du prince de Carignan, ce célèbre muet, « merveille de son siècle [1] ; » les embellissements faits à la Vénerie, la quatrième grossesse de Marie-Adélaïde, la dixième de sa mère et la deuxième de la reine d'Espagne; la mort de l'infant, quelques mots sur l'Espagne, menacée cette année de l'abandon de la France, et où le roi se mit brusquement et inutilement à la tête de l'armée; et enfin, deux longues et touchantes lettres sur le triste état des affaires, qui retient dans deux camps ennemis les membres d'une famille remplis d'affection et de dévouement les uns pour les autres.

« A Versailles, ce 4 février.

« ... Il me semble que le froid excessif qu'il fait règne également dans toutes sortes de climats. On dit ici qu'il y a cent-deux ans que l'on n'a vu un hiver si rude. L'on croit qu'il sera impossible de pouvoir faire le carême, à cause que tous les légumes ont été gelés, et que par là monseigneur l'archevêque sera contraint de permettre que l'on fasse gras trois jours de la semaine. Pour moi, je n'y suis point intéressée, car ma santé ne me permet point de

neur. Il a laissé à Madrid la reine sa femme régente... ». Lettres de la marquise d'Huxelles au marquis de la Garde. 12 novembre 1709.

[1] Saint-Simon.

faire maigre, le poisson me faisant mal. J'ai eu aussi fort envie d'aller en traîneau, car je n'y ai jamais été, et il m'en est demeuré une idée fort agréable, pour y avoir vu aller ma mère ; mais j'avoue que je n'en ai pas eu le courage, à cause du grand froid. Je n'aurai pas grand'peine à vous rendre compte des divertissements de ce carnaval ; il a été fort triste jusqu'à cette heure, et je crois qu'il finira de même. Il ne saurait y avoir de bals, car il n'y a plus personne pour danser ; il y a plusieurs dames qui sont dans de trop grands deuils, d'autres qui sont grosses; et la plupart de celles qui se marient ont été toute leur vie dans des couvents, et ne savent point danser. Il n'y a présentement à la cour que neuf dames en état de danser, qui ne sont la moitié que de petites filles. Je serais la plus vieille du bal, ce qui m'ôte toute l'envie de danser. Je ne sais quelle folie les dames ont présentement, car à trente ans elles se trouvent hors d'âge de pouvoir danser. Si cette mode dure, il faudra profiter du peu de temps qui me reste. Adieu, ma chère grand'mère, conservez-moi votre amitié, et soyez sûre de la mienne. »

« Versailles, ce 11 mars.

« ... Depuis hier, il regèle ; c'est le septième hiver que nous avons eu cette année, comme l'almanach nous

l'avait promis. Pour moi, j'en ai un (rhume) depuis trois semaines dont je ne saurais guérir ; mais je vais toujours: il n'y a que quelques sermons qu'il me fait manquer, car il fait ici aussi froid à la chapelle qu'à celle de Saint-Jean. Il est bien heureux, ma chère grand'mère, que l'on en soit quitte à Turin pour beaucoup de maladies ; il n'en est pas de même ici, car elles sont suivies de beaucoup de morts. Je suis ravie que mes lettres vous fassent plaisir, et en même temps bien fâchée de n'avoir rien d'agréable à vous mander qui pût vous en rendre la lecture amusante... »

« A Marly, ce 13 mai.

« ... J'ai été fort étonnée d'apprendre la mort du prince de Carignan, car ma mère m'avait mandé qu'il était entièrement hors d'affaire... Je suis bien fâchée que ma mère ait été dans ce temps-là à la Vénerie, car elle vous aurait épargné toute l'attention que vous avez eue de trop qui pouvait nuire à votre santé... Je ne m'alarme guère, ma chère grand'mère, sans sujet, et je vous suis très-obligée de vouloir me rassurer sur la santé de mon fils. Je sais que souvent les enfants résistent davantage aux maux que les grandes personnes, mais cela ne m'empêche point, quelques réflexions que je fasse, d'être fort

inquiète d'abord que mon fils a le moindre mal... D'en avoir vu mourir un augmente encore la crainte que j'ai pour celui-ci. Je fus avant-hier à Versailles le voir ; je le pensai fouetter, car il devient extrêmement méchant et fort opiniâtre, ce qui m'impatiente beaucoup, car le plus grand agrément que je lui trouvais, c'était sa douceur et de ne jamais crier ; mais madame de Vantadour le gâte absolument à force de l'aimer... »

« A Versailles, ce 3 juin.

« ... Je comprends, ma chère grand'mère, que vous n'êtes pas trop aise qu'elle (sa mère) soit longtemps de suite à la campagne, car vous ne l'aimez point assez pour y aller, et cela vous sépare de toute votre famille. Je suis aise que vous ayez trouvé les jardins beaux et les bâtiments neufs à votre goût (Vénerie). Je crois que, si je pouvais les revoir, j'y trouverais bien des changements, car mon père y a beaucoup fait travailler. Je n'y ai jamais été qu'une fois ; cependant, il m'en souvient parfaitement bien... »

« A Versailles, ce 1er juillet 1700.

« ... Vous me reprochez qu'il y a du temps que je n'ai eu des enfants, et je ne saurais mieux faire pour vous

obéir que d'être grosse ; mais je vous avoue que j'aurais bien voulu n'être pas si ponctuelle à vos ordres... »

« A Versailles, ce 15 juillet.

« Ma sœur est enfin accouchée heureusement d'un garçon... Je vous suis très-obligée, ma chère grand'mère, de me mander des nouvelles de ma mère, car elle est si honteuse d'être grosse, qu'elle ne m'en veut point parler, ce qui m'afflige fort. Pour moi, je me porte mieux de la mienne... Je me mettrai mercredi au lit, ou du moins je ne sortirai point de ma chambre, car j'approche du terme où je me suis blessée l'année passée... »

« A Versailles, ce 29 juillet.

« ... Votre petit-fils l'infant est mort; il n'a vécu que sept (heures).... Ma sœur se porte fort bien. Pour moi, je suis toute consolée de la perte de cet enfant, à cause de l'excressence de chair qu'il avait, ce qui aurait été un grand défaut. Ma sœur est d'un âge à ne pas craindre qu'elle puisse manquer d'avoir des enfants... »

« A Marly, ce 26 août.

« ... Vous voulez que je vous parle de mon fils. Il dit souvent des gentillesses ; mais je vous avoue qu'elles

sont perdues avec moi, et je crois qu'elles n'auraient aucun mérite par écrit ; mais il devient fort opiniâtre et pleure quand on le contredit, ce qui lui ôtera beaucoup de son agrément si cela continue, car ce qu'il avait de plus aimable, c'était sa bonne humeur et de ne jamais crier ; mais il faudra y remédier de bonne heure, afin qu'il ne prenne point de mauvaises habitudes... »

« A Versailles, ce 25 septembre.

« ... J'ai été tout le jour fort malade... Je souhaite fort de vous donner un second petit-fils, et je n'en doute même pas... Vous verrez, ma chère grand'mère, par ma sœur, toutes les inquiétudes qu'elle a à l'égard du roi d'Espagne, qui est parti fort précipitamment pour se mettre à la tête de son armée, parce qu'il n'avait pas été content de la manœuvre qu'avait celui [1] (qui) la commandait. Je ne sais, ma chère grand'mère, qui vous mande tant de merveilles de mon fils ; il est vrai qu'il est

[1] « Bezons s'avança comme pour combattre. Les Espagnols le désiraient avec une extrême ardeur, croyant la victoire infaillible. Il en jugea autrement : il recula, laissa prendre Balaguer ; jamais Philippe ne fut aussi indigné qu'en apprenant cette nouvelle. Sur-le-champ, il résolut d'aller se mettre à la tête de l'armée pour réparer l'honneur des armes françaises et espagnoles... Après avoir demeuré cinq jours au delà de la Sègre, ne pouvant espérer aucun succès, il retourna promptement à Madrid. » (*Mémoires politiques et militaires* de l'abbé Millot.)

fort joli par ses manières et son esprit, mais point du par sa figure... »

« A Marly, ce 11 novembre.

« C'est un grand malheur, ma chère grand'mère, que ma mère soit accouchée d'un garçon qui n'ait point eu de baptême ; mais c'est toujours une grande consolation qu'elle s'en porte aussi bien, car souvent il en reste beaucoup de langueur...

« Vous êtes une bien bonne grand'mère d'avoir la complaisance de jouer avec mes frères ; je comprends la joie qu'ils avaient. C'est un jeu bien triste, et qui ne me paraît guère amusant, que celui de la bête. Ma sœur est bien à plaindre dans la situation où elle se trouve ; car ses affaires sont dans un état où l'on ne saurait goûter aucun plaisir à s'en mêler. Elle passe une étrange jeunesse ; car ses malheurs ont commencé de bonne heure. On ne la saurait trop admirer dans toute sa conduite. Je vous avoue que je n'y saurais penser sans avoir le cœur déchiré. Je ne m'accoutume point, ma chère grand'mère, à la retenue qu'il faut avoir avec les gens que l'on aime pour ne point dire tout ce que l'on pense, car il me semble que ce me serait une grande consolation de pouvoir vous entretenir à cœur ouvert ; mais le malheur de se trouver dans des

intérêts différents oblige souvent à garder le silence. Quand nous retrouverons-nous unis tous ensemble ? C'est un temps que je désire bien ardemment. »

« A Versailles, ce 9 décembre.

« Quand viendra, ma chère grand'mère, ce temps si désiré où l'on pourra se parler franchement sur beaucoup de choses dont on est obligé de garder le silence présentement ? Il y a longtemps que la guerre dure ; je crois qu'il n'y a personne de tous ceux qui la font qui n'en désire la fin, et malgré tout cela elle continue. Plus vous verriez le fond de mon cœur, et plus vous connaîtriez, ma chère grand'mère, qu'il est tel qu'il doit être et fort sensible, ce qui ne contribue point à la tranquillité. Mais je n'ai aucun regret à tout ce que je souffre, puisque je suis ce que le sang et le devoir m'ordonnent. J'ai passé ma journée à l'église, ce qui n'est pas peu de chose dans l'état où je suis. Depuis que j'ai passé le huit, je suis bien plus languissante ; les changements de mois m'ont toujours fait cet effet dans cette grossesse-ci, ce qui me fait espérer que dans quelques jours j'en serai quitte. Je crois vous avoir déjà parlé de M. l'électeur de Bavière : comme il est content de nous et comme nous le sommes aussi de lui, je ne vous en dirai rien de plus, et je finirai

en vous assurant de mon respect et de ma tendresse. »

Le samedi 15 février de l'année 1710, la duchesse de Bourgogne accoucha de Louis, duc d'Anjou, qui fut plus tard Louis XV. Cinq semaines après cet événement, nous la voyons écrire à sa grand'mère pour lui donner de ses nouvelles, et quelques jours après la tranquilliser sur la santé du nouveau-né, qui avait été fort malade.

« A Versailles, ce 24 mars 1710.

« ... Je m'ennuyais fort de ne vous point écrire, et de ne pouvoir vous dire combien je suis sensible aux marques que vous me donnez en toute occasion de la continuation d'une amitié qui m'est très-précieuse. Ma santé commence à se fort bien rétablir... Je me suis trompée fort agréablement, ma chère grand'mère, en vous donnant un second petit-fils : il est le plus joli du monde, et j'espère que ce sera une grande beauté. Quoique cela ne fasse rien pour quand ils sont grands, on aime toujours mieux avoir un joli enfant qu'un laid, Adieu... »

« A Versailles, ce 13 avril.

« ... Ma santé est très-bonne; elle est présentement tout à fait remise. J'ai été ces jours passés fort en peine

du duc d'Anjou, car il a pensé mourir ; mais, Dieu merci il se porte bien... »

Le mariage du duc de Berri, sujet des deux lettres suivantes, nous rappelle tout naturellement la part si grande qu'y prit notre gracieuse princesse, la petite scène de naïveté exécutée pour le faire réussir [1], et enfin les efforts constants de Marie-Adélaïde pour gagner l'affection de sa jeune belle-sœur et la rendre agréable au roi. « Elle voulait, nous dit une de ses contemporaines, la former, comme elle-même l'avait été, d'une manière propre à plaire au roi, sentiment et dispositions bien rares non-seulement dans une princesse, mais dans une femme ordinaire [2]. » Nous savons tous, hélas! par quelle noire ingratitude elle fut payée, et combien sa douceur et sa patience furent grandes envers cette coupable belle-sœur. Si Marie-Adélaïde se montra en cette occasion aussi indulgente et généreuse qu'elle avait été inflexible envers les ennemis du duc de Bourgogne, c'est que les attaques de ceux-ci étaient dirigées contre un honneur dont elle s'était faite la gardienne jalouse, tandis que celles des autres portaient contre sa propre personne, dont elle sut toujours faire la plus grande abnégation.

[1] Saint-Simon, t. VIII, p. 251.
[2] Madame de Caylus, *Mémoires*.

« A Verseilles, ce 23 juin.

« Il n'est question ici, ma chère grand'mère, que du mariage de M. le duc de Berri. Quoiqu'il se fasse sans aucune cérémonie et que le temps ne permette point de divertissements ni de grandes dépenses, toutes les dames ne laissent pas que d'être occupées de leurs ajustements, ce qui ne rend pas la conversation fort aimable et qui ne donne point matière pour une lettre, car on ne parle que de coiffures, d'habits, de jupes et de marchands ; et, quoique femme, je ne prends pas grand plaisir à de tels entretiens... Tout le monde assure que mon père sera en campagne le 1er du mois prochain : jugez, ma chère grand'mère, de mon inquiétude : il ne me manquait que celle-là... »

« A Versailles, ce 7 juillet.

« M. le duc de Berri s'est marié hier; cela a été aussi magnifique que la saison et le temps le permettaient... »

La dernière page de 1710 ne contient que des détails sur les deux enfants de la duchesse; nous la citerons néanmoins, malgré son peu d'importance, les lettres suivantes n'étant plus qu'en très-petit nombre et leurs dates

se rapprochant toujours davantage du funeste événement qui termina pour toujours l'innocente et douce correspondance.

« A Versailles, ce 17 novembre.

« Je crains toujours, ma chère grand'mère, de vous importuner en vous parlant souvent de mes enfants; mais puisque vous m'ordonnez de vous en mander des nouvelles, je vous obéirai avec plaisir. Je commencerai par vous dire que l'aîné commence à avoir assez de raison pour savoir qu'il a une grand'mère qui l'aime beaucoup... Il croît prodigieusement, et par conséquent il est fort maigre ; il est bien fait, mais assez laid. Le petit n'est pas de même : c'est un gros pâté et fort beau; il a présentement quatre dents et se porte à merveille; d'abord qu'il aura un an, je vous enverrai son portrait... »

L'année 1711, que nous voudrions trouver riche de longues et nombreuses pages, ne nous offre malheureusement que trois lettres, qui ne disent mot de l'évènement si important qui en peu de jours changea complétement la position de la duchesse. La mort de Monseigneur[1] (14 avril) donna à Marie-Adélaïde le titre de Dau-

[1] Louis, fils Louis XIV, dit le Grand Dauphin, né en 1661, mort en 1711.

phine et presque le rang et les prérogatives de reine [1]. Il est impossible qu'elle n'ait pas écrit à sa grand'mère quelques mots de tous ces changements ; mais nous n'avons, hélas ! qu'à regretter les circonstances qui nous privent de ces lettres.

La santé de la Dauphine fut sans doute, durant cette année, bien meilleure qu'elle n'avait jamais été, car nous la voyons supporter, même pendant les plus fortes chaleurs, la fatigue de longues et pénibles chasses dans la forêt de Fontainebleau ou au bois de Boulogne [2]. C'est surtout ici que notre imagination, aidée du charmant portrait de Vanloo [3], aime à nous représenter la gracieuse princesse, « au port de déesse marchant sur les nues [4], »

[1] « La Dauphine aura la nef sur la table du prêt et le maître d'hôtel portera le bâton; feu madame la Dauphine n'avait point eu cet honneur-là les premières années. » (Dangeau, *mercredi*, 22 *avril*, *à Marly*.)

« On voit l'amitié du roi pour madame la Dauphine en lui accordant des honneurs qui ne sont dus qu'à la reine et en les lui donnant si promptement. » (Saint-Simon.)

« Depuis la mort de Monseigneur, le roi a accordé à madame la Dauphine la nef, le cadenas, le bâton de maître d'hôtel et la musique. » (*Mercure* d'août.)

[2] « *Samedi* 18 *juillet*, *à Marly*. Le roi courut le cerf l'après-dînée ; la Dauphine était à cheval avec beaucoup de dames, après la chasse, qui fut fort longue et fort rude, etc. — *Jeudi* 23, *id*... — *Jeudi* 30, *id*... etc. — *Septembre*, *mercredi* 23. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent courir le cerf dans le bois de Boulogne. » (Dangeau.)

[3] Ce portrait est au palais royal de Turin, dans l'une des salles de l'appartement de feu la reine Marie-Thérèse.

[4] Saint-Simon.

vêtue de ses splendides habits de chasse, une cravache ou un élégant chapeau d'une main, soutenant de l'autre son riche vêtement, et souriant en secouant au vent la poudre parfumée de sa chevelure, dont les boucles brunes perçaient de tous côtés malgré la neige factice qui les recouvrait. Hélas! qui eût dit, à la voir si pleine de santé, de jeunesse et de gaieté, que cette année devait être la dernière de sa vie!

« A Versailles, ce 14 janvier 1711.

« Je vous souhaite, ma chère grand'mère, toutes sortes de bonheurs au renouvellement de cette année. Si mes désirs à votre égard pouvaient être accomplis, il ne vous resterait aucune affaire, et tout irait au-devant de ce qui pourrait vous plaire; tous les vœux que je fais pour vous partent du fond de mon cœur, et par conséquent sont très-sincères. J'espère que vous le connaissez assez pour en être persuadée et pour me rendre la justice que les tendres sentiments que j'ai pour vous méritent. J'ai tant à écrire aujourd'hui, et la médecine du roi m'a empêchée de m'y prendre de bonne heure, que je suis obligée, ma chère grand'mère, de finir et de vous embrasser de tout mon cœur. »

« A Marly, ce 12 octobre.

« Je n'ai point eu le plaisir, ma chère grand'mère, de retrouver mes enfants embellis. Le petit, que j'avais laissé fort beau, est extrêmement changé ; il est fort délicat ; ses dents le tourmentent beaucoup. On a été obligé de le sevrer de si bonne heure, que la moindre incommodité qu'il ait maintenant nous donne de l'inquiétude, parce que d'abord le dégoût lui prend. Pour l'aîné, il a une santé très-robuste ; il est fort bien fait, et il croît extrêmement ; il est bien mieux depuis qu'il a des cheveux. Je ferai de mon mieux sur ce que vous me demandez pour la C. Fichet. Il faudra que cela soit absolument impossible pour qu'on ne vous l'accorde point, car l'on a grande envie en ce pays-ci de faire tout ce qui pourra vous faire plaisir. Pour de moi, ma chère grand'mère, je crois que vous ne doutez pas que je serai toujours charmée de trouver des occasions à pouvoir contribuer à quelque chose qui vous pourra plaire et vous marquer en même temps mon respect et toute ma tendresse, qui est au delà de tout ce que je puis vous dire... »

Notre fidèle Dangeau nous apprend précisément qu'à cette date du 12 octobre le roi monta dans sa petite ca-

lèche et alla courir le cerf, mais que madame la Dauphine n'était point à la chasse. Ce fut peut-être pendant les heures de liberté que lui laissa l'absence du roi qu'elle écrivit à sa grand'mère. Le temps s'avance, le cruel jour s'approche avec une si grande rapidité, que les plus petites circonstances acquièrent pour nous un très-vif intérêt. Nous voudrions, s'il était possible, avoir non plus seulement un journal jour par jour, mais heure par heure, de ses moindres actions; nous voudrions surtout pouvoir ressaisir quelques-unes de ses dernières pensées; et en ceci malheureusement, plus encore que jamais, l'histoire, comme la correspondance, nous fait défaut. Voici pourtant, dans la dernière lettre de Marie-Adélaide à sa grand'mère, et pour son père, l'expression bien marquée d'un souhait dont la mort devait la priver de voir le prompt accomplissement.

« A Versailles, ce 7 décembre.

« Il est vrai, ma chère grand'mère, qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit et que je n'avais reçu de vos lettres. La raison qui vous a empêchée de me donner de vos nouvelles m'affligeait beaucoup [1], et la crainte de vous incommoder me retenait pour vous en donner des

[1] Madame royale continuait de souffrir de maux d'yeux.

miennes et vous renouveler les assurances de mon respect et de ma tendresse ; j'espère que vous me rendez assez de justice pour connaître et être persuadée de tous les sentiments que j'ai pour vous, sans que j'aie besoin de vous les répéter souvent. C'est pourtant un grand plaisir pour moi que de m'entretenir avec une grand'mère que j'aime plus que je ne saurais dire. Nous espérons que les apparences qu'il y a de la paix sont fort bien fondées, et qu'incessamment nous en verrons le succès. Vous croyez que je ne désire pas moins que vous que mon père y trouve tous les avantages qu'il peut souhaiter. Je me flatte que cela sera, et que vous me continuerez toujours votre amitié, qui m'est très-précieuse. »

Cette paix, dont on s'entretenait déjà en décembre 1711, ne fut signée qu'en avril 1713, plus d'un an après la mort de la Dauphine.

Le jeudi 4 février 1712, dans la soirée, M. de Torcy [1], sortant de chez le roi, passa dans le cabinet de la Dauphine, où elle se trouvait avec le Dauphin [2], et lui remit les lettres qu'un courrier venait d'apporter d'Utrecht; elles annonçaient l'ouverture des conférences pour cette paix si ardemment désirée de tous, au dire de la du-

[1] Ministre des affaires étrangères.
[2] Dangeau.

chesse [1]. Le lendemain, Marie-Adélaïde éprouva quelques frissons de fièvre ; huit jours après, elle n'était plus...!

Les détails de cette dernière et terrible semaine son trop connus pour que nous voulions les retracer ici Que nous reste-t-il donc à dire? Une chose, une seule, et elle nous tient trop au cœur pour que nous la négligions.

Duclos, l'un des chroniqueurs du dix-huitième siècle, quoique postérieur à l'époque qu'embrasse cette correspondance, puisqu'il n'avait pas huit ans en février 1712, raconte, on ne sait sur quelle autorité, qu'à la mort de la Dauphine, madame de Maintenon et le roi trouvèrent dans une cassette ayant appartenu à Marie-Adélaïde des papiers qui arrachèrent au roi cette exclamation : « La petite coquine nous trahissait ! » De ces paroles, bien invraisemblables dans la bouche de Louis XIV, Duclos tire la conséquence d'une correspondance par laquelle la fille de Victor-Amédée aurait trahi les intérêts de la France au profit de son père.

Les archives de Turin n'ont gardé aucune trace de cette prétendue correspondance. Les lettres que nous venons de citer, loin de la supposer, en écartent l'idée. Toutes remplies d'expressions de tendresse pour sa famille de Savoie, elles révèlent pourtant chez Marie-Adelaïde une difficulté dans l'art d'écrire, dont elle ne

[1] Voyez la lettre du 9 décembre 1709.

fait d'ailleurs pas mystère. Or, il nous semble impossible d'admettre que cette enfant, qui traçait chaque mois avec peine quelques lignes pour ceux qu'elle aimait, eût en réserve, et pour la trahison seulement, la facilité, la clarté, la précision de style nécessaires aux sujets délicats que ces lettres clandestines auraient traités. Moralement ensuite, cette idée nous révolte, comme absolument contraire à ce que des écrivains tels que Saint-Simon, Dangeau et bien d'autres, plus dignes de foi que Duclos et, de plus, contemporains de la Dauphine, nous ont dit de cette aimable princesse. Certes, elle dut éprouver une affection d'autant plus sentie pour son père qu'elle le vit presque constamment malheureux, et déployant dans ses malheurs une valeur sans égale. Peut-être, malgré elle, lui arriva-t-il plus d'une fois de comparer certains grands côtés du caractère de Victor avec les mesquines faiblesses de celui qu'on appelait *le grand roi*. Dans ces heures-là, elle dut sentir avec bonheur couler dans ses veines le sang de Savoie; mais ce fut là tout, et cette affection si profonde, elle sut constamment en modérer les témoignages, dans l'intérêt même de la famille qu'elle aimait, dans l'intérêt surtout de sa propre dignité et de l'honneur de celui dont elle portait le nom, honneur qu'elle aurait été jalouse de conserver au prix de son sang, elle qui avait su le conserver au prix de son cœur!

Loin, loin donc de nous cette ombre triste et perfide de trahison jetée sur nos derniers souvenirs de la plus charmante des princesses, à laquelle la véritable histoire conserve intact son caractère de douce et poétique originalité! « Avec elle, nous dit Saint-Simon, s'éclipsa la joie, les plaisirs et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elles en pénétrèrent l'intérieur, et si la cour subsista en soi-même, ce ne fut que pour languir. Jamais princesse si regrettée et jamais si digne de l'être; aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux, qui n'a pu être diminué. » Que dire qui vaille plus que cet éloge d'un des plus véridiques et des moins indulgents de ses contemporains?

II

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

LA REINE D'ESPAGNE

Nous avons dit précédemment que les lettres de Marie-Louise étaient beaucoup plus nombreuses, plus longues et surtout plus riches de détails sur sa vie publique et privée que les lettres de Marie-Adélaïde, sa sœur aînée; nous croyons avoir suffisamment indiqué les motifs de cette différence pour n'avoir point à y revenir. Les lettres de la reine d'Espagne à sa grand'mère sont au nombre de trois cents. La première est du mois de septembre 1701, la dernière est du mois de décembre 1713 : Marie-Louise écrivait donc en moyenne plus de deux

lettres par mois à sa grand'mère. Ces lettres, qui, à fort peu d'exceptions près, sont entièrement datées par la princesse, remplissent souvent les quatre pages d'un papier de grand format, exactement semblable à celui dont se servait la duchesse de Bourgogne.

L'orthographe, quoique fort imparfaite, est bien meilleure et le style plus correct et plus coulant que celui de Marie-Adélaïde. L'écriture des deux sœurs a quelque ressemblance, mais les caractères de Marie-Louise sont dès les commencements plus fermes et mieux formés que ceux de la duchesse.

Pour quiconque, même sans connaître l'histoire de la reine d'Espagne, jette les yeux sur les lettres originales, il y a une révélation complète de son être moral. Cette écriture nette, presque masculine, dont les caractères ont été évidemment tracés par une main sûre et rapide; ces pensées simples, logiques, souvent les mêmes et exprimées avec une clarté, qui est le fruit de la vérité et de la conviction; le soin que la jeune femme a d'accuser réception des lettres, et l'exactitude avec laquelle elle y répond; tous ces traits, joints à d'irrécusables preuves d'intelligence et d'esprit, indiquent une décision, une énergie de caractère, un ordre et une logique extrêmes dans les idées, en un mot, toutes les qualités innées et distinctives qui, pendant les douze années de son règne,

firent de l'aimable et jeune régente la bonne étoile de Philippe V, l'admiration, l'adoration même des Castillans. Mais avant de donner d'autres détails sur la fille de Victor-Amédée, disons dans quelles circonstances elle arrivait en Espagne.

Charles II, quatrième et dernier successeur de Charles-Quint sur le trône de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, après avoir épousé d'abord une princesse française, et en secondes noces une fille de la maison d'Autriche, mourait sans enfants, le 1er novembre 1700. Son attachement bien connu pour la maison dont il était issu et la très grande influence de sa seconde femme devaient, selon toute apparence, le décider à appeler au trône un prince autrichien; mais des scrupules habilement suscités, au lit de mort du monarque, par le cardinal Porto-Carrero, archevêque de Tolède, représentant d'un parti poussé à la fois par une haine profonde contre la reine et par la crainte d'un démembrement de la monarchie espagnole, forcèrent tout d'un coup Charles II à renoncer à ses plus chers désirs pour tester, comme on le sait, en faveur d'un petit-fils de sa sœur et de Louis XIV.

Quoique lié depuis peu à l'Angleterre et à la Hollande par un traité qui devait donner à la France une grande partie de l'Italie, la Lorraine et le Guipuscoa, l'hésitation de Louis XIV ne fut pas longue. Le 9 novembre le mar-

quis Castel dos Rios, ambassadeur d'Espagne auprès de la cour de France, sollicitait, à Fontainebleau, une audience pour faire part de la mort de son maître et du testament qui appelait à lui succéder le second fils du Dauphin; le 21 novembre la *junte*, ou conseil de régence, apprenait à Madrid l'acceptation du duc d'Anjou; le 4 décembre le nouveau roi quittait la cour avec ses deux frères, qui l'accompagnaient jusqu'aux frontières du Roussillon, et le 25 janvier le canon de Fontarabie annonçait aux Espagnols l'arrivée de leur souverain.

L'inertie, l'incapacité des derniers rois, les intrigues les déprédations des favoris des deux reines, l'une mère, l'autre femme de Charles II, avaient affaibli l'État au point d'y faire universellement sentir la nécessité d'une puissante alliance qui pût sauver le pays d'une ruine imminente. Philippe, dont l'acceptation promettait à l'Espagne l'armée et les trésors de la France, fut donc reçu avec un enthousiasme dont la province de Catalogne seule s'abstint de donner des preuves, et qu'en revanche la Castille fit éclater avec transport.

La forme de gouvernement adoptée alors en Espagne consistait en un *despacho*, ou conseil d'État, présidé par le roi, et dont les ministres et les grands officiers de la couronne étaient les membres. Le cardinal Porto-Carrero, nommé par le testament de Charles II chef de la *junte*,

et conservé par Philippe V à la tête de son gouvernement, introduisit alors, à part du grand *despacho*, dit *despacho universal*, un *despacho* privé, simplement composé du roi, du cardinal, du président de Castille, don Manuel Arias, et de l'ambassadeur de France, alors le duc d'Harcourt; c'est à l'aide de ce petit despacho que Philippe V gouverna dans les premiers temps de manière à faire concevoir de grandes espérances, que sa faiblesse et son indécision ne tardèrent pas à démentir.

Louis XIV, aussitôt après l'acceptation du trône pour son petit-fils, avait songé à donner une reine à l'Espagne : le choix tomba sur la fille de Victor-Amédée, sœur cadette de la duchesse de Bourgogne. Les négociations, entamées dès le commencement de 1701, traînèrent en longueur, par suite des continuelles hésitations du duc de Savoie ; mais, enfin, le 11 septembre de cette même année le prince de Carignan épousait à Turin, au nom du roi d'Espagne, Marie-Louise de Savoie, qui accomplissait alors sa treizième année. Après l'avoir conduite et fêtée au château de Racconigi, résidence d'été des princes de Carignan, Emmanuel-Philibert, le fameux muet, accompagna sa cousine, suivie de toute la famille royale, jusqu'au pied du col de Tende, d'où la jeune reine prit la route de Nice, pour s'embarquer sur les galères espagnoles.

Ce fut à Villefranche, près de Nice, que Marie-Louise

trouva la princesse des Ursins [1], destinée par Louis XIV à remplir auprès d'elle les fonctions de *camarera mayor* [2]. Le choix ne pouvait être meilleur. La princesse joignait à un âge respectable une instruction profonde et une connaissance parfaite de la situation politique, dont elle s'occupait et s'entretenait constamment dans son palais de Rome, où elle trônait en souveraine sur les illustrations de tous genres qu'elle y recevait. Française et très-liée avec madame de Maintenon, elle offrait à la France les garanties nécessaires pour l'influence qu'elle allait prendre sur la jeune reine, et d'un autre côté, veuve d'un grand d'Espagne, amie du cardinal Porto-Carrero, elle avait plus que toute autre des chances pour plaire en Espagne. Douée d'un esprit souple, insinuant, et, malgré son âge

[1] Veuve en deuxièmes noces du duc de Bracciano Orsini, et connue en France sous le nom de princesse des *Ursins*.

[2] « La *camarera mayor* rassemble les fonctions de notre surintendante, de notre dame d'honneur et de notre dame d'atours. C'est toujours une grande d'Espagne, veuve et ordinairement vieille, et presque toujours de la première distinction. Elle loge au palais; elle présente les personnes de qualité à la reine; elle entre chez elle à toute heure; elle ordonne des habits et des dépenses personnelles de la reine, qu'elle ne doit jamais quitter et suivre partout où elle va; elle entre presque toujours seule, mais de droit et la première, dans le carrosse où est la reine quand le roi n'y est pas, et ce n'est que par grande faveur et distinction si très-rarement quelque autre grande d'Espagne y est appelée. Son appartement, au palais, est aussi meublé que celui de la reine, etc. » (Saint-Simon, t. III, p. 214.)

(elle dépassait alors la cinquantaine), d'un extérieur fort attrayant, elle gagna aussitôt l'amitié de sa jeune maîtresse, pour laquelle elle n'était, du reste, pas une étrangère ; car Marie-Louise avait souvent entendu parler de madame des Ursins par sa mère et sa grand'mère, qui la connaissaient particulièrement [1]. Mais si vive que devait tre et que fut même dès l'abord l'amitié de la reine pour sa camarera mayor, ce nouveau sentiment ne pouvait effacer d'un seul coup l'affection de Marie-Louise pour les personnes qui avaient pris soin de son enfance. Elle avait, à Villefranche, renvoyé en Piémont la plus grande partie de sa suite et conservé le reste pour l'accompagner en Espagne, où elle croyait pouvoir l'y garder au moins pendant quelque temps. Louis XIV, qui commençait dès cette époque à concevoir de graves soupçons sur la bonne foi du duc de Savoie, et qui redoutait l'influence que Victor-Amédée pouvait prendre sur le roi d'Espagne par ce mariage, avait donné les ordres les plus sévères pour que Marie-Louise fût, à la frontière, complétement privée de sa suite piémontaise. La reine ne s'attendait pas à cette

[1] « Elle (la princesse des Ursins) était liée d'un grand commerce d'amitié avec les deux duchesses de Savoie et avec la reine de Portugal, sœur de la douairière ; c'était le cardinal d'Estrée, leur proche parent, qui avait formé cette union, que les passages à Turin avaient fort entretenue avec Mesdames de Savoie. » (Saint-Simon, t. III, p. 217).

violence, qui lui déchira le cœur; l'accueil peu empressé qu'elle reçut en même temps des anciennes dames de cour espagnoles, jalouses de la préférence donnée à des étiquettes françaises sur les leurs, acheva de la décontenancer et porta à son comble un chagrin dont l'émotion se trahit par des larmes et des regrets, qu'elle ne prit aucun soin de dissimuler. Peut-être avait-elle espéré attendrir le roi, il tint ferme; elle le bouda pendant vingt-quatre heures, il lui rendit la pareille. L'influence de madame des Ursins et les secrets désirs du jeune roi rapprochèrent enfin, le troisième jour, les nouveaux époux. L'incident n'eut point de suite. Philippe et Marie-Louise s'inspirèrent une nouvelle sympathie, que les circonstances changèrent en une vive et inaltérable affection.

Philippe avait un extérieur fort agréable, un esprit juste et très-religieux, un tempérament exigeant, un caractère timide et froid qui le rendaient en public d'une réserve et d'une taciturnité désespérantes; merveilleusement doué pour être et demeurer cadet de France, il ne fut qu'un très-médiocre roi d'Espagne; son indécision détruisait tous les bons effets de son jugement et de son esprit, et inquiétait sa jeune femme. Aussi écrivait-elle à Louis XIV, dès la première année de son mariage: « Je supplie très-humblement Votre Majesté de se servir de toute l'autorité qu'elle a par tant d'endroits sur le roi, son

petit-fils, pour qu'il s'accoutume bien à dire d'un ton hardi *je veux* ou *je ne veux pas*, enfin qu'il tâche de vous imiter. »

Incapable de passion, il n'eut de haine pour personne et d'amour que pour sa femme, et encore faut-il chercher ailleurs que dans son cœur la source d'une affection qui le faisait accourir avec empressement auprès de la reine aussitôt la guerre finie, qui le retenait chez elle durant toutes les heures qu'il ne donnait pas au Conseil et à la chasse, mais qui ne l'empêcha pas d'oublier, avec une surprenante facilité, celle qui pendant douze années avait été l'ange gardien de son honneur et de son trône. Du reste, impassible au feu comme partout ailleurs, il s'acquit, à défaut de la réputation d'un habile général, celle d'un valeureux soldat.

Marie-Louise avait, au contraire, autant d'initiative, de vivacité et de résolution que Philippe en manquait. Elle montait sur le trône à treize ans avec l'idée de jouir de tous les plaisirs de la royauté et d'en écarter les soucis; son illusion fut sans lendemain. Dès son arrivée elle comprit qu'il ne s'agissait pas de danser, mais de gouverner. Jamais sacrifice si grand ne fut accompli avec plus de promptitude : l'enfant se transforma aussitôt en femme et, l'amour aidant, Marie-Louise renonça à ses premiers goûts pour prendre des habitudes sérieuses,

indispensables chez la femme du trop faible Philippe; elle surpassa en esprit et en sagesse tout ce que Louis XIV attendait déjà de la fille de Victor-Amédée, de la sœur de la duchesse de Bourgogne.

En lisant ces lettres de la jeune reine, on voit qu'elle conserva toujours sa répugnance à s'occuper des affaires; et, comme elle l'écrivait à sa grand'mère après plusieurs années d'essai : « Alors (époque de sa première régence) j'aurais mieux aimé jouer à colin-maillard, et présentement j'aime mieux être avec mon fils. » Mais le cœur avait si bien dompté l'esprit, que ces révoltes demeurèrent complètement sourdes et que Marie-Louise, l'enfant gaie, enjouée, avide de danse et de plaisirs, apparaît dès son début, aux regards attentifs de l'histoire, comme une jeune femme sérieuse, douée d'un jugement, d'une raison au-dessus de son âge [1].

Et pourtant, si elle prêta d'abord l'oreille aux grands mots de *cortes*, *despacho*, ce fut pour entendre la voix de celui qu'elle aimait; si elle assista aux discussions, aux longs pourparlers d'affaires, ce fut pour ne pas trop se

[1] M. de Gramont, ambassadeur de France en Espagne en 1704, dont le jugement envers Marie-Louise fut souvent injuste, par ignorance des motifs qui la faisaient agir, écrivait d'elle : « La reine a de l'esprit au-dessus d'une personne de son âge. Elle n'aime, à seize ans, ni la musique, ni la chasse, ni la comédie, en un mot aucun des amusements d'une personne de son âge. Elle ne veut que maîtriser souverainement .. »

séparer de lui. Bientôt la main mignonne de la royale enfant souleva les lourds parchemins; ses yeux brillants, sa voix si douce, en lurent le contenu pour épargner ces fatigues à son cher malade, car moins d'un mois après son mariage Philippe tomba dangereusement malade. Puis il partit, l'honneur militaire lui demandait le sacrifice momentané de son amour; elle ne voulut pas rester au-dessous de lui, et, livrant ses journées à ce qu'elle avait le plus redouté jusque-là, soucis, ennuis, vie sédentaire, application, fatigue d'esprit, elle travailla courageusement à faire connaître et aimer le roi, qu'elle adorait.

L'amour peut bien donner à une jeune femme le courage et la force, mais non la sagesse et l'expérience nécessaires pour gouverner un royaume. Ce savoir, Marie-Louise, pleine de confiance en madame des Ursins et d'admiration pour son incontestable mérite, l'emprunta à son habile amie; ce fut la main dans la sienne qu'elle s'avança hardiment en se disant : Elle m'aidera, et non pas, comme quelques-uns l'ont cru : Elle me remplacera. Non, la fille de Victor-Amédée ne fut pas un simple instrument dans les mains de son mentor; elle l'aima assez pour l'admirer constamment, travailler à l'imiter dans ce qu'elle avait de bon, et surtout pour ne jamais voir le revers de cette splendide médaille. Ces deux femmes

unirent leurs rares facultés, leur infatigable activité pour soutenir le roi, lui conserver le trône, gouverner enfin l'Espagne ; et si quelquefois l'ambition de la princesse surprit la bonne foi de Marie-Louise, en revanche la loyauté de la reine tint plus d'une fois en respect les instincts de madame des Ursins. Celle-ci, d'ailleurs, était trop fine pour ne pas veiller sévèrement sur sa conduite et en écarter tout ce qui aurait pu diminuer dans l'esprit de la reine cette estime, cette admiration passionnée, véritables bases de la faveur de la camarera mayor ; car c'était une grande enchanteresse que cette femme qui à cinquante ans passés remuait encore toutes les passions. On l'adorait ou on la haïssait, il n'y avait pas de milieu, excepté peut-être pour le faible Philippe, qui, ne sachant jamais se décider à rien d'après ses propres mouvements, l'élevait ou l'abaissait tour à tour selon qu'il était entouré des amis ou des ennemis de la princesse.

Pauvre et exilée avec Blaise de Talleyrand, son premier mari ; aimée et courtisée, pendant son premier veuvage, pour sa jeunesse et sa beauté ; riche et puissante avec le duc de Bracciano, toujours parfaitement libre d'elle-même et de ses actions, madame des Ursins avait pu connaître la société et le cœur humain sous tous leurs aspects. Intelligente, remplie d'esprit, curieuse, ardente d'imagination, munie, à l'époque dont nous parlons, d'une

riche expérience et sans autre faiblesse qu'un grand amour d'elle-même, Marie-Anne de la Trémoille était incontestablement une des premières femmes de son siècle ; elle le sentait, elle ne le savait que trop, elle qui, sur les plus sérieuses accusations, rappelée en coupable par Louis XIV, avait réussi non-seulement à se faire absoudre, mais encore à se faire prier de rentrer en Espagne, où les souverains l'attendaient pour la recevoir elle-même en souveraine et lui donner une position qu'elle savait bien ne pouvoir plus jamais perdre.

Il y a pourtant une tache dans la brillante auréole formée autour du nom de cette femme par ses nombreuses qualités : cette tache sombre est l'absence de cœur. Elle eut le tort de ne pas comprendre que l'amitié passionnée de sa royale amie était le piédestal sur lequel la camarera mayor s'était élevée, et elle se montra oublieuse dès le lendemain de la mort de sa bienfaitrice. Mais elle fut promptement punie de son ingratitude : un vil ambitieux et une petite fille éduquée dans les greniers du palais ducal de Parme, ligués contre elle, renversèrent en un jour cette fière puissance de quinze années.

Mais revenons à la reine d'Espagne. Quoique petite, Marie-Louise avait dans sa personne une élégance remarquable ; ses cheveux étaient bruns, ses yeux presque noirs, pleins de feu et de vivacité ; sa physionomie con-

serva longtemps une expression enfantine, mais fort intelligente, un agréable mélange de naïveté et de gracieuse mutinerie. Son teint était d'une remarquable blancheur, et le sombre costume espagnol, qu'elle portait souvent de préférence aux élégantes toilettes françaises, en relevait encore l'éclat et dissimulait les formes du bas de son visage, qui étaient loin d'avoir la grâce de la partie supérieure. Comme la duchesse de Bourgogne, Marie-Louise avait les joues trop grosses et un peu pendantes, même avant que la maladie les eût déformées. Sa taille était souple et bien prise, ses pieds mignons, ses mains charmantes. Enfin, elle gagnait beaucoup à être vue et entendue, car ses portraits ne donnaient qu'une fort médiocre idée de ses charmes, tandis que sa personne était si pleine d'attraits, que lors même qu'on ne l'avait vue qu'une seule fois on était porté à en faire les plus grands éloges.

Les lettres de la reine d'Espagne n'ont pas besoin de commentaires; elles sont fort originales et intéressantes par elles-mêmes; elles abondent en détails sur les mœurs et les usages de l'époque, et rendent compte des impressions particulières et souvent intimes de Marie-Louise. On y peut suivre, dans les premiers temps surtout, l'histoire militaire et politique de l'Espagne et de la France, dont chaque événement est indiqué par un mot tour à tour de

réjouissance ou de regret. C'est donc à ces premières lettres que nous allons donner la préférence, en les citant presque toutes en entier, car la politique habile mais tortueuse de Victor-Amédée, en lui faisant abandonner plus tard ses deux gendres pour passer au camp ennemi, ne laissa bientôt à Marie-Louise d'autre sujet de causerie que les détails sur sa santé et ses enfants, et l'expansion de son inaltérable tendresse pour les siens.

Séparée de sa famille le 15 septembre, au pied du col de Tende, la jeune reine commença dès le lendemain une correspondance dont, nous l'avons dit, la régularité ne se démentit jamais.

« De Tende, ce 16 septembre.

« Je suis bien persuadée, ma très-chère grand'maman, de la douleur que vous aurez sentie en nous séparant, par l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Je vous assure que la mienne n'est pas moindre. Je vous supplie de ne me pas dire : Majesté, car le nom de votre chère petite-fille m'est beaucoup plus agréable. Il n'y a pas besoin de me recommander d'avoir de l'amitié pour vous, ma très-chère grand'maman, car elle est bien grande, accompagnée d'un très-grand respect... »

« De Nice, ce 26 septembre.

« Ce serait manquer à mon devoir, ma très-chère grand'maman, que de ne vous pas écrire à l'occasion des Dames [1]; ç'aurait été aussi une trop grande mortification pour moi si je ne l'eusse pas pu faire, m'étant un très-grand plaisir quand je puis trouver une occasion de vous assurer de mon respect et amitié. Je vous écris ce soir, croyant n'avoir pas du temps demain, m'embarquant le matin. Je ne manquerai pas de faire vos commissions sur madame de Brachiane [2]. Je suis bien fâchée que je ne puis pas vous en dire davantage, étant déjà tard et ayant encore à écrire à maman, que de vous supplier de vouloir bien toujours vous souvenir de moi et avoir quelque bonté pour sa petite-fille, qui le mérite par tous les sentiments qu'elle a pour sa très-chère grand'mère. »

« De Toulon, ce 6 octobre 1701.

« Je profite de l'ordinaire, ma très-chère grand'maman, pour vous assurer de ma bonne santé, quoiqu'elle ait été

[1] Il s'agit ici des dames de la suite de la reine renvoyées de Villefranche en Piémont.

[2] La princesse des Ursins, connue en Piémont sous le nom de duchesse de Bracciano.

un peu dérangée avant-hier par la mer, car je souffris beaucoup, à cause que la mer était fort agitée. Je crois que nous séjournerons quelque temps ici, parce que, le temps étant très-mauvais, l'on attendra la réponse d'un courrier que l'on dépêche aujourd'hui au roi de France pour lui demander permission d'aller par terre, si le temps continue à être comme il est à présent, ce qui nous ferait grand plaisir, n'aimant pas beaucoup la mer. Je trouve toutes les bonnes qualités que vous m'avez dit à Turin à l'égard de la princesse des Ursins : elle a grand soin, à tous les courriers qui vont à Turin de me dire si je ne vous écrirai pas; mais je n'ai pas besoin qu'elle m'en fasse souvenir, par le respect et l'attachement que j'ai pour vous, et j'aurai, ma chère grand'maman, toute ma vie. »

« De Marseille, ce 17 octobre.

« Je ne sais, ma très-chère grand'maman, si j'oserai vous écrire aussi souvent que je fais; quoique vous m'ayez bien dit que mes lettres vous avaient fait plaisir, je ne puis pas m'empêcher de craindre que ma trop grande régularité ne vous soit un peu importune. Je vous prie, si cela est, de me le faire savoir, car je me priverais de ce plaisir pour vous en faire. Je ne doute pas, ma très-chère grand'maman, que la mère Marie-des-Anges ne se

souvienne de moi dans ses prières aujourd'hui, qui est Sainte-Thérèse. Ce soir, je dois aller voir les Carmélites d'ici, aimant par tous pays cette religion. Dieu merci, nous voici à terre! Je vous assure que nous n'aimons guère la mer. Madame des Ursins, quoiquelle n'ait pas le mal, elle ne laisse pas d'être bien aise de se trouver à terre. Elle a toujours cru que d'ici à Barcelone nous aurions été par terre; nous n'avons pas encore notre permission, mais nous espérons de l'avoir bientôt. Je vous demande bien pardon si mes lettres ne sont pas bien faites; mais je crois que vous aimerez mieux qu'elles soient de mon style et qu'il y ait quelques fautes. Je ne vous dis rien sur les fêtes que M. l'intendant a fait pour moi, car maman vous montrera la relation qu'elle en a. Je suis bien fâchée de n'avoir pas un peu d'esprit pour vous pouvoir assurer de mon respect et de la tendresse que j'ai pour vous en quelques bons termes; mais, ma très-chère grand'maman, elle est si grande que je ne puis pas assez vous l'exprimer.

« Depuis que ma lettre est finie, nous avons eu le courrier de France qui nous a apporté la permission d'aller par terre. »

Le lecteur serait tenté de s'étonner qu'une permission aussi simple que celle d'un changement de route fût

demandée en France et non en Espagne, voudra bien se rappeler que pendant les premières années du règne de Philippe, et même bien longtemps encore après, toutes les affaires de la cour et de l'État étaient réglées par Louis XIV; les ordres partaient de Versailles, non de Madrid; et ce n'était qu'au prix de la plus entière dépendance que le roi de France accordait à son fils l'argent et les armées dont il avait besoin pour se soutenir sur un trône que l'Autriche ne tarda pas à lui disputer vivement.

« De Marseille, ce 20 octobre.

« Voilà la dernière fois, ma très-chère grand'maman, que je vous écris d'ici, car nous partirons demain au matin et allons coucher à Aix, et puis nous continuerons notre route le plus gaiement que nous pourrons. Hier au soir, je vis l'illumination des galères: c'est une très-belle chose. L'on avait préparé une loge bien près pour mieux voir, comme l'on fit pour les princes quand ils furent ici [1]. Mon rhume va de mieux en mieux, et je suis tout à fait remise depuis que je suis à terre. Madame de Grignan [2], qui est gouvernante de la Provence, m'a fait

[1] Les ducs de Bourgogne et de Berry, qui avaient accompagné l'année précédente leur frère jusqu'à la frontière.

[2] Fille de madame de Sévigné et femme du comte de Grignan, lieutenant général du roi en Provence.

un très-beau présent : c'est de toutes sortes de gants, de jupes piquées, de pièces d'étoffes des Indes, et une très-belle tasse de porcelaine doublée d'or, avec sa cuiller de même. Je vous envoie une pièce d'étoffe, que je suis bien fâchée qu'elle ne soit pas un peu moins laide ; mais je crois qu'elle pourra vous servir en robe de chambre. Je vous l'envoie amarante pour cela : mais j'espère que vous accepterez ma bonne volonté. J'espère d'avoir toujour un peu de part dans votre amitié, ma très-chère grand' maman, car je vous assure que je la mérite par le gran respect et la grande tendresse que j'ai pour vous. Si j'c sais, je vous embrasserais de tout mon cœur. Le comt Salle [1], qui vous donnera cette lettre, vous informera dc sentiments de mon cœur à votre égard. »

Les lettres que nous venons de citer indiquent ass avec quelle aisance notre petite reine de treize ans sav tenir la plume et exprimer les sentiments affectueux do son cœur était rempli. Le voyage entre Marseille et Ba celone fut sans doute très-fatigant, et les heures de reine tellement prises, qu'elle n'eut pas le temps d'écrir car nous ne retrouvons aucune lettre d'elle pendant c deux semaines. Elle arriva à Figuières le 3 novembr

[1] Il avait accompagné la reine en qualité de chevalier d'honnc

ce fut là que se passèrent les petits événements, bouderie, réconciliation, etc., dont nous avons parlé plus haut, et qui semblent indiqués dans la lettre du 14 novembre par ces mots : « Il n'a pas été en sa disposition de la faire venir à Madrid, etc., etc., » suivis aussitôt de ceux-ci : « Le roi me dédommage de tout. »

« De Barcelone, ce 14 novembre.

« J'ai reçu trois de vos chères lettres, ma très-chère grand'maman, depuis que je suis ici, une du 12, l'autre du 26, et la dernière du 29 d'octobre, qui m'ont causé un sensible plaisir. Vous me mandez que vous ferez savoir à la princesse des Ursins, sans qu'elle s'en aperçoive, ce que je souhaiterai. Je vous en remercie; mais elle est accomplie, et je ne lui pourrais pas désirer de meilleures qualités que celles qu'elle a. Je suis persuadée que vous lui avez écrit ce qu'il faut sur la petite Vermet ; mais il n'a pas été en sa disposition de la faire venir à Madrid, car je crois qu'elle l'aurait fait si elle l'eût pu. Le roi me dédommage de tout, car je vous assure que je suis tous les jours plus contente. Je ne savais pas, ma très-chère grand'maman, que ma sœur vous a envoyé un de ses portraits en habit de chasse ; j'en aurai, je crois, bientôt un aussi, car je lui ai demandé, à cause du grand chan-

gement qu'elle a fait en beau. Je suis bien aise de ce q
y commence à avoir des partis allemands qui sont batt
il faut espérer que cela ira toujours de mieux en mi
pour nous. La révolte de Naples [1] a été très-peu de ch
à cause que l'on y a remédié de bonne heure. J'ai eu
la joie de savoir le comte Salle arrivé à Turin, ca
crois qu'il vous aura divertie un moment en vous cont
tous les divertissements que l'on m'a donnés. Je ne
si l'étoffe que je vous ai envoyée vous a un peu plu ; m
toujours j'espère que vous accepterez ma bonne volon
Soyez toujours persuadée, ma très-chère grand'mam
que vous avez une petite-fille qui vous honore autant
[illegible] et qui vous aime plus qu'elle-même. Je v
envoie, ma très-chère grand maman, une lettre que le
vous écrit sans cérémonie, et je suis persuadée qu'e
vous [illegible] »

[1] « Les chefs de cette révolte étaient deux hommes ruinés de b
[illegible] de Macchia, de la maison de Gau
[illegible] de la maison Grimaldi. Ils ava
soulevé quelque populace, espérant que quelques-uns des l
[illegible] se joindraient à eux, mais ils sont demeurés fermes
[illegible] Les séditieux criaient dans les rues : Vivent l'empe
[illegible] et avaient dessein de tuer le vice-roi ; ils avaient
le temps que nous n'avions aucune galère dans le port. Le duc
Popoli, qui est frère du cardinal Cantelmi, archevêque de Na
se mit à la tête de quelque cavalerie et de quelques soldats
alla attaquer les révoltés, et les défit sans beaucoup de peine..
Vice-roi (Medina Celi) en a fait pendre quelques-uns, et l'on croit
la sédition est entièrement finie. » (DANGEAU.)

Philippe avait quitté Madrid, non pas seulement pour venir au-devant de la reine, mais aussi et surtout pour présider à Barcelone les cortès de Catalogne et obtenir des représentants de cette province, peu disposés en sa faveur, les subsides très-nécessaires à la couronne. Les cortès étaient terminées dans les premiers jours de janvier; elles avaient donné au roi, en échange de nouveaux priviléges, une somme de trois millions monnaie française; et pourtant Philippe continuait de demeurer à Barcelone : c'était en apparence pour se remettre des fièvres et de la rougeole, qui venaient successivement de le tourmenter dans cette ville; mais en réalité c'était pour attendre le retour de Louville, qu'il avait chargé d'une mission pour le roi de France.

La grande alliance avait été signée dès l'automne de 1701; l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne rassemblaient leurs forces contre la France et l'Espagne, pour enlever à Philippe son trône et y placer l'archiduc Charles. La mission de Louville avait pour but d'obtenir de Louis XIV que Philippe pût se mettre à la tête des troupes françaises et espagnoles qui se réunissaient en Italie. De plus, Louville devait demander pour la reine la permission d'accompagner le roi jusqu'à Milan. Ces deux désirs soulevaient de grands mécontentements en Espagne, soit parmi la nation, soit dans le gouvernement, à

la tête duquel était encore le cardinal Porto-Carrero, chargé à Madrid des pleins pouvoirs du roi en son absence. Louis XIV, heureux et fier de la demande de son petit-fils, lui accorda immédiatement ce qu'il désirait; mais il refusa à la reine l'autorisation de suivre son mari en Italie. Marie-Louise en eut d'autant plus de chagrin qu'elle avait conçu et entretenu l'espoir d'une réponse favorable ; elle se résigna pourtant avec un courage et une promptitude qui firent le plus grand honneur à son jugement.

« De Barcelone, ce 23 décembre.

« ... Le roi est tous les jours plus aimable et plus charmant ; il est vrai qu'il est presque toujours avec moi, ce qui me comble de joie. Mais ma joie a été bien modérée par une fièvre double-tierce continue qui tient le roi depuis lundi; et comme il n'a pas encore eu la petite vérole ni la rougeole, l'on est toujours à craindre. Mais, Dieu merci, la fièvre est moindre aujourd'hui qu'elle n'était hier, ce qui fait espérer que ce ne sera rien. Sur le chapitre de ma sœur, elle n'a pas encore commencé à mon égard la régularité qu'elle m'avait promise; mais je veux croire qu'avec le temps cela viendra, car peut-être qu'elle ne it pas encore bien les jours d'ordinaire. Je suis per-

suadée que, quoiqu'elle ne vous écrive pas aussi souvent qu'elle le devrait, ce n'est pas manque qu'elle ait pour vous, ma très-chère grand'maman, une grande amitié. Comptez toujours sur la mienne, car elle est aussi grande qu'elle puisse être. Oui, ma très-chère grand'maman, j'espère que le roi me tiendra lieu de tout, principalement quand je serai tout à fait reine. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai quand je reçois de vos chères lettres. Vous vous moquez un peu de moi quand vous me dites que vous craignez qu'elles ne soient trop longues. Je ne saurais assez vous remercier, ma très-chère grand'maman, de l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi. Je vous assure que je ne suis pas ingrate, car je puis vous dire que je vous respecte fort, et avec cela je vous aime plus que moi-même.

« J'oubliais de vous mander, ma très-chère grand'maman, que M. de Leganez [1] a demandé son congé pour revenir à Madrid, et il l'a eu. »

« De Barcelone, ce 27 décembre.

« J'ai, Dieu merci, ma chère grand'maman, d'assez bonnes nouvelles à vous mander par ce courrier sur la

[1] Le marquis de Leganez, créature du cardinal Porto-Carrero, nommé par lui gouverneur de l'Andalousie, fortement soupçonné d'être partisan de l'Autriche.

santé du roi ; il n'a presque plus de fièvre, et on lui donnera le quinquina pour la faire tout à fait en aller ; et puis j'espère que Dieu lui donnera une bonne santé, et qu'il ne sera de longtemps malade. C'est une double peine que d'être malade ici, car les médecins espagnols font difficulté de tout. Le roi a bien son médecin français, mais il a bien fallu en demander d'espagnols pour la façon. Par exemple, les Espagnols font de très-grandes difficultés à lui donner un peu de gelée ; mais nous ne laissons pas que de le faire en cachette, car nous sommes sûrs que cela ne saurait faire du mal au roi. Pour moi, je n'ai encore jamais été en si bonne santé comme je suis présentement, et je ne fais autre chose, à ce que l'on dit, que d'engraisser et croître. Il me semble que c'est un assez bon métier à faire ; mais je vous assure, ma très-chère grand'maman, que je ne voudrais pourtant pas être plus grasse qu'il ne faut. Je finis, ma très-chère grand'maman, en vous assurant de mon respect et de ma tendresse. La princesse des Ursins m'a priée, ma chère grand'maman, de vous assurer de ses très-humbles respects et de vous dire qu'elle ne vous écrit pas par ce courrier, à cause qu'elle ne pourrait mander que ce que je vous dis. »

« De Barcelone, ce 7 janvier 1702.

« ... Le roi a déjà écrit en France qu'il était content de moi, ce qui m'a causé une grande joie, comme vous pouvez croire.

« Vous êtes trop bonne, ma chère grand'maman, que de craindre que les lettres qui parlaient de ce qui s'était passé ne m'eussent fait de la peine; mais quand on est un peu sensible, comme vous me connaissez, cela ne peut pas de moins; mais pourtant cela ne m'en a pas fait tant, voyant l'amitié que le roi a pour moi [1].

« ... J'oubliais de vous prier, ma très-chère grand'maman, de vouloir bien ne point parler de notre voyage d'Italie. »

« De Barcelone, ce 16 janvier.

. . . . . .

« ... L'on ne peut pas être plus aise que je suis de ce que vous me mandez dans votre lettre du 29e du passé, de voir que vous avez eu des nouvelles de France, par où ils vous paraissent être contents de moi et de ma conduite; je vous assure que je tâcherai à les rendre toujours

[1] La reine continue à faire allusion aux scènes de Figuières.

davantage. Je suis fâchée, ma chère grand'maman, que l'opéra soit des médiocres et qu'il soit aussi froid que vous me le mandez, car il me semble que s'il est ainsi, il n'y a pas grand plaisir à y être. Je regrette aussi de ce que tous les officiers français sont si pressés de s'en aller à leur cour, car il me semble que vous et ma mère prenez plaisir à les entretenir...

« ... La nouvelle que vous avez eue, ma chère grand'maman, est fausse, car la princesse des Ursins n'a pas encore pris le titre de *camarera mayor;* mais j'espère qu'elle voudra bien le prendre bientôt, au moins je ferai tout mon possible pour cela, car ce serait un grand malheur pour moi si elle voulait s'en retourner; ce que je me flatte qui ne sera pas. Cette semaine j'ai des meilleures nouvelles à vous dire que je n'ai eu jusqu'à cette heure. Premièrement, c'est que le roi se porte bien, et il a voulu vous le dire lui-même par une de ses lettres que je vous envoie, que je suis sûre qui vous fera plaisir, car elle est sans cérémonie, et vous marque de lui écrire de même; et puis c'est que les états d'ici sont finis, et ils ont donné au roi un million et demi. C'est une chose fort glorieuse pour le roi, car ses prédécesseurs ne les avaient pas pu conclure ainsi. Avant-hier le roi monta sur le trône pour les fermer, et j'y montai aussi : c'est ce que n'ont jamais fait les deux dernières reines d'Espagne... »

« De Barcelone, ce 23 janvier.

« ... Il est vrai que mon mal n'a point eu aucune suite; j'espère bien que l'air de Madrid me sera bon; quand j'y serai, je vous en dirai des nouvelles. J'écris fort souvent au roi de France et aussi à M. le dauphin, et ils me font toujours de très-obligeantes réponses. Je suis très-aise d'apprendre par vous que l'on est content de ma conduite; je tâcherai à les rendre toujours davantage. J'ai connu, tant que j'étais à Turin comme à cette heure que je suis ici, l'amitié que vous avez pour moi; pour la mienne à votre égard, je puis vous dire qu'elle est inexprimable. Je suis fort contente de ce que vous me mandez, que les Français ont battu un parti allemand et qu'ils ont fait des prisonniers; je souhaite que le secours qui nous doit venir vienne tout au plus vite. Il s'en faut beaucoup, ma chère grand'maman, que les couvents d'ici soient aussi propres que nos Carmélites; et joint à la malpropreté, ils sont encore fort vilains. Voilà deux choses qui ne les font pas agréables. Nous sommes encore ici, et je ne sais pas encore ce que nous deviendrons. L'on vous a dit la vérité, car le roi danse fort bien, et je souhaiterais aussi, ma très-chère grand'maman, que vous pourriez me voir danser un jour avec le roi : je suis persuadée que cela

vous ferait plaisir, comme vous me mandez. Je vous suis très-obligée de ce que vous voulez bien me mander ce qui se passera ce carnaval à Turin. Ici, l'on le passe plus gaiement, à ce que l'on m'a dit, qu'à Madrid. . »

« De Barcelone, ce 4 février.

« J'ai bien des bonnes nouvelles à vous mander aujourd'hui, ma chère grand'maman, qui sont que le roi a eu une lettre du roi de France par où nous avons vu qu'il voulait bien permettre que nous allions en Italie. Vous pouvez croire la joie que j'ai eue. Nous irons premièrement à Naples, sur quatre vaisseaux que le roi notre grand-père fait ajuster à Toulon, et puis, quand on saura que tout est prêt à Milan et que toutes les troupes sont arrivées, le roi ira à l'armée et moi à Milan, où je pourrai bien avoir le bonheur de vous voir et de vous embrasser. Quelle consolation n'aurai-je pas, ma chère grand'-maman, de vous revoir! Vous ne sauriez assez croire combien je suis aise, quoique la mer ne me plaise pas; mais le plaisir d'être avec le roi et celui d'aller en Italie fait que je ne pense pas seulement à cela... Je ne sais qui vous a mandé que j'embellissais, car je vous assure que c'est bien le contraire, car mes joues sont encore augmentées, ce que vous savez que je n'avais pas besoin.

D'ici un peu de temps j'espère que vous pourrez en juger vous-même... Pour réponse à la confiance [1] que vous voulez que je vous fasse, je vous dirai que vous me l'avez déjà demandé une fois, et j'y répondis. Depuis ce temps-là je n'ai rien de nouveau à vous mander. Je ne crois pas, ma chère grand'maman, que l'on pense à faire quelque changement dans l'État de Milan; et puis, quand cela fût, je ne mêle pas de ces sortes de choses-là... »

« De Barcelone, ce 11 février 1702.

« ... Le roi a la fièvre depuis lundi, et son mal s'est déclaré être la rougeole. La P. des Ursins a jugé à propos que je ne le visse pas, quoique je l'aie déjà eue; mais elle pourrait me revenir une seconde fois. Vous pouvez bien croire, ma chère grand'maman, que j'en suis bien fâchée : il semble que le mal est toujours plus grand quand on ne le voit pas soi-même. Il a été saigné mercredi d'un côté. Je suis au désespoir de ce que ce cher mari, que j'aime tant, soit incommodé, mais d'un autre quasi je suis bien

[1] *Confiance*, c'est-à-dire confidence. Il est facile de deviner ce dont il s'agit ici. Victor-Amédée voulait se faire payer son alliance avec la France et l'Espagne par la cession du Milanais, et la grand'-mère cherchait à savoir par sa petite-fille quelles étaient à ce sujet les intentions de Louis XIV et de Philippe V.

aise qu'il ait la rougeole, car il sera hors de cette peine, il n'y aura plus encore que la petite vérole à craindre... Je vous souhaite, ma chère grand'maman, que le second opéra que l'on doit avoir déjà fait à Turin soit tout des plus beaux et qu'il vous divertisse bien. Je vous remercie de ce que vous avez bien voulu me mander ce que l'on fait ce carnaval à Turin; si madame d'Arco danse comme vous mandez que les bons connaisseurs trouvent, elle ne s'en acquitte pas, à ce qu'il me paraît, dans la grande perfection. J'espère bien, ma chère grand'maman, que mon petit frère me vienne voir, et même mon père m'a promis aussi de m'envoyer l'aîné; je les verrai tous deux, comme vous pouvez bien croire, avec grand plaisir, et je tâcherai aussi à les bien recevoir... Je suis fort reconnaissante, ma très-chère grand'maman, de toutes les amitiés que vous me témoignez; je puis vous dire avec grande vérité que je les mérite fort, par tous les sentiments que j'ai pour votre aimable personne. »

« De Barcelone, ce 4 mars.

« ... Je vous suis bien obligée, ma chère grand'maman, de m'avoir envoyé les relations de ce que l'on fait à Turin; elles m'ont fort divertie, à cause que je connais toutes les dames qui étaient nommées...

« ... Toutes vos lettres sont pleines d'esprit et fort divertissantes, car vous parlez de toutes sortes de choses; et même quand elles fussent différemment, je vous prie d'être persuadée qu'elles seront toujours bien reçues. J'ai reçu le livre que vous m'avez envoyé, ma chère grand'maman, dont je vous en remercie; le roi le lit quelquefois... Le roi s'apprivoisera facilement avec vous et avec ma mère. Vous pouvez bien croire que je n'ai pas moins de plaisir d'aller à Milan avec le roi, où je pourrai vous embrasser, que vous. Mais à l'heure qu'il est je me modère tant se peut sur cela, car le cardinal Porto-Carrero a fait de très-grandes représentations, que je ne sais comment elles seront reçues en France. Il souhaiterait que ce voyage ne se fît pas; mais si le roi veut absolument aller en Italie, que j'aille au moins à Madrid, et que le roi m'y laisse comme un gage...

« ... Je crois, ma chère grand'maman, que vous serez bien aise de savoir ce que nous avons fait le dernier jour du carnaval. Ainsi, je vous dirai que nous allâmes l'après-dînée au Cours; il y avait beaucoup de monde et extrêmement de masques et assez divertissants; et le soir il y eut un bal, qui fut plus beau que n'avaient été les autres que l'on a faits devant la maladie du roi. Le défaut que je lui trouve, c'est qu'il ne fut pas assez long. Je suis persuadée que vous me reconnaîtrez en ceci. Je voudrais bien

pour pû être aux deux bals que vous aurez donnés, car je me souviens de ceux de l'année passée, qui étaient très-beaux... »

« De Barcelone, ce 11 mars.

« Me voilà déjà revenue de mon voyage d'Italie, ma très-chère grand'maman; car le roi a bien voulu faire le plaisir aux Espagnols de me laisser en ce pays-ci, quoiqu'il ne le fasse pas volontiers, car il m'a marqué d'en être fort affligé. Pour moi, vous pouvez croire si je la suis de quitter ce cher mari et de perdre toutes les espérances de vous voir. Mon Dieu, ma chère grand'maman, combien de choses il arrive dans ce monde! Voyant qu'il faut que je demeure absolument dans ce pays-ci, j'ai tâché de prendre la chose du mieux qu'il m'a été possible; mais il n'y a pas moyen de cacher la douleur d'endurer une si longue absence. Patience, le bon Dieu le veut! Je l'espère bien aussi, que le duc de Vendôme fera des merveilles à l'armée, et qu'enfin tout ira bien. Je n'ai pas manqué de dire au roi ce que vous me mandez sur le duc de Vendôme. Il en est bien persuadé... »

Il résulte des réponses de Marie-Louise que Madame royale écrivait fort souvent à sa petite-fille, et qu'elle

abordait avec confiance et abandon toutes sortes de sujets avec elle. Les offres réitérées de médiation entre la reine et madame des Ursins, faites par l'ex-régente de Savoie ; ses questions sur plus d'une affaire délicate, questions que les réponses nous indiquent; l'insistance avec laquelle nous la verrons revenir sur les charmes et les avantages du pouvoir, nous laissent présumer que, réduite dans son pays au silence et à l'inaction politique, Jeanne-Baptiste eût été heureuse de reprendre, par ses conseils et ses insinuations, une part active à ce qui allait se passer en Espagne. Mais madame des Ursins, qui voulait éloigner de la jeune reine toute influence rivale de la sienne, avait pris, pour arriver à son but, le chemin le plus court, en se rendant aussi agréable qu'indispensable à Marie-Louise.

Nommée régente au départ du roi pour l'Italie, la reine avait commencé son gouvernement par la tenue des états d'Aragon. Après s'être un peu récriés sur la nouveauté de ce fait (les états d'Aragon n'avaient jamais été présidés que par des rois) les Aragonnais s'étaient enthousiasmés pour leur jeune reine, et lui avaient voté un don de cent mille écus, qu'elle s'était empressée d'envoyer

« De Barcelone, ce 9 avril.

« ... Je veux vous dire que je suis seule depuis avant-hier, à onze heures du matin, car le roi s'est embarqué et a mis à la voile avec un très-beau temps. Le comte d'Estrées m'a dit en partant que si le vent qu'il faisait continuait, le roi aurait été à Naples dans huit ou dix jours. Cela serait bien heureux. Je ne vous dis rien, ma chère grand'maman, de notre séparation, car vous en pouvez juger, sachant que le roi et moi nous aimons tous deux extrêmement. La princesse des Ursins et moi nous trouvons fort seules, et nous partirons demain pour aller à Montserrat [1], où nous y demeurerons jusqu'au lundi d'après Pâques, et après cela nous continuerons notre chemin pour Saragosse, où je m'arrêterai, à cause des états... Vraiment, le roi écrit parfaitement bien, comme vous l'avez vu ; mais je vous avoue que je serais fâchée s'il n'eût que cette bonne qualité-là ; mais il en a bien d'autres, qui me rendent heureuse et qui me font regretter à l'heure qu'il est de ne pas être avec lui. Je vous prie, ma chère grand'maman, de ne point dire ce que vous ne pensez pas ; car vous me mandez qu'il faut tâcher de

[1] Montserrat, sanctuaire célèbre à mi-côte du *Mons Edulius* ou *Serratus*, à 40 kilomètres de Barcelone.

rendre les bals plus longs : mais je suis persuadée que vous ne voudriez pas que l'on fît cela à Turin. Ainsi, parlez-moi toujours naturellement et sincèrement, s'il vous plaît. Le roi a trouvé ce livre très-bien écrit, et je crois que cela fera un sensible plaisir à Lecheraine [1] si vous lui dites .. Je suis bien persuadée que la nouvelle que je n'accompagnerais pas le roi dans son voyage ne vous a pas réjoui; mais prenons patience, et n'en parlons plus. Je suis fort fâchée de ce que vous me mandez de Fonsagne; car il n'y aura jamais médecin qui connaisse si bien votre tempérament et principalement à cette heure que vous n'êtes pas en parfaite santé ; je souhaite de tout mon cœur qu'il ne soit point mort et qu'il puisse encore vous servir bien longtemps. J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée du chevalier Falletti [2], et je n'ai aucune commission à lui donner pour Naples. Je me flatte plus que vous, ma chère grand'maman, car je ne veux pas vous dire adieu, comme vous faites dans votre lettre, car je ne désespère pas de pouvoir vous embrasser encore une fois dans ma vie et vous assurer en même temps de l'amitié que j'ai pour vous, ma très chère grand'maman, que j'aime plus que moi-même. »

[1] Lecheraine ou Lescheraine, auteur d'un manuscrit déjà cité, intitulé : *Mémoires de la régence de Madame royale.*

[2] Agent du duc de Savoie.

« De Saragosse, ce 6 mai 1702.

« ... Je suis dans une grande joie depuis quelques jours, ayant su que le roi est arrivé à Naples heureusement et en bonne santé. Je crois que le commandeur Operti[1] vous aura déjà mandé tout ce qui s'est passé en ce pays-ci depuis que j'y suis; ainsi, je ne vous en dirai rien...

« Vous aurez bien été surprise en apprenant que les deux rois m'ont faite régente, l'ayant été, quand on vous a dit que je venais à tenir les états... »

« De Saragosse, ce 11 juin 1702.

. . . . . .

« Voilà, ma chère grand'maman, M. de Vendôme[2] qui fait des merveilles; je crois que vous en êtes doublement aise : ainsi, je vous en fais mon compliment... Voici la der-

[1] Ambassadeur de Savoie en Espagne depuis 1696 ; il le fut jusqu'en 1707.

[2] M. de Vendôme avait le commandement des troupes françaises en Italie.

« Aussitôt que la saison lui permit d'agir, il s'avança contre les Impériaux, les chassa d'abord du Mincio, débloqua Mantoue et Goito, et força Eugène de se concentrer dans le Seraglio, petit district entre Mantoue et le Pô (23 mai). » (W. Coxe, *l'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*)

nière lettre que je vous écrirai de Saragosse, car je partirai pour Madrid vendredi 16 de ce mois, et je serai à Madrid dans douze ou quinze jours, et dès que j'y serai arrivée je vous manderai comme j'en serai contente. Je m'acquitte toujours très-volontiers de toutes les commissions que vous me donnez pour la princesse des Ursins... »

« De Mallen, ce 18 juin.

« Comme je sais, ma chère grand'maman, que vous ne serez pas fâchée d'apprendre que les états d'Aragon ont été à ma satisfaction, je ne veux pas manquer à vous faire ce petit plaisir moi-même. Je vous dirai que le peu de temps a empêché que les Aragonais fissent un don au roi et que je finisse les Cours. Ainsi, il a fallu me contenter de les proroger et recevoir un présent qu'ils m'ont fait de cent mille écus, que j'envoie au roi, car je crois qu'il en a grand besoin. J'ai reçu votre lettre du 9 de ce mois. Je vous remercie de ce que vous voulez bien vous charger de me donner des nouvelles du roi pendant son séjour dans votre voisinage. Permettez-moi de finir, puisqu'il faut que j'écrive encore ce soir au roi. Ainsi, je ne vous dirai plus rien, si ce n'est que je vous prie d'être persuadée de la tendresse que j'ai pour vous, qui est très-grande. »

Marie-Louise arriva à Madrid le 30 juin. « Il ne se peut rien ajouter, nous dit Saint-Simon, à l'esprit, aux grâces, à l'affabilité que cette jeune reine montra pendant son voyage et à son arrivée à Madrid. Le naturel y eut grande part, et la princesse des Ursins grand honneur par les soins qu'elle prit à la former. » Et l'auteur des *Mémoires politiques et militaires du règne de Louis XIV*[1] nous dit aussi : « On fut transporté de joie à Madrid en y voyant arriver la reine. Elle s'y montra supérieure même à sa réputation. Plus on était empressé de lui rendre hommage et de lui faire la cour, plus elle se livra aux soins que lui imposait sa qualité de régente. Elle assistait tous les jours deux ou trois heures à la junte[2]. »

Laissons la jeune reine raconter elle-même ses impressions sur la ville et le palais de Madrid, et causer avec une originalité charmante et un abandon qui confirme bien ce que nous disions de la confiance établie entre la grand'-mère et la petite-fille.

[1] L'abbé Millot, qui les a composés sur les pièces originales recueillies par le duc de Noailles.

[2] La junte, ou conseil de régence, était composée du cardinal de Porto-Carrero, de don M. Arias, président de Castille, archevêque de Séville; du marquis de Villafranca, chef de la maison de Tolède; du duc de Montalte, président des conseils d'Aragon et des Indes; du duc de Medina-Celi, l'ex-vice roi de Naples. La reine avait la préséance d'honneur.

« De Madrid, ce 5 juillet.

« Me voici enfin, ma très chère grand'maman, arrivée à Madrid, et en fort bonne santé, quoique notre voyage ait été fort fatigant, car nous nous sommes toujours levés à trois ou quatre heures du matin, et malgré cela nous ne laissions pas que d'avoir bien chaud et beaucoup de poussière. Je suis en cette ville depuis vendredi dernier du mois passé, et l'on m'y a reçue avec beaucoup d'acclamations de joie... Il faut que je revienne à ce pays-ci. Je vous dirai que j'ai trouvé la ville et aussi mon palais bien plus beaux que je ne me l'imaginais ; mais la puanteur est si grande que cela gâte fort la beauté de tout. Je m'en vais embellir un peu mon palais, c'est-à-dire dans les choses qu'on pourra faire sans grande dépense ; car dans ces temps ici il faut penser à l'économie, comme vous savez, ma chère grand'maman... J'ai su par un courrier qu'il (le roi) m'a dépêché de Milan que vous aviez eu la consolation de le voir à Alexandrie avec mon père et ma mère. Je vous assure, ma chère grand'maman, que j'ai eu une grande joie en l'apprenant, sachant combien vous l'avez souhaité. Je ne doute pas que vous ne l'ayez trouvé tel que je vous ai toujours mandé, si vous avez eu assez de temps pour cela, et principalement s'il était en humeur de parler ce jour-là.

Je crois que vous saurez tout ce que M. le duc de Bourgogne a fait en Flandre et que vous prendrez part au plaisir que j'ai. Cela est fort naturel, car cela me regarde de fort près. Il faut nous flatter que le roi ne fera pas moins en Italie, et après cela pour l'armée navale Dieu nous aidera. J'ai eu tant de choses à vous dire que je n'ai pas encore eu le temps de vous mander que j'ai reçu votre lettre du 6 passé. L'on aurait bien tort, ma chère grand'maman, si l'on n'était pas content de M. de Vendôme: il fait que l'on ne peut pas mieux. Je vous remercie de toutes les relations que vous m'avez envoyées. Je finis, ma chère grand'maman, en vous assurant que votre petite-fille est tout à vous. Pardonnez-moi, je vous prie, si cette lettre est si mal écrite.

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu votre lettre, ma chère grand'maman, du 20 du passé, par où vous voulez bien m'informer de tout ce qui s'est passé quand vous avez vu le roi. Je suis très-aise de savoir qu'il ait été un peu familier avec vous. Je ne vous en dirai pas davantage, et je laisse à répondre à cette lettre à la première. Je ne puis pas finir sans vous embrasser, ma très-chère grand'maman, du meilleur de mon cœur. »

« De Madrid, ce 19 juillet.

« Je ne vous ai point écrit la semaine passée, ma chère grand'maman, à mon grand regret ; mais l'emploi que le roi m'a donné m'en a empêchée.... Je commencerai par vous remercier de ce que vous avez bien voulu me faire une grande relation de tout ce qui s'est passé à votre entrevue avec le roi. Je suis très-aise de ce que vous êtes contente de lui ; par la lettre qu'il m'a écrite, il m'a paru l'être fort de vous, ma chère grand'maman. Je n'ai pas manqué de lui mander de votre part tout ce que vous m'aviez chargée de lui dire. Je vous assure que vous devez être bien glorieuse de ce que le roi vous a parlé autant que vous le dites : il ne le fait pas avec tout le monde, et j'en ai une vraie joie. Pendant que nous étions ensemble, il faisait ce que vous lui avez dit, qui est qu'il ne faut jamais séparer le lit et la table, et j'espère que ce sera de même quand il reviendra. La princesse des Ursins m'a montré la lettre que vous lui avez écrite ; elle s'aperçoit fort bien que vous lui écrivez par secrétaire, mais je suis persuadée qu'elle ne voudrait pas vous incommoder : Ainsi, cela lui est indifférent... Tout ce que vous me mandez du roi me réjouit infiniment, car vous pouvez bien croire que je suis ravie de le voir aimé et admiré de

tout le monde. J'ai un peu ri de voir que vous avez envie d'aller à la guerre, et je l'ai dit à la princesse des Ursins, qui a trouvé cela fort plaisant. Quoique je me flatte que le roi n'aura pas le faible qu'ont tous les hommes pour ce qui regarde les femmes, je ne laisse pas que d'être fort contente de ce que vous me mandez. Je vous remercie du plan de l'armée que vous m'avez envoyé... Voilà la princesse des Ursins qui me demande pour que nous allions promener dans mon jardin. Quoique j'aimasse cent fois mieux être ici à vous écrire qu'à m'aller promener, il faut pourtant que je le fasse pour ma santé ; car je suis tout le jour quasi assise, et vous savez qu'à Turin j'étais accoutumée à faire beaucoup d'exercice. Ainsi, pardonnez-moi si je finis, ma chère grand'maman. Soyez bien persuadée que personne au monde ne peut aimer sa grand'mère comme je le fais ; je vous assure que c'est bien tendrement. »

Marie-Louise, en se réjouissant si sincèrement du bon accueil fait à ses parents par Philippe, était loin de se douter alors que le germe des tristes et longues guerres qui séparèrent pendant si longtemps les intérêts du père de ceux des filles devait naître de cette entrevue d'Alexandrie, où les choses s'étaient en apparence si bien passées. Victor-Amédée, appuyé sur un antécédent, l'exem-

ple de Charles-Emmanuel Ier, qui avait eu un fauteuil auprès de son beau-père, Philippe II, prétendit au même honneur. La chose était à peu près convenue, puisque Philippe avait invité son beau-père à souper et fait placer pour lui un fauteuil près du sien ; lorsque Louville, déjà cause, par sa fermeté, des premières larmes de la jeune reine, s'opposa si résolûment à cette faveur, qu'il lui plut de trouver au-dessous de la dignité de son maître, que Philippe, incapable de soutenir le moindre choc et de rien prendre sur lui, laissa ôter les fauteuils, reçut son beau-père debout, et prétexta ensuite un peu de fatigue pour ne plus le retenir à souper. Victor-Amédée, outré de dépit, ne fit aucun semblant de s'apercevoir du changement; mais le lendemain il se trouva tout d'un coup enrhumé, et retourna à Turin, laissant les deux duchesses à Alexandrie, et s'excusa « de ne pouvoir faire la campagne comme il l'avait projeté, et même de ne pouvoir fournir autant de troupes que l'année précédente... »

Pendant que Marie-Louise vantait avec une douce exagération, résultat de son amour, les qualités de son cher roi, cet amour que l'absence, loin de le diminuer, augmentait encore, lui faisait juger avec une inquiétude un peu sévère sa charmante sœur, qu'elle soupçonnait de ne pas ressentir pour le duc de Bourgogne la passion qu'elle-même éprouvait pour le roi d'Espagne.

« De Madrid, 26 juillet.

« ... Vraiment, ma chère grand'maman, je sais bien que tous les mariages ne sont pas si heureux que le mien, et je reconnais bien mon bonheur en cela. Je désirerais bien que ma sœur aimât M. le duc de Bourgogne la moitié seulement de ce que j'aime le roi, car ce serait encore beaucoup. Je ne puis pas m'empêcher de vous dire que si elle ne le fait pas, je ne la peux pas louer, car elle serait une ingrate de ne pas répondre à toutes les marques d'amitié que M. le duc de Bourgogne lui donne ; mais je ne doute pas qu'elle le fasse. Au moins, si elle n'a pas cela intérieurement, elle fera dans l'extérieur tout ce qu'il faut pour le faire croire.... »

Certes, Marie-Adélaïde était aussi jalouse que Marie-Louise de la gloire de son époux, et elle sut bien le prouver plus tard ; mais, plus âgée et plus éprouvée alors que sa sœur, elle avait déjà appris que l'estime se commande, mais non l'amour, et que les vertus exceptionnelles du duc, si excellentes chez un ministre de Dieu, étaient loin de suffire au bonheur d'une jeune et charmante princesse de seize ans.

« De Madrid, ce 9 août.

« ... Je vous dirai, ma chère grand'maman, pour vous parler sincèrement, que je m'ennuie fort au conseil qui se tient tous les matins, principalement à cause que les affaires qu'il y a à l'heure qu'il est ne sont pas bien agréables, comme vous pouvez le juger aisément. Vous pouvez bien croire que si l'année passée l'on eût dit tout ce qui arrive à cette heure, l'on aurait cru que celle qui dirait cela serait folle ; et voyez comme les choses arrivent. Je voudrais bien pouvoir prendre l'heure que tout le monde dort pour vous écrire, ma chère grand'maman ; mais vous ne sauriez croire ce que c'est que les chaleurs de ce pays, et cette heure-là est la plus chaude... »

« De Madrid, ce 17 août

« ... Je vais tous les jours au conseil, à mon ordinaire, mais il fait une chaleur très-grande. L'on disait, quand j'étais encore à Turin, que les soirées de Madrid étaient fort fraîches ; je vous assure que l'on n'a pas dit la vérité, car les soirées sont aussi chaudes qu'à Turin....

« ... J'ai été, ces jours passés, me promener à une maison qui est au marquis de Castel Rodrigo, que l'on

[illegible] mais qui no[illegible] [illegible] il y a quelque[illegible] [illegible] dans les rue[illegible] [illegible] sont épouvan[illegible] [illegible] les dedans, [illegible]

[illegible] 30 août.

[illegible] que je vous dise la joie où m'a [illegible] que mon père m'a donnée par [illegible] extraordinaire, que [illegible] une bataille [1]. Je suis [illegible] vous en serez bien ravie. J'attends à to[illegible] [illegible] qui m'apprendra peut-êt[illegible] [illegible] que mon père ne savait pas. Voy[illegible] [illegible] grand'maman, tout ce que fait mo[illegible] [illegible] Dieu [illegible] et il faut nous flatte[illegible] que M. le duc de Bourgogne ne fera pas moins en Flan[illegible] [illegible] s'il ne les bat pas, il les chassera ; et ainsi [illegible] après cela, nous n'aurons que l'armée navale à craindre... Quel plaisir n'ai-je pas en apprenant que mes lettres vous plaisent, quoique leur style ne soit pas bon ! Je ne puis m'empêcher d'être fâchée de ce que vous croyez que,

[1] Bataille de Lozzara, 15 août 1702. Les deux armées s'attribuèrent la victoire.

quoique j'aie beaucoup d'occupations, je pourrai toujours vous écrire, car vous croirez par là que je suis négligente; ne le croyez point, je vous en prie, ma chère grand'maman, car dès que j'ai un moment à moi, j'en profite très-volontiers, je vous assure. Vous avez trop de soin de moi de craindre que les affaires ne m'incommodent. Dès que c'est pour mon cher mari, elles ne me sauraient qu'être fort agréables. Je n'ai pas manqué, ma chère grand'maman, comme vous pouvez croire, de faire ce que vous m'aviez chargée pour le cardinal Porto-Carrero, et je me suis aussi acquittée de votre commission à l'égard du duc de Jouvenasse[1]. »

« De Madrid, ce 14 septembre.

« ... J'espère me bien reposer quand le roi reviendra, et que je n'aurai plus à aller à la junte. J'ai quatre de vos aimables lettres qui sont datées des 14, 19, 20 et 25 août. Je m'en vais commencer à répondre à la première. Ainsi, je vous dirai donc de ne point tant remplir vos lettres de louanges sur mon sujet, car je suis bien éloignée de les mériter, quoique je fasse tout mon possible pour cela; mais il faut un peu excuser les défauts d'une personne de

[1] Ou Giovenazzo, longtemps ambassadeur à Turin.

[illegible] voudrais bien que les chaleurs d'ici dimi-
nuassent comme celles de l'Inde; mais pour jusqu'à cette
[illegible] Il est vrai, ma très
chère grand'maman, que de s'aller promener dans la ri-
vière est assez agréable; il y fait pourtant bien chaud.
[illegible] qui est fort extraordinaire
[illegible] souvent il y a de
poussière [illegible] qu'il faudrait arroser la ma-
[illegible] Vous pouvez juger par là de
[illegible] elle vient par de petits ruisseaux
[illegible] qui sont tout
[illegible] comme est c[illegible]
[illegible] ma chère grand'
maman, [illegible] de Bourgogne et de ma sœur
[illegible] car je voudrais savoir qu'ils s'a-
[illegible] Voilà ce que je leur
souhaite. On peut attendre à tout moment à cette heure
des nouvelles de l'armée de Flandre, car on dit par [illegible]
dernières lettres qu'elles étaient fort près l'une de l'autre.
[illegible] que M. le duc de Bourgogne batte bien [illegible]
Hollandais; au moins, qu'ils n'aient pas le dessus; c'est
bien assez qu'ils l'aient ici... »

« De Madrid, ce 28 septembre.

« ... J'ai reçu votre lettre du 13 de ce mois, et je vois que vous étiez fâchée de ce qui était arrivé en Andalousie. Vous serez informée de ce qui s'y passe, car quand je voudrais vous en rendre compte cette semaine, je ne le pourrais pas, parce que je m'en vais entrer dans la junte... »

Les événements d'Andalousie dont parle ici la reine furent les tentatives infructueuses de dix mille Anglais et Hollandais qui, sous les ordres du duc d'Ormond, et sur les assurances de deux traîtres, favoris de la reine douairière [1], crurent pouvoir s'emparer presque sans coup férir de l'Andalousie, qu'ils savaient entièrement dégarnie de troupes. Le courage des habitants, la fidélité du marquis Villadarias, gouverneur de l'Andalousie, tinrent lieu de troupes et de garnison, et conservèrent cette province à la couronne de Philippe [2].

[1] Le prince de Darmstadt, nommé par Marie de Neubourg vice-roi de Catalogne, et l'amirante de Castille, membre du conseil d'État de Charles II, ancien gouverneur de Milan.

[2] « La reine, quoique âgée de quatorze ans seulement, et à la tête d'un gouvernement faible et sans capacité, déploya dans cette occasion un courage au-dessus de son âge. Elle assembla le conseil, déclara qu'elle irait elle-même en Andalousie, et qu'elle était prête

« De Madrid, ce 4 octobre.

« Quoique j'aie déjà beaucoup écrit aujourd'hui par l courrier qu'on a dépêché en France, et que je doive all d'ici une demi-heure à la junte, je veux profiter de ce p tit moment, ma très-chère grand'maman, pour vous écr ne sachant si je pourrai le faire demain. Ainsi, je m'en v répondre à votre lettre du 17 septembre, qui m'a fait sensible plaisir. Je vous rends toutes les grâces que je d de tous les souhaits que vous me faites pour le jour ma naissance et de toutes les choses obligeantes que v voulez bien me dire sur ce sujet... Je suis ravie de v qu'au moins vous n'attribuerez pas à ma paresse ni à négligence si vous ne recevez pas toutes les semaines mes lettres, mais au peu de temps que j'ai ; car cela tout comme cela, et assurément si je n'étais pas rége de cette monarchie, je me ferais un plaisir de vous éc toutes les semaines. Il faut que je vous donne des nouve de ce pays-ci. Je vous dirai donc, ma chère grand'mar que les ennemis se sont à la fin rembarqués sans faire r

à périr pour la défense de cette province. Elle offrit de vendr diamants. Son éloquence et son courage ranimèrent le courag ses plus indolents ministres. Chacun s'empressa de lui offrir s et sa fortune. » (W. Coxe, *l'Espagne sous les rois de la ma de Bourbon.*)

en Andalousie; mais je ne m'en suis pas réjouie autant à cette heure que si cela était arrivé il y a quelque temps, à cause que je crains qu'ils n'aillent chercher notre flotte, qui est à Vigo. Ce n'est pas que la saison est bien avancée pour faire une descente, et cela m'encourage un peu. J'ai donné tous les ordres que j'ai crus nécessaires pour sa défense, et si les Anglais et les Hollandais s'en retournent à cette heure en Angleterre, nous avons bien lieu d'être contents de cette campagne, puisqu'ils y ont plus perdu que gagné; car ils ont mis des sommes immenses à l'armement de leurs vaisseaux, et ils s'en retournent en fort mauvais état à ce que l'on m'a dit, et avec plus de deux mille hommes de moins qu'ils n'avaient. Je vous assure, ma chère grand'-maman, que je ne parlerai point du tout de ce que vous m'avez mandé, et même quand vous ne me l'auriez pas recommandé, en connaissant très-bien l'importance. La demi-heure est bien finie, il faut donc que je finisse. »

« De Madrid, ce 19 octobre.

« Il faut que je commence ma lettre, ma très-chère grand'maman, par vous dire que bientôt je pourrai vous écrire plus souvent, dont j'en suis dans une joie extrême, puisque c'est le retour de mon aimable roi qui m'ôtera et me délivrera de toutes les affaires que j'ai ; et grâces à

Dieu je n'aurai plus rien à faire qu'à vous écrire et à pen ser à me divertir. Je vous avoue que j'ai eu un très-gran plaisir quand j'ai appris cette agréable nouvelle, par bie des raisons, comme vous pouvez croire ; mais ce qui m fâche, c'est que vous n'aurez pas la consolation de revoi le roi ; car, comme vous savez, il va à Gênes pour s'embarquer, et de là passera à Antibes, d'où il continuera s route par terre. J'ai deux de vos chères lettres, ma très chère grand'maman, celle de la semaine passée et cel de cet ordinaire. Je vous répondrai s'il y a à répondre. — commence par celle du 26, qui est la première. Vous vou flattiez de voir le roi ; mais à l'heure qu'il est vous en ser bien détrompée et même fâchée, dont vous avez gran raison, car c'est bien agréable de voir un prince qui vou appartient tant .. J'ai dit à la princesse des Ursins ce qu vous m'avez chargée pour elle ; mais je vous assure qu vous ne devez point lui faire de reproches sur ce qu'ell ne vous écrit pas fort souvent, car elle est occupée du matin jusqu'au soir. A moins de voir à quoi elle passe la journée, il est impossible de comprendre tout ce qu'elle fait, et je puis vous assurer que dès qu'elle a un peu de temps elle est ravie de vous écrire. Je vous embrasse, ma très-chère grand'maman, de tout mon cœur. »

« De Madrid, ce 23 octobre.

« Je profite, ma très-chère grand'maman, avec grand plaisir, du courrier que mon père m'envoya, pour vous faire part moi-même de ce que les ennemis ont fait. C'est qu'ils se sont séparés au cap Saint-Vincent. Vingt-cinq des plus gros vaisseaux et quelques frégates ou brûlots ont pris la route d'Amérique et les autres celle d'Angleterre. Voyez, ma chère grand'maman, quel bonheur c'est pour l'Espagne que notre flotte soit à cette heure en sûreté. Pour moi, j'ai été ravie en apprenant cette nouvelle ; car il est quasi impossible que par cette saison ils puissent arriver heureusement dans les Indes. Ainsi, je suis dans l'espérance que quelques bons coups de vent les mettront à bas et que nous serons délivrés d'eux ; car si cela leur arrive, je ne crois pas qu'ils soient encore d'humeur de faire d'autres armements tels que celui-ci. Ils s'en sont trop mal trouvés, et principalement si cela arrive, pour que non-seulement ils ne veuillent pas essayer une seconde fois, mais qu'ils ne soient plus en état de le faire, quoique la reine Anne le voulût. Je voudrais bien savoir des nouvelles de cette flotte, c'est-à-dire comment ils se sont ajustés au vent qu'il a fait hier et fait encore à cette heure. Mais c'est à savoir s'il fait le même temps sur mer,

car si cela est, je vous assure que je croirais quasi qu'ils sont à la veille de ce que je leur souhaite, car le vent est très-grand... »

La reine n'avait que trop raison de craindre pour les galions qui revenaient du Mexique, chargés d'or, d'argent et de marchandises de toutes sortes. Une flotte française, commandée par le comte de Château-Renaud, les accompagnait, et ils étaient impatiemment attendus, comme la principale ressource de l'État. Les Espagnols, voulant que cette flotte débarquât dans leurs ports, le comte de Château-Renaud la conduisit à Vigo, en Galice. Mais les ennemis forcèrent le port, mirent le feu à plusieurs vaisseaux, obligèrent les Espagnols et les Français à en brûler plusieurs autres pour ne pas les leur abandonner, et s'emparèrent de huit millions de marchandises qui n'avaient pu encore être déchargées.

« De Madrid, ce 2 novembre.

« Quoique je n'aie pas de bonnes nouvelles à vous mander cette semaine, ma chère grand'maman, je ne veux pourtant pas laisser que de vous écrire. Je vous dirai donc que les ennemis ont fait une descente aux côtes de Galice,

se sont rendus maîtres du canon, et nous ont obligés de mettre nous-mêmes le feu aux vaisseaux du roi de France et aux galions, car c'était le meilleur parti et le plus prudent qu'on pût prendre, puisque si on ne l'avait pas fait les Anglais et les Hollandais s'en seraient rendus les maîtres. La perte que nous avons faite est plus grande qu'on ne saurait dire... »

« De Madrid, ce 16 novembre.

« ... Je crois que vous auriez aussi souhaité que M. le cardinal d'Estrées eût passé à Turin ; mais je crois que cela n'aura pas pu se faire, puisqu'il faut qu'il suive le roi Je me fais déjà par avance un plaisir d'entretenir un homme d'autant d'esprit et qui sait tant de choses, à ce que m'a dit la princesse des Ursins de lui... Je suis bien aise d'apprendre votre sentiment sur le goût des affaires. Vous croyez que ce goût-là me viendra avec l'âge ; je vous assure que j'en serais bien fâchée, puisque je veux toujours être avec le roi, et par conséquent ne plus me trouver dans l'état que je me trouve à cette heure. Cela serait bien malheureux, car je n'aurais pas eu plaisir de gouverner pendant que j'étais régente, et après cela ce goût me viendrait quand je ne le pourrais plus faire. Ainsi, je

souhaite, ma chère grand'maman, de ne pas changer de sentiment, et je vous le manderai quand je serai plus avancée dans l'âge. En tout cas, si cela m'arrivait, vous pouvez bien croire que je suivrai votre sentiment, qui est de n'en pas faire semblant. Pour à cette heure, je ne suis qu'une enfant, puisque j'aime mieux me promener ou me jouer que d'être dans la junte. Peut-être que quand mon enfantise se passera, cela me viendra, c'est-à-dire d'aimer à gouverner. Comme vous aimez qu'on vous parle naturellement, je le fais, et vous dis ingénument mes sentiments... »

Qui aurait pensé alors que ce cardinal d'Estrées, dont madame des Ursins avait dit tant de bien à la reine, et qu'elle se préparait à recevoir comme un ancien ami, se montrerait pour elle hostile dès les premiers jours, et que, rempli d'orgueil, de présomption et léger dans ses accusations, il serait bientôt forcé de quitter l'Espagne, entraînant momentanément dans sa chute la princesse des Ursins elle-même? Blessé dès le premier jour par un refus d'entrée chez le roi, où se trouvait dans ce moment la reine avec ses dames, le nouvel ambassadeur s'emporta vivement contre la camarera mayor, et la représenta aussitôt à son gouvernement comme fortement contraire à la France et s'efforçant de renfermer le roi dans son palais sous pré-

texte d'étiquette, mais en réalité pour le mieux gouverner. Nous verrons bientôt les conséquences de cette mésintelligence.

« De Madrid, ce 1er décembre 1702.

« ... J'attends le roi avec une grande impatience, et je ne doute pas qu'il arrive ce mois-ci. Les dernières lettres que j'en ai reçues sont du 22 novembre, d'un endroit appelée Fréjus, qui est à deux journées d'Antibes, où il a débarqué. Je vous mande tout cela, car peut-être ne le saurez-vous pas ; je m'en vais dîner demain dans un couvent qui est bien éloigné d'être comme les Carmélites, et je me prépare à bien avoir froid ; le temps est épouvantable, et un froid excessif, aussi grand qu'a été le chaud... »

« De Madrid, ce 13 décembre 1702.

« ... J'ai vu avec plaisir toutes les nouvelles que vous m'avez envoyées, par où il paraît que l'électeur de Bavière est très-bien intentionné pour nous... Il me semble, à cette heure, que l'empereur est plus en colère avec l'électeur

de Bavière[1] qu'avec ses ennemis, car il envoie presque toutes ses troupes de ces côtés-là. Il serait à souhaiter qu'ils dégarnissent si bien l'Italie, que M. de Vendôme pût faire quelque chose de bon pendant cet hiver... »

« De Madrid, ce 28 décembre.

« Je commence ma lettre, ma très-chère grand'maman, par me réjouir avec vous de l'espérance où l'on est que ma sœur soit grosse, car je crois que vous en serez fort aise, et il faut aussi vous complimenter sur ce que vous serez bisaïeule dans peu de temps si cela est. A cette heure, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui m'est d'autant plus agréable que je pourrai à présent vous écrire toutes les semaines : c'est que la junte est finie. Le roi ayant commandé, en entrant en Espagne, qu'on lui envoie toutes les affaires, à moins celles qui demandent prompte résolution, qu'il me laisse à résoudre. C'est à l'heure qu'il est, ma très-chère grand'maman, que vous ne pourrez comprendre comme j'ai pu être aise de ne me plus mêler d'af-

[1] L'Électeur de Bavière s'était allié à la France et à l'Espagne.

« On mande d'Allemagne que l'empereur rassemble le plus de troupes qu'il peut pour tâcher d'intimider M. l'électeur de Bavière. » (Dangeau, 7 *décembre* 1702.)

faires, c'est-à-dire moins que devant, car pour un peu j'aurai toujours quelque chose à faire...

« ... Je ne souhaite nullement que le roi me fasse confiance des affaires ; mais, bien au contraire, quand il arrivera ici, je le prierai, au nom de Dieu, qu'il ne me parle d'aucune. Voilà, ma chère grand'maman, ce que je ferai, avec votre permission. Chacun a son goût, et pour moi, je me flatte que le mien ne changera pas, mais durera toujours. Le roi sera ici sûrement le 16 janvier, et j'irai au-devant de lui jusqu'à Alcala, qui est à une journée d'ici... »

Le retour de Philippe à Madrid vit éclater des dissensions intérieures dans le gouvernement, jusque-là maintenu avec autant de sagesse que de bonheur par la jeune reine. Le cardinal Porto-Carrero se retira brusquement du *despacho* à l'arrivée du nouvel ambassadeur de France, le cardinal d'Estrées, qui, de son côté, ne sut pas assez dissimuler les vues ambitieuses qu'il apportait en Espagne. Marie-Louise avait appris à connaître, pendant sa régence, la susceptibilité des Espagnols, fort éveillée au sujet des Français, qu'ils accusaient, à tort ou à raison, de chercher à s'emparer des places et des honneurs, et de vouloir ensuite gouverner l'État. La reine fut donc la première à conseiller à Philippe d'exclure momentanément

du despacho l'ambassadeur de France, pour ne pas laisser croire aux Espagnols qu'à défaut de Porto-Carrero ils allaient être gouvernés par un Français.

« De Madrid, ce 25 janvier 1703.

« ... Mon plaisir de revoir le roi a été inexprimable, et je l'ai trouvé fort charmant et fort aimable, comme il était à Barcelone ; mais la différence qu'il y a, c'est qu'à cette heure c'est un bien plus grand roi, puisqu'il a battu ses ennemis et qu'il a acquis tant de gloire, ce qu'il n'avait pas dans ce temps-là...

« Il (le roi) était déjà tout ajusté avec le roi son grand-père, pour qu'il fît entrer dans son conseil, qu'on appelle *despacho*, les deux cardinaux et le président de Castille ; mais, dès le même soir que le roi fut arrivé, le cardinal Porto-Carrero lui dit qu'il le suppliait très-humblement de lui permettre de ne point entrer dans le despacho, par telles et telles raisons, fort mauvaises. Le roi et moi, qui étais présente, prîmes cela en raillerie, quoique nous vîmes bien que lui disait cela fort sérieusement, et tant, qu'on fut tout le dix-huitième, c'est-à-dire le jour d'après, à tâcher de lui ôter cela de la tête ; mais il n'y eut ni prières ni menaces qui lui pussent faire changer de senti-

ment, car le cardinal d'Estrées, la princesse des Ursins, le roi et moi nous fîmes et nous lui dîmes tout ce que l'on peut dire au monde ; mais rien ne le faisait seulement balancer : si bien qu'avec cela il n'y eut ni le 17 ni le 18 despacho, dont tout le monde était déjà fort inquiet. Le 19 le cardinal d'Estrées dit au roi qu'après avoir pensé il ne voyait d'autre parti à prendre que, en attendant qu'un courrier de France pût aller et venir, il fît son conseil tout seul avec lui ; car il prétendait que, le cardinal Porto-Carrero n'entrant point dans le despacho, on n'y saurait faire entrer le président ; que, pour des autres gens, il était assez difficile d'en trouver comme il faut : ainsi, qu'il n'y avait que cela à faire. Ce jour-là se passa encore sans conseil, aussi bien que le vingtième jusqu'au soir ; les inquiétudes augmentaient, et tout le monde s'assemblait, ce qui n'était pas fort bon à laisser continuer. Cette après-dînée, la princesse des Ursins dit au roi que tout Madrid était dans une peine incroyable sur ce que le bruit s'était répandu que toute l'Espagne allait être gouvernée par un Français et par conséquent par la France, et que l'on prenait cela fort mal. Le roi, voyant cela, résolut de tenir son despacho seul, et dans le même instant envoya demander le cardinal d'Estrées, et lui dit fort obligeamment ce qu'il voulait faire et que ce qui l'obligeait encore plus qu'autre chose à cela, c'était pour qu'il pût lui-

même se faire aimer, ce qu'il n'aurait pas assurément fait s'il y était entré seul comme il voulait. Enfin, le roi lui parla très-bien sur tout cela. Je connus, par la réponse que fit le cardinal, qu'il n'approuvait pas cela ; car, pour vous dire la vérité, il parla d'une manière qui ne lui convenait guère, étant à un aussi grand roi que le roi d'Espagne, qui ne pensait point du tout l'éloigner des affaires ; car, dès le même moment, il ordonna au marquis de Rivas d'aller tous les jours devant le despacho lui montrer tout, pour que sur chaque chose il dît son sentiment, et que même s'il avait quelque chose de particulier à lui dire, il pouvait venir lui-même lui en parler. Mais le cardinal d'Estrées ne veut point voir aucune affaire, et renvoie tous les jours le marquis de Rivas sans les voir. Voilà, ma chère grand'maman, cette affaire tout comme elle s'est passée ; et je crois sans doute que vous trouverez que le roi a fort bien fait. Ce qui le marque bien, c'est l'applaudissement général qu'il a eu. Il tint donc le même soir du 20 son conseil. Le lendemain cette nouvelle s'était déjà répandue, et vous ne sauriez croire la joie de tout Madrid. Pour moi, je ne m'opposai point du tout aux sentiments du roi ; mais, bien éloigné, je vous avoue que je lui dis qu'il faisait fort bien, car je sais qu'il y a longtemps qu'on souhaite ici un roi qui se gouverne tout seul ; et ils disent : « Nous aimerions mieux des coups de bâton, pourvu que

ce fût de notre maître, que les plus grandes grâces du monde qui ne fussent pas du roi. »

Furieux de n'avoir pas réussi à entrer au despacho et d'avoir trouvé la fermeté là où il n'attendait que la plus grande faiblesse, le cardinal d'Estrées s'en prit à la reine et surtout à la princesse des Ursins ; il exagéra et envenima tellement le récit de ce qui s'était passé en cette occasion, qu'il attira au roi d'Espagne, de la part de Louis XIV, des reproches aussi vifs qu'immérités : « J'avoue que j'ai été au désespoir, répondait Philippe à son grand-père, et que je ne me sens pas capable de pardonner au cardinal d'Estrées ce qu'il faut croire qu'il a supposé à Votre Majesté, pour la prévenir de telle manière que vous ayez plus de confiance en lui qu'en moi. »

Et la reine, blessée et chagrine des injustes reproches de Louis XIV, répondait à son tour, avec sa vivacité et sa franchise habituelles, par une lettre que, malgré sa longueur, nous croyons bien faire de placer ici sous les yeux du lecteur :

« A quoi Votre Majesté m'a-t-elle exposée en obligeant le roi son petit-fils de me montrer la lettre qu'elle lui a écrite le premier de ce mois ! Quoi ! il est possible qu'elle ait pu se laisser prévenir contre ce prince au point de le

croire un présomptueux capable d'entreprendre de gouverner seul ses affaires, d'exclure de ses conseils votre ministre, d'oublier ce qu'il doit à la tendresse que vous avez pour lui, et tout cela par l'effet des conseils intéressés de ceux qui veulent le perdre en le renfermant dans la mollesse honteuse de son palais ?

« Comment le cardinal d'Estrées a-t-il osé écrire de telles impostures? Pardonnez-moi si je me sers de ce terme, mais je n'en connais point d'autres dans la douleur où je suis, et c'est le seul nom qu'on peut donner à ce qu'il faut qu'il ait écrit à Votre Majesté pour attirer au roi une telle lettre, puisqu'il n'y a pas une seule circonstance qui ne soit contre la vérité. Où a-t-il pris que le roi votre petit-fils ait eu la présomption de se croire capable de gouverner seul ses affaires? Est-ce lui qui a donné lieu à la retraite du cardinal (Porto Carrero) du despacho? Pouvait-il la prévoir? a-t-il pu l'empêcher? Que n'a-t-il pas fait pour l'obliger d'y rentrer? Le cardinal d'Estrées l'a su et l'a vu... Cette conduite du roi votre petit-fils peut-elle s'appeler présomptueuse, et a-t-elle pu donner lieu au cardinal d'Estrées de mander que le roi d'Espagne l'avait exclu de ses conseils?

« En vérité, ce prince est bien malheureux de se trouver livré à la conduite d'un si méchant homme; car, non content de cette fausseté, il empoisonne les choses jus-

qu'au point d'attaquer le cœur et la probité du roi, et il insinue avec noirceur que Sa Majesté a oublié la tendresse que vous avez pour lui. Quels outrages à ce jeune prince ! Il en est de même des conseils intéressés de ceux qui veulent perdre le roi en le renfermant dans la mollesse honteuse de son palais. Que peut-il avoir entendu par là? Si c'est moi qu'il attaque, jugez s'il vous plaît de sa hardiesse : dire que je veux perdre le roi, que je le tiens dans une mollesse honteuse, cela se peut-il souffrir ? Moi qui, charmée de posséder le plus aimable prince de la terre, fais consister tout mon bonheur dans sa gloire ; moi qui ai caché mes larmes pour ne le pas retenir quand il a passé en Italie... Le cardinal n'est pas plus en droit d'attaquer la princesse des Ursins. Je lui dois la justice d'avouer que je me suis toujours bien trouvée de ses conseils, et que son bon esprit et sa conduite l'ont fait estimer de tout le monde en ce pays-ci. Je dois dire, de plus, que son zèle est infini pour Votre Majesté, et qu'elle n'a jamais désiré autre chose, si ce n'est que le roi et moi fussions autant touchés que nous le devons être de la tendresse dont vous nous honorez... »

En comparant cette lettre avec celles que nous donnons nous-même, on pensera sans doute qu'elle a été un peu arrangée par l'éditeur, l'abbé Millot ; mais le fond est fidè-

lement reproduit, si la forme a été remaniée. C'est bien ainsi que pensait et que sentait la jeune reine. A défaut d'autres témoignages, nous en trouverions la preuve dans les lettres, celles-ci bien authentiques et pour le fond et pour la forme, qu'elle adressait à sa grand'mère.

« De Madrid, ce 8 février.

« ... De la manière que vous me représentez la comtesse de Soissons[1], elle ne me semble pas, à parler franchement, une personne fort aimable; mais quand elle sera à Turin, vous pourrez mieux me dire comme elle est. Vous me demandez de la manière que je puis vivre sans cheminée : je vous dirai que j'en ai une dans une nouvelle chambre que je me suis fait faire, car je ne pouvais m'accoutumer aux brasiers qui montent à la tête et, du reste, n'échauffent pas ; et le pis, c'est qu'où il y en a on sent toujours une odeur de charbon, qui incommode fort et qui est très-malsaine. On dit que nous aurons cette année une armée effroyable dans les Pays-Bas ; on compte qu'il y aura, entre Français et Espagnols, cent quarante mille hommes. Voilà bien de quoi chasser les ennemis et re-

[1] Cette Uranie de la Cropte-Beauvais, dont nous avons parlé dans les *Lettres inédites de la duchesse de Bourgogne*.

prendre la Gueldre. Après cela, en Allemagne nous serons aussi très-forts, avec l'aide de l'électeur de Bavière. Pour en Italie, quoiqu'il me semble que les troupes que nous y avons soient en assez grand nombre, on y envoie de France dix-sept mille hommes seulement de recrues. Il n'en faut pas tant pour chasser les Allemands. Le prince Eugène a passé à Venise, à ce que m'a mandé Carlos Bassan, pour Vienne, comme un homme désespéré et qui n'espère plus rien. Voilà bien des préparatifs pour cette année. Nous allons voir beau jeu; et par-dessus tout cela, le roi de France fait beaucoup de vaisseaux et beaucoup de choses pour la mer; ainsi, on peut espérer que nos affaires iront bien, et que le bon Dieu favorisera notre juste cause; et avec cela, je finis ma lettre, ma chère grand'-maman, en vous assurant de toute ma tendresse. »

« De Madrid, ce 28 mars.

« ... Je ne vous dirai rien, ma chère grand'maman, des choses de ce pays-ci, si ce n'est que la princesse des Ursins fait ses visites d'adieu. Vous pouvez aisément vous imaginer comment je regarde tout cela ; c'est le cardinal d'Estrées qui en est cause... »

« De Madrid, ce 12 avril.

« . . Enfin, ma chère grand'maman, le roi très-chrétien veut bien me laisser la princesse des Ursins ; vous pouvez croire quelle consolation c'est pour moi. Vous aurez sans doute déjà su que le cardinal d'Estrées l'est venu voir et qu'elle l'a reçu tout à fait bien. A cette heure, il semble, par les dehors, qu'ils n'ont jamais si bien été ensemble. Voyez donc quels changements il y a en si peu de temps !... »

Louis XIV céda aux instances du roi et de la reine d'Espagne en leur laissant la princesse des Ursins ; la bonne harmonie fut en apparence rétablie entre l'ambassadeur et la camarera mayor, et la cour alla passer l'été au Buen-Retiro[1], d'où Marie-Louise continua sa correspondance hebdomadaire avec Madame royale.

[1] Beau palais, construit à la porte de Madrid, sous Philippe IV, par Olivarès, avec de superbes jardins. Il est aujourd'hui dans l'enceinte de Madrid, et s'ouvre sur le Prado.

« Du Retiro, ce 26 avril.

« ... Nous sommes au Retiro depuis cinq jours, où je me trouve beaucoup mieux qu'au palais; car ici je me promène dans les jardins tant qu'il me plaît, et quand il ne fait pas beau, je vais à la Comédie italienne, qu'ils (les acteurs) représentent dans un théâtre qui est dans l'appartement du roi. Ils sont fort plaisants, et je m'y divertis fort, et ils ne disent rien de mal du tout, qui est, comme vous savez, ce qu'ont ordinairement les Italiens, que de ne pas parler aussi modestement qu'il faut, et ceux-ci ont cela de bon... »

« Du Retiro, ce 17 mai.

« ... Je ne sais si je vous ai mandé que l'on est persuadé que je veux gouverner ce pays-ci; je ne vous en dirai rien, sachant l'éloignement que j'y ai, qui augmente tous les jours, s'il est possible, et je ne comprends nullement comme on peut aimer les affaires. Au nom de Dieu, ma chère grand'maman, contentez encore une fois ma

curiosité en me mandant quel goût on peut avoir en cela... »

« Du Retiro, ce 31 mai.

« ... Voilà, grâces à Dieu, toutes les affaires qui prennent un bon chemin, et j'espère que nous verrons bientôt les bons effets que la jonction de M. de Bavière et de M. de Villars aura faits; et d'un autre côté, M. de Vendôme va faire des merveilles. Ainsi nous avons tout lieu de nous réjouir. Vous saurez que M. le duc de Bourgogne ne va plus en Flandre, mais en Allemagne, où il fera des merveilles. J'ai été bien fâchée en apprenant que ma sœu s'est blessée, et d'autant plus qu'on assure que c'est par sa faute; mais elle a bien promis de se conserver la p mière fois qu'elle sera grosse... »

« Du Retiro, ce 19 juin 1703.

« Je viens, ma très-chère grand'maman, d'avoir votre lettre du 11 avril, qui m'a été donnée par le peintre qui vient d'arriver; mais je n'ai pas encore vu votre portrait, qu'il m'a assuré être fort ressemblant; mais je n'en crois

rien, puisque vous me mandez qu'il vous fait un air allemand, fade et doucereux. Si cela est, il est bien éloigné de vous ressembler, car votre visage est agréable; et s'il était ainsi, il ne le serait pas. Enfin, j'en pourrai bientôt juger; mais d'une manière ou d'une autre, je vous rends mille grâces d'avoir eu la patience de vous laisser peindre pour me faire plaisir... Je vous remercie de ce que vous voulez bien me conter comment vous avez pris goût aux affaires; on a beau me dire que cela est agréable, je ne puis le comprendre... »

« De Madrid, ce 19 juillet.

« ... Il faut que je me réjouisse avec vous de la grande bataille que nous avons gagnée en Flandre; elle a été, grâce à Dieu, bien complète [1]. Cela me fait espérer que les Anglais et les Hollandais nous laisseront pour cette année en repos; car ils ont de quoi s'occuper de ce côté-là. Cela serait bien à souhaiter. Voilà aussi M. l'électeur de Bavière qui a pris Inspruck, et qui fait tous les jours de

[1] Dans le combat livré le 30 juin à Eckeren, les Impériaux eurent plus de quatre mille hommes tués; on leur prit huit cents prisonniers, quatre cents chariots, cinquante charrettes d'artillerie. » (DANGEAU.)

mieux en mieux. Tout cela peut nous faire espérer une bonne paix, qui est assurément bien à souhaiter... »

Outre les succès de Flandre indiqués dans cette lettre, les armées françaises et espagnoles remportèrent sur les Impériaux plusieurs avantages qui firent de l'année 1703 l'une des plus heureuses d'abord et ensuite des plus glorieuses par les victoires d'Hochstedt et de Spire. Deux circonstances vinrent pourtant amoindrir en Espagne la joie de ces triomphes, l'alliance du Portugal avec l'Autriche et la défection du duc de Savoie. Cet événement, si douloureux pour le cœur de notre jeune reine, n'est indiqué dans ses lettres que par une lacune de deux mois, après laquelle Marie-Louise exprime simplement à Madame royale son chagrin de l'interruption forcée de leur correspondance.

« De Madrid, ce 8 août.

« ... Je ne saurais que vous dire sur ce que vous demandez du Portugal : il y a déjà longtemps qu'on dit que ce roi a fait un traité avec nos ennemis ; mais comme les conditions sont fort extraordinaires, on espère toujours qu'il n'en viendra pas à l'exécution ; et peut-être aussi ce

prince connaîtra-t-il que ce n'est nullement son intérêt de faire la guerre à la France et à l'Espagne, car tôt ou tard ces deux puissances peuvent s'en venger. Je ne vous en ai point parlé jusqu'à cette heure, car je n'aime point à donner de mauvaises nouvelles... »

« De Madrid, ce 22 août.

« ... Cette semaine, j'ai une nouvelle à vous donne qui, je crois, vous fera plaisir ; mais comment vous la dirai-je ? C'est, enfin, qu'il m'est arrivé une petite incommodité. C'est bien tout ce que je puis faire ; car j'en suis fort honteuse, d'autant plus que tout le monde m'en a fait compliment, pas seulement les femmes, mais les hommes aussi. Nous apprîmes hier l'action qui s'est passée entre un détachement de M. de Villars avec un autre de M. de Bade, qui a été bien battu, quoique plus fort de mille et cinq cents hommes[1]... »

[1] « On eut des lettres d'un grand combat de cavalerie en Allemagne, où nous avons défait cinq mille chevaux de l'armée du prince Louis de Bade et des meilleures troupes de l'empereur. » (Dangeau, 11 *août* 1703.)

« De Madrid, ce 29 août.

« ... Le cardinal d'Estrées vous mandera apparemment comme le roi très-chrétien lui a enfin permis de se retirer, et que son neveu demeurera ici à sa place... »

« De Madrid, ce 12 septembre 1703.

« ... Je vous remercie des nouvelles que vous m'avez envoyées qui me font espérer que vous me manderez bientôt que la jonction de M. de Bavière et de M. de Vendôme est faite; si cela arrive, comme je n'en doute pas, les Allemands seront bien embarrasés et si de l'autre côté M. le duc de Bourgogne prend Brissach, je crois que tout cela fera que l'empereur se repentira d'avoir commencé une guerre premièrement aussi injuste et puis qui lui a réussi si mal... »

« De Madrid, ce 2 décembre.

« Vous ne sauriez croire, ma chère grand'maman, l'inquiétude où j'ai été et où je suis d'être si longtemps sans

avoir aucune de vos nouvelles. Dieu veuille que cela finisse bientôt, et que nous recommencions à faire à notre ordinaire. J'envoie cette lettre à ma sœur pour qu'elle vous la fasse tenir. Comme cela, je crois qu'elle ira sûrement. Je veux présentement me réjouir avec vous de ce que vous serez bientôt bisaïeule, car je commence à espérer la grossesse de ma sœur, où il y a beaucoup d'apparence, à ce qu'elle me mande. Je suis sûre que vous en serez bien aise. Le roi et moi nous nous portons bien, voilà tout ce que je vous dirai pour aujourd'hui, en vous priant de me donner de vos nouvelles, si vous le pouvez. Je crois que vous pouvez faire comme je fais, c'est-à-dire d'envoyer vos lettres à ma sœur pour qu'elle me les envoie; et croyez, ma chère grand'maman, que rien n'est capable de diminuer l'amitié et la tendresse que j'ai pour vous. »

La correspondance de Madame royale et de sa petite-fille, obligée de passer par la France, souffre de grands retards à cette époque; les lettres deviennent plus courtes, plus rares et s'empreignent de la tristesse que la conduite de Victor-Amédée met au cœur de sa fille.

Le théâtre de la guerre se porte en Portugal, où une escadre anglo-hollandaise avait débarqué l'archiduc. La France envoie contre lui le maréchal de Berwick, que Philippe s'empresse d'aller rejoindre au printemps. La

campagne ne produit aucun résultat favorable ; et tandis que le roi d'Espagne est à l'armée, Louis XIV enlève à la reine la princesse des Ursins, que les rapports de l'abbé d'Estrées, neveu et successeur du cardinal, continuent à représenter comme fort dangereuse auprès de la reine et contraire aux intérêts de la France. Pendant que Marie-Louise se désole et supplie en faveur de son amie, l'archiduc pénètre en Catalogne, les Anglais s'emparent de Gibraltar par surprise et sans coup férir, et, pour comble de disgrâces, les Français, vainqueurs l'année précédente à Hochstedt, sont à ce moment complétement battus par le prince Eugène et Marlborough. C'est dans cette période de cruelles épreuves qu'il nous faut suivre maintenant la jeune et courageuse princesse ; elle s'y montrera égale à elle-même et supérieure à la mauvaise fortune.

« De Madrid, ce 22 mars 1704.

« ... J'ai eu il y a trois semaines le chagrin de me séparer du roi, que j'ai, je vous assure, ressenti vivement, et ma consolation est dans l'espérance que j'ai qu'il reviendra peut-être bientôt et victorieux de ses ennemis Voilà les vœux que je fais, et puis que nous ayons pour

le reste de nos jours la paix, car nous avons eu assez de guerre... »

« De Madrid, ce 10 août 1704.

« J'ai reçu, ma très-chère grand'maman, votre aimable lettre du 11 juillet, avec le plaisir que vous pouvez croire. Je me réjouis infiniment avec vous de l'heureux accouchement de ma sœur d'un fils, car je sais la joie que cela vous aura causée. Je vous remercie des souhaits que vous me faites à ce sujet-là... Je fais comme vous, ma chère grand'maman, je ne vous parle point de toutes les affaires présentes : c'est un sujet trop triste et trop affligeant pour moi pour en parler; vous me connaissez, ainsi vous jugerez aisément en quel état je suis. Dieu veuille nous donner la paix, nous en avons bien besoin... »

« De Madrid, ce 7 janvier 1705.

« Vous pouvez aisément vous imaginer, ma très-chère grand'maman, le plaisir que j'ai eu en recevant votre chère lettre du 19 novembre, principalement si vous étiez persuadée de la tendre amitié que j'ai pour vous; je

vous écris par la même voie que vous m'avez envoyé la vôtre, c'est-à-dire par ma sœur ; si vous voulez le faire un peu plus souvent que vous n'avez fait, cette voie-là est la plus sûre et la meilleure. Aussi bien je crois que ma sœur est fort aise de faire quelque chose qui vous fasse plaisir, car assurément vous êtes fort aimée de vos petites-filles, et je crois que vous nous rendez sur cela toute la justice que nous méritons... Permettez-moi de vous dire que, si vous voulez, vous pouvez m'écrire plus souvent que ma mère, qui a plus de choses à regarder que vous ; l'amitié que j'ai pour vous fait que je vous dis cela, et j'espère que vous ne le trouverez pas mauvais... »

De Madrid, 1er avril 1705.

« ... Je suis bien fâchée, ma chère grand'maman, du mauvais hiver que vous avez eu ; pour ici, il semble qu'il veuille recommencer, faisant un temps horrible et qui me fâche fort à cause des chasses du roi, car pour moi je ne sors presque jamais, et suis, pendant que le roi est à la chasse ou à son conseil, qui est la plupart du temps, dans ma chambre, toute seule... »

Les ordres de Louis XIV exilaient la princesse des Ursins

à Rome ; mais les prières et les instances de la reine obtinrent pour son amie, et lorsqu'elle était déjà en route, la permission de passer par Versailles pour rendre compte de sa conduite. L'enchanteresse n'eut aucune peine non-seulement à se disculper entièrement, mais encore à gagner toutes les sympathies de la cour. Malgré son amitié, madame de Maintenon en prit ombrage, et ne fut pas des dernières à solliciter son retour en Espagne, qui la délivrait d'une si redoutable amie.

« Du Retiro, ce 23 avril 1705.

« ... Je vous remercie très-fort de la part que vous avez prise à la joie que j'aurai bientôt de revoir la princesse des Ursins, et de toutes les choses obligeantes que vous me dites sur ce sujet; je m'imagine de voir mon frère à cheval quand il allait au-devant de mon père : mon Dieu qu'il serait charmant !... »

« Du Retiro, ce 23 juin 1705.

« ... Vous me grondez de ce que je sors si peu et de ce que je suis toute la journée (hormis quand je suis avec le

roi) toute seule dans ma chambre; je ne sais qui vous a dit que les promenades de Madrid sont si belles, car elles ne me le paraissent nullement; c'est ce qui fait que je me trouve mieux toute seule, dans ma chambre, que de sortir; je suis au moins un peu en liberté. Après cela, vous savez que j'aime à travailler et à lire; avec cela on ne s'ennuie guère, et quand je n'aurais d'autre plaisir que d'avoir un mari comme celui que j'ai, n'en est-ce pas un assez grand? Vous avez raison de croire que la princesse des Ursins soulage beaucoup la vie que je mène; elle m'est d'une consolation infinie. C'est pourquoi je l'attends avec une grande impatience. Selon les dernières lettres de France, elle doit être partie à l'heure qu'il est. Toute la cour de France a été charmée de son esprit et de ses manières; en effet, il est difficile de la connaître sans l'aimer; il ne lui a fallu qu'une conversation avec le roi, mon grand-père, pour se justifier de toutes les faussetés que ses ennemis avaient publiées contre elle... »

« De Madrid, ce 17 août.

« ... Je suis bien aise du mariage de Balbian, que je désire qu'elle soit fort heureuse; je m'en souviens fort bien. Je m'en vais aussi, moi, marier une de mes filles: c'est

une des sœurs du duc d'Ossone, que vous aurez vue avec le roi en Italie. Elle épouse le connétable de Castille ; et si ce mariage ne finit vite, je crois que lui en mourra, car il ne boit ni ne mange pour elle. Rien n'est si étonnant que la vie qu'il mène, étant du matin jusqu'au soir sous la fenêtre de sa future épouse, se trouvant trop heureux si elle se met un moment à sa fenêtre. Enfin, ma chère grand'maman, j'ai avec moi la princesse des Ursins depuis quinze jours ; vous pouvez croire quel plaisir j'ai de la revoir. Elle revient comblée de grâces de la cour de France, où elle n'a pas eu de peine à faire connaître son innocence. Je me flatte que vous prendrez un peu de part à ma joie et serez persuadée qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais... »

« De Madrid, ce 8 septembre.

« ... Je vous assure que, quoique je n'aie assurément pas rien de divertissant pour passer le temps, je ne m'ennuie guère et que les journées ne me paraissent point trop longues. Je ne hais pas, comme vous savez, de lire et travailler ; c'est un amusement ; les jours de courrier, j'écris ; je joue du clavecin, j'apprends à jouer de la guitare, j'apprends aussi la musique. N'est-ce pas de quoi ne se point

ennuyer? Il est vrai que je vais de temps en temps à des églises; mais pour cela je ne le trouve pas trop divertissant, car premièrement il faut passer des rues fort mal pavées et qui secouent bien et qui sentent fort mauvais; après cela, les églises : il est vrai, elles sont belles; mais cela n'empêche pas qu'on y crève de chaud l'été et qu'on n'y gèle l'hiver. J'aurai ce plaisir aujourd'hui, que nous allons à une église où il y a la fête de la Vierge, mais celle-ci n'est pas aussi incommode, car elle est fort près du palais... »

« De Madrid, ce 3 mars 1706.

« ... La semaine passée, je priai ma mère de vous faire mille excuses, ma chère grand'maman, de ce que je ne vous écrivais pas; je n'en ai pas le temps, et puis j'étais trop touchée de m'être séparée de mon cher roi pour pouvoir rien faire. Ce prince partit le 23 janvier, et vous pouvez vous imaginer quel jour ce fut pour moi. Il a voulu absolument me laisser ici régente; j'y ai résisté le plus que j'ai pu; mais à la fin il a fallu obéir, dont je suis au désespoir, car j'aurai eu assez d'inquiétude de l'absence du roi sans en avoir d'autre. Je passe donc ma vie dans des conseils, à donner des audiences et à entendre toujours parler d'affaires. Vous savez le goût que j'ai

ament je m'accommode d'une
cupations seront cause que je ne
souvent que je voudrais, mais pré-
puis pas faire ce que je voudrais... »

se trouve, par le départ de Philippe, régente
quatrième fois, mais elle a bien raison de déplo-
les circonstances qui l'appellent trop souvent au pouvoir.

L'année 1706, si triste pour la famille de Savoie, que les préparatifs du siége de Turin chassaient de ses foyers, fut tout aussi malheureuse pour le roi et la reine d'Espagne.

Le soleil de la France semblait s'être éclipsé depuis Hotchstedt, et ses armées marchaient de revers en revers. L'archiduc était au cœur de la Catalogne, toujours soutenu par les escadres anglaise et hollandaise ; la Castille demeurait inébranlable dans sa fidélité à Philippe, mais presque toutes les autres provinces se détachaient une à une, fatiguées de la guerre et de ses suites et travaillées par les partisans de l'Autriche, dont le nombre augmentait chaque jour. Porto-Carrero lui-même, blessé de l'abandon dans lequel on l'avait laissé, s'était tourné contre le souverain qu'il avait fait appeler au trône.

Défait, repoussé et obligé à une retraite désastreuse, le

roi eut le bon esprit de l'effectuer sur la capitale au lieu de se réfugier en France, comme le lui conseillait le maréchal Tessè, qui avait remplacé Berwick en Espagne, et ne possédait malheureusement pas, comme celui-ci, l'énergie nécessaire pour les circonstances difficiles dans lesquelles on se trouvait. Philippe fut reçu à Madrid (6 juin) avec les plus vives démonstrations de joie; mais peu de jours après, la perte de Salamanque ayant ouvert aux ennemis le chemin de la capitale, il fut obligé de l'abandonner et de se retirer à Burgos avec la reine. En ces terribles circonstances, Marie-Louise déploya toute l'énergie de son caractère.

« Durant l'absence du roi, elle s'était montrée aussi digne de la vénération des peuples que de son amour. Après la perte d'Alcantara, elle avait été en personne à l'hôtel de ville de Madrid, avait harangué les magistrats de manière à émouvoir les plus insensibles, et obtenu d'eux un secours de six mille pistoles[1]. »

Une lettre qu'elle écrivait à madame de Maintenon le lendemain de son arrivée à Burgos nous dépeint à la fois ses fatigues et son courage : « Après dix-huit jours de voyage, je suis arrivée ici hier au soir, fort fatiguée de m'être toujours levée devant le jour, d'avoir eu une cha-

[1] Abbé Millot, *Mémoires politiques et militaires.*

eur et une poussière horribles, et de trouver des gîtes on ne peut plus mauvais et tant qu'une muraille tomba dans ma maison. Vous pouvez juger par là du reste. Nous espérions, en arrivant ici, d'être un peu plus commodément et proprement ; mais nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre. Malgré cela, si le roi peut vaincre ses ennemis, nous ne laisserons pas que d'être gaiement. Le pis de tout est que nous ne passons presque point de jours sans avoir quelque mauvaise nouvelle. Saragosse s'est révoltée sans avoir vu de troupes ennemies. Carthagène est perdue, et les Portugais s'établissent autant qu'ils peuvent à Madrid. J'en ai pourtant eu deux qui m'ont fait plaisir : c'est la levée du siége d'Ostende [1] et la retraite de mon père. La seconde m'a d'abord donné une joie infinie, en songeant que, puisque mon père a abandonné Turin et d'autres postes importants, il fallait qu'il eût quelque chose de bon dans sa tête ; mais depuis elle est diminuée par la pensée qu'il ne pouvait ni ne devait s'enfermer dans une place dont toutes les sorties allaient être bientôt fermées. ., etc., etc. [2] »

Pendant ce temps de rudes épreuves, l'Andalousie ne témoigna pas moins d'amour et de zèle pour son roi que la Castille ; Séville, Cordoue, Grenade et Jaen levèrent, à

[1] « Cette ville fut pourtant prise par les alliés » (Note de Millot).
[2] Millot, *Mémoires politiques et militaires.*

leurs dépens, quatre mille chevaux et quatorze mille hommes de milice. En même temps, des troupes françaises arrivèrent par la Navarre. Philippe opéra sa jonction avec Berwick; la supériorité se rangea de leur côté. Le roi et la reine d'Espagne purent rentrer au mois d'octobre dans leur capitale, au milieu des plus vives démonstrations de respect et d'amour.

« A Madrid, ce 6 mai 1706.

« ... Vraiment, ma chère grand'maman, dans ces temps-ci on ne peut pas demander de la régularité et de l'ordre dans les courriers; nous sommes encore bien heureuses d'avoir de vos nouvelles, quoiqu'elles soient vieilles, rien n'est pis que de n'en point avoir; et au commencement, que nous n'en avions pas je vous assure que j'étais fort à plaindre, étant dans une inquiétude fort grande et fort naturelle... »

« De Burgos, ce 6 août.

« Il me semble qu'il y a bien longtemps, ma chère grand'maman, que je ne vous ai écrit; mais depuis que

je suis à Burgos, je n'ai jamais pu savoir quand il passait des courriers pour la France : ainsi, je n'ai pu écrire à personne. Présentement, les courriers vont être, à ce que l'on dit, réglés ; ainsi, je le pourrai faire. J'ai reçu il y a quelque temps votre lettre du 16 juin, qui est bien touchante. J'ai su depuis par ma sœur votre arrivée à Oneille, et que vous vous portiez bien, malgré les fatigues du voyage, que j'ai aussi éprouvées de mon côté, car nous étions en chemin en même temps. Je me réjouis fort, ma chère grand'maman, la santé étant le principal, et demande à Dieu de vous la conserver longtemps. J'espère que vous connaissez mon cœur ; ainsi, je n'ai rien à dire, si ce n'est que vous avez grande raison de trouver qu'on n'a de soulagement que dans la soumission aux ordres de la Providence. »

« De Burgos, ce 19 août.

« ...J'ai été fort aise d'apprendre que vous êtes arrivée à Gênes heureusement ; mais vous ne me parlez point du voyage, et comment vous vous êtes trouvée sur mer. Je crois que vous tomberez d'accord avec moi que c'est une voiture très-haïssable...

« Je voudrais, ma chère grand'maman, pouvoir égayer

la tristesse que je trouve dans votre lettre ; mais c'est une chose difficile présentement. Ma mère m'a mandé que toutes les dames et vos filles sont restées en Piémont, je les plains bien, elles ne vous auront pas laissée sans peine. Je vous prie de me mander si vous en avez des nouvelles, surtout de celles que vous savez que je connais davantage... »

« De Burgos, ce 15 septembre.

« ... Malgré le chaud excessif qu'il fait à Gênes, je suis fort aise que vous y trouviez l'air bon, puisque c'est le principal pour la santé. J'ai toujours ouï-parler de cette ville comme d'un agréable endroit ; et quoiqu'il y ait des choses dont on ne se peut guère consoler, cela ne laisse pas que d'être quelquefois de quelque soulagement. Que sont devenues nos pauvres carmélites de Turin ? ne sont-elles point sorties, car il y a des cas où cela est permis ? Tous ces jours-ci, je me suis bien souvenue de tout le monde de ma connaissance, et je voudrais savoir chacun en particulier ce qu'ils sont devenus. Il y a aujourd'hui cinq ans que je me séparai de vous et de ma mère : ce fut un terrible adieu, dont le souvenir seul attendrit beaucoup. Il est arrivé bien des choses depuis ce temps-là.

Me voici dans des discours si tristes, que je crois qu'il vaut mieux finir... »

« De Burgos, ce 23 septembre 1706.

« ... Le portrait que vous me faites de la manière dont vous passez la journée n'est pas assurément une vie bien agréable ; celle que je mène ici est à peu près la même. Il n'y a pourtant point de jardin où me promener, mais seulement la campagne, qui est assez belle quand il n'y a pas de poussière, ce qui arrive fort rarement ; je ne vais point non plus dans des couvents de filles ; ils sont en ce pays-ci si vilains et si malpropres qu'ils ne font aucun plaisir. Je n'ai été qu'une fois à un, appelé *las Huelgas*, qui est un couvent fameux, où il ne devait y avoir que des personnes de qualité, et qui a plusieurs villages qui dépendent et sont à l'abbesse ; il ne m'a donné aucune envie d'y retourner... »

« De Burgos, ce 13 octobre.

« Je crois que vous êtes à l'heure qu'il est à Turin, ma chère grand'maman, et que vous avez eu un grand

plaisir de vous retrouver dans votre chambre et dans votre petite galerie. Pour moi, je suis à la veille de mon départ pour Madrid, où le roi est depuis quelque temps en parfaite santé. Je compte le voir dans neuf ou dix jours, car il viendra me recevoir, à ce que je crois, à l'Escurial. Vous pouvez croire le plaisir que j'aurai en le revoyant... »

« De Madrid, ce 2 novembre.

« ... J'y suis arrivée (à Madrid) le 27. Après avoir fait mon voyage fort heureusement, je trouvai le roi à Ségovie, qui est une ville à dix-huit lieues d'ici, en parfaite santé. Vous pouvez vous imaginer quel plaisir j'eus en le revoyant, après avoir été quasi huit mois séparée de lui. Je plains bien les dames que vous me mandez qui sont toujours restées dans Turin, elles doivent avoir eu de grandes frayeurs pendant le siége; je crois que les premières nouvelles que j'aurai seront de votre retour à Turin. Je souhaite que la mer ait été bien bonne et que vous soyez arrivée dans votre château en bonne santé... »

« A Madrid, ce 20 janvier 1707.

« ... Comme je ne doute pas, ma chère grand'maman, de la joie que vous aurez eue en apprenant que ma sœur est accouchée très-heureusement d'un garçon, je ne veux pas manquer à m'en réjouir avec vous ; pour moi, j'ai été transportée d'avoir un neveu et de savoir ma sœur en bonne santé... »

1707 fut une époque de soulagement et de répit au milieu des malheurs qui précédèrent et qui suivirent cette année. La reine était enfin grosse ; le roi consentait à rester auprès d'elle, pour lui épargner les inquiétudes et les tristesses qui auraient pu nuire à sa santé. De nouveaux renforts arrivaient au printemps, sous la conduite du duc d'Orléans, et trouvaient les vieilles troupes victorieuses à Almanza, sous les ordres de l'habile et brave Berwick (23 avril).

« Madrid, ce 21 février 1707.

« ... Je commence par vous dire, ma chère grand'maman, que je me porte très-bien, sans me ressentir de ma

grossesse ; il n'y a que les migraines, auxquelles vous savez que je suis fort sujette, qui me tourmentent plus fréquemment... Permettez-moi de vous dire qu'il n'appartient pas à une grand'mère de dire à sa petite-fille toutes les flatteries que vous me dites, vous qui au contraire devriez me dire mes vérités. Pour être reine d'Espagne, je n'en suis pas moins votre petite-fille. Ainsi, traitez-moi comme telle, je vous prie. Je vous remercie de la peine que vous avez bien voulu prendre en m'apprenant particulièrement des nouvelles de mademoiselle de Suse[1] et de son frère. Je n'ai pas de peine à croire la manière dont ma chère maman les traite : elle est si bonne et si complaisante pour tout ce qui peut faire plaisir à mon père que cela ne m'étonne pas. Elle mérite assurément plus de bonheur qu'elle n'a... »

« A Madrid, ce 24 avril 1707.

« ... Nous avons été occupés à recevoir M. le duc d'Orléans, qui n'a été ici que deux jours. Vous pouvez bien croire, ma chère grand'maman, que j'ai été bien aise de voir un frère de ma mère. Nous comptons aller cette semaine au Retiro, où j'espère me bien promener... »

[1] Fille légitimée de Victor-Amédée et de la comtesse de Verrue.

La campagne de 1707, qui fut des plus heureuses, rattacha à la couronne de Philippe la plupart des villes et des places perdues les années précédentes : Valence, Saragosse, tout l'Aragon, Xativa, place forte dans la province de Valence, qui fut détruite jusqu'aux fondements, et Lérida, prise d'assaut par le duc d'Orléans, le 13 octobre.

Pendant ce temps, la jeune reine attendait au Retiro le moment de sa délivrance, et continuait d'écrire à sa famille.

« Du Retiro, ce 30 avril.

« Il faut bien vous rendre compte, ma chère grand'-maman, du grand voyage que mon fils a fait pour venir ici, qui se fit jeudi dernier, fort heureusement par un fort beau temps, et même trop beau, car il faisait chaud. Mon fils était dans un carrosse, tenu par la princesse des Ursins, et avec sa dame d'honneur et sa nourrice ; il était fort content de voir du monde ; tout le chemin en était plein pour le voir et pour lui donner cent mille bénédictions. On voyait la joie peinte sur tous les visages, et tout Madrid fut fort content ce jour-là. Il se trouve fort bien d'être ici, et moi aussi, car le Retiro est plus gai que le palais. Je m'y baigne depuis que j'y suis, et j'espère que cela me fera grand bien, par-dessus le plaisir que j'ai.

J'ai été jusqu'à cette heure avec beaucoup de dames, qui sont venues nous complimenter pour demain, qui est le jour de Saint-Philippe, et par conséquent la fête du roi. Demain nous aurons une grande comédie, qui durera trois grosses heures, et je vous avouerai en confidence que je voudrais en être déjà dehors. Jugez par là combien elle me divertira... »

« Au Retiro, ce 2 mai 1707.

« ... Nous sommes ici, ma chère grand'maman, depuis avant-hier, où je me promène où vous savez que j'aime fort et qui me fera du bien dans l'état où je suis. Ce fut hier un jour fort fatigant pour moi, à cause de la fête de Saint-Philippe. Tout le monde vint nous baiser la main pour la fête du roi et pour la grande victoire que nous venons d'avoir ; et tout ce qui est compliment me lasse beaucoup... »

« Au Retiro, ce 13 juin 1707.

« ... Il est vrai, ma chère grand'maman, que ma sœur m'envoie son accoucheur et sa garde ; ils sont déjà ici,

l'un et l'autre, qui sont très-nécessaires, car je ne suis pas fort persuadée de l'habileté des sages-femmes de Madrid... Ils ont ici très-peu de soin des femmes en couche; et, comme vous dites fort bien, on ne saurait assez avoir de soin ni assez se conserver... »

« A Madrid, ce 15 août 1707.

« Quoique je sois très-abattue du chaud excessif qu'il fait, je ne puis me résoudre à être plus longtemps sans vous écrire, ma chère grand'maman et il faut que j'aie ce plaisir-là encore une fois devant que j'accouche ; ce sera apparemment bientôt, et j'ai grande envie d'être délivrée d'un fardeau qui est bien incommode, surtout par le temps qu'il fait. »

L'enfant vint au monde le 25 août, et reçut les noms de Louis-Ferdinand [1].

« De Madrid, ce 24 octobre 1707.

« ... Il est vrai, ma chère grand'maman, que ma couche

[1] Ce fut en faveur de ce prince que Philippe V abdiqua, en 1724. Le fils aîné de Marie-Louise régna sous le nom de Louis Ier, et mourut dans la même année, 1724.

a été des plus heureuses, n'ayant pas seulement eu la fièvre de lait. Je n'ai eu qu'un peu de peine à me rétablir, et j'ai été longtemps extrêmement faible; mais depuis quelques jours je puis dire que je me porte tout à fait bien. Vous ne m'étonnez assurément pas en me disant que ma mère est à sa Vigne avec mes frères; mais que, pour vous, vous aimez Turin et votre chambre, et que vous êtes contente pourvu qu'on vous y laisse. Ce goût-là m'est connu, et même je me souviens que quand vous alliez, une après-dînée, voir ma mère à sa Vigne, vous regardiez cela comme un grand voyage... »

« De Madrid, ce 12 décembre.

« ... Je crois que vous ne serez pas fâchée de savoir que les cérémonies du baptême de mon fils se sont faites la semaine passée. Je crois que vous savez que mon oncle a été son parrain au nom du roi de France, et la princesse des Ursins, pour ma sœur, en a été la marraine. Le cardinal Porto-Carrero, qui fit cette fonction, l'a faite magnifiquement. Tout se passa fort bien, hormis de la part de mon fils, qui ne fit que pleurer, et qui fit voir un visage qui est devenu depuis quelque temps tout galeux... »

« De Madrid, ce 28 janvier 1708.

« J'aurais répondu la semaine passée à vos deux lettres des 17 et 20 décembre si la migraine, qui me prit le jour du courrier, ne m'en eût empêchée. Ainsi, ma chère grand'maman, je le fais aujourd'hui, et vous remercie de votre régularité, qui me fait grand plaisir. Vous aurez appris par la lettre que la princesse des Ursins vous écrivit il y a huit jours que j'ai été obligée à changer de nourrice de mon fils... Mon fils est changé considérablement en mieux; il engraisse et se remet à merveille, ce qui me fait grand plaisir, car il ne m'en a guère fait pendant quelques jours. Vous avez envie de savoir comment est réglé son appartement. Il faut commencer par vous dire qu'il est logé tout auprès de moi, et je n'ai qu'une galerie un peu plus longue que votre petite à traverser pour aller dans sa chambre. Sa cour est très-petite; car je trouve que ce n'est pas la quantité de personnes qui fait qu'on est bien servi, mais que le peu soit bon. Il n'a point de gouvernante, et la princesse des Ursins et moi, qui y sommes presque toujours, ou l'une ou l'autre, prenons pour le moins autant de soin que s'il en avait une. Il y a une dame qui est plus qu'une sous-gouvernante, qu'on appelle ici dame d'honneur, qui a de l'esprit et est assez

entendue ; elle est toujours auprès de lui, et c'est elle qui couche dans sa chambre ; une remueuse, qui est fort adroite, et une autre femme, pour la soulager et la relayer. Une de ces deux-là, tantôt l'une et tantôt l'autre, couche aussi dans la chambre ; trois femmes de chambre, dont il y en a une qui veille la nuit, et la faiseuse de bouillie, qui est forte, et qui est capable de soulager toutes les autres si elles étaient un peu incommodées. Voilà tout ce qu'il a. Vous trouverez peut-être qu'elles sont peu ; mais je vous assure qu'il semble que rien ne manque, à voir comme mon fils est servi. Le roi, qui arrive dans ma chambre, m'empêche de vous en dire davantage. Ainsi, ma chère grand'maman, je n'ajouterai plus que des assurances de toute l'amitié que j'ai pour vous. »

La lutte recommenca au printemps de 1708, plus meurtrière que jamais. La France avait en vain fait des avances pour la paix ; les alliés n'avaient voulu entamer aucun préliminaire à moins que les préliminaires ne fussent précédés d'une renonciation de Philippe à la couronne d'Espagne et des Indes en faveur de l'archiduc. L'énergie de Louis XIV commençait à faiblir sous les revers ; mais Philippe, dont le caractère avait bien plus de force qu'on ne le croyait d'abord, « était résolu de périr plutôt que d'a-

bandonner sa couronne [1]. » La vue de sa monarchie s'en allant par lambeaux l'affligeait, mais ne le décourageait pas. Ne pouvant empêcher la trahison de livrer à l'ennemi les meilleures possessions de la monarchie, il cherchait à se maintenir du moins dans le centre. Quelques batailles gagnées par le duc d'Orléans, notamment à Tortose, n'améliorèrent pas la situation, trop malheureusement engagée pour se relever à l'aide de quelques succès.

Pendant que les embarras du gouvernement retenaient Philippe à Madrid, la reine, retirée, comme l'année précédente, à la campagne, se consolait, au milieu des douceurs de la maternité et du calme de la vie privée, des cruelles épreuves de la fortune. Ses lettres à sa grand'mère sont pendant cette année plus nombreuses encore que d'habitude; nous nous bornerons à citer celles qui offrent quelques détails de mœurs ou expriment d'une manière plus sentie encore que de coutume sa tendresse pour les siens.

Ce fut à cette époque que la santé de Marie-Louise commença à s'altérer; elle était atteinte d'humeurs froides au cou et au visage, et cette maladie la conduisit lentement au tombeau.

[1] Millot, *Mémoires politiques et militaires.*

« Au Retiro, ce 14 mai 1708.

« ... Vous aurez appris la malheureuse fin de la grossesse de ma sœur[1] avec autant de chagrin que j'en ai eu ; je suis bien aise qu'elle vous ait envoyé le portrait de son fils, vous n'aurez pas si tôt celui du mien : les peintres d'ici sont si mauvais que je ne sais comment faire, car je voudrais que vous pussiez voir que je n'ai point de tort quand je dis que c'est le plus beau et le plus aimable enfant du monde... »

« Au Retiro, ce 1er juillet 1708.

« ... Pour moi, je ne songe qu'à guérir de mes glandes; je me suis baignée et ai pris les eaux ; ces remèdes ne me faisant pas un aussi prompt effet qu'on aurait voulu, je me suis résolue à me remplir d'emplâtres ; quoique cela soit fort laid à voir, il n'y a rien qu'on ne fasse pour la santé... »

« Au Retiro, ce 16 juillet 1708.

« J'ai reçu deux de vos lettres, ma chère grand'ma-

Fausse couche de Marly. Voir la première partie de ce travail, *Lettres inédites de la duchesse de Bourgogne.*

man, depuis ma dernière ; je ne vous y répondrai pas longuement, ayant beaucoup à écrire en France pour me réjouir de la prise de Tortose... »

« Au Retiro, ce 29 juillet 1708.

« ... Mes glandes sont fort diminuées, et il y a toute apparence qu'avec le temps j'en guérirai entièrement. Mon fils continue à se bien porter ; il commence à vouloir parler et à marcher. La princesse des Ursins vous aurait assurément répondu sur ce que vous ne croyez pas que ma tendresse pour lui m'aveugle, si au milieu de tout cela il ne lui était venu une nouvelle qui l'a fort affligée, qui est la mort de la duchesse de Châtillon, sa nièce, qu'elle aimait fort et qu'elle avait, on peut dire, élevée. Ainsi, elle la regardait quasi comme sa fille. Adieu, ma chère grand'maman, soyez bien persuadée que j'ai pour vous toute l'amitié possible. »

« Au Retiro, ce 20 octobre 1708.

« ... Vous êtes donc toute seule à Turin depuis que ma mère et mes frères sont allés à la Vigne ; le peu de monde

qu'elle a mené avec elle ne me surprend point, puisque c'était de même de mon temps : les logements sont petits; mais après cela on est si proche de Turin qu'on peut y aller et venir bien aisément. Je crois que mes frères sont bien aises d'y être. Je ne doute pas qu'ils ne soient fort jolis et fort aimés; mais je crois que la complaisance extraordinaire que vous dites que ma mère a pour eux ne va point à les gâter, mais seulement à ce qui convient...»

« De Madrid, ce 5 novembre.

« Nous voici de retour du Retiro, ma chère grand'maman ; le froid nous en a chassés, et je n'ai pas été fâchée de retrouver notre palais, où, par les soins et le bon goût de la princesse des Ursins, je suis présentement fort bien logée. Nous avons fait ce grand voyage mardi passé. Mon fils vint en carrosse avec la princesse des Ursins, et moi en chaise : le pavé de Madrid est si mauvais que je n'ose aller autrement... Vous me recommandez toujours tant, ma chère grand'maman, de vous parler de ma santé qu'il faut, devant de finir, vous en dire quelque chose. Elle est assez bonne, à quelques incommodités près. Ce sont de temps en temps des migraines avec des vomissements et quelquefois mal aux dents... »

« A Madrid, ce 26 novembre 1708.

« Quoique je vous aie écrit la semaine passée, ma chère grand'maman, je ne puis m'empêcher de le faire aujourd'hui pour vous marquer le plaisir que m'a fait votre lettre du 27 octobre ; la visite que vous avez reçue de toute la famille ensemble, devant de s'en aller à la Vénerie, m'a fort réjouie, songeant que vous n'y aurez pas été insensible et m'intéressant tant à tout ce qui vous regarde, et puis, ma chère grand'maman, le récit de la manière dont mon père et ma mère sont présentement ensemble m'a charmée et m'a donné une joie infinie. Marquez-la, je vous prie, à ma chère maman quand vous la verrez, car rien ne me donne tant de plaisir à savoir qu'elle est traitée comme elle mérite tant ; Dieu veuille lui donner et à vous aussi tous les bonheurs que je vous souhaite. J'attends des nouvelles du dîner que vous aurez été faire à la Vénerie, car je crois que vous ne refuserez pas la prière que mon père vous en a faite. Adieu, ma chère grand'maman, nous nous portons tous bien; aimez-moi toujours, et croyez que, pour moi, je vous aimerai tant que je vivrai. »

« De Madrid, ce 10 décembre.

« ...On fait courir le bruit que mon père est dans une grande dévotion. Vous croyez bien que cela me surprend; je ne sais sur quoi cela est fondé, et je vous prie, ma chère grand'maman, de m'en éclaircir. Oserai-je vous dire que vous êtes insupportable en me demandant encore le portrait de mon fils : ne savez-vous pas que je le souhaite autant que vous-même, qu'il n'y a point de bon peintre ici, et que je ne crois pas que vous aimassiez le portrait d'un enfant qui ne ressemblerait point à mon fils. Si vous ne trouvez pas mes raisons bonnes, vous faites fort bien de me condamner. J'espère que je ne le mériterai jamais sur rien, car je conserverai toute l'amitié que j'ai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie... »

Le printemps de 1709 amena la convocation des cortès de Castille et d'Aragon, pour la reconnaissance de l'infant don Louis comme prince des Asturies, héritier de la monarchie espagnole, la reddition du château d'Alicante, bloqué pendant tout l'hiver, et le gain d'une bataille sur les Portugais. Mais de nouvelles disgrâces ne tardèrent pas à remplacer ces succès éphémères. L'alliance de

France, unique ressource de la monarchie espagnole, lui échappait peu à peu. Tout en repoussant avec indignation les humiliantes exigences des alliés, qui voulaient contraindre le grand-père à combattre contre le petit-fils, qu'il n'avait cessé de soutenir, Louis XIV se décide à séparer les intérêts de la France de ceux de l'Espagne; il annonce officiellement ses résolutions, et ne diffère le rappel des troupes que sur les vives instances de la reine. Commandées avec trop d'hésitation par le maréchal de Bezons, ces troupes, quoique supérieures en nombre, laissent échapper d'abord une excellente occasion de vaincre l'ennemi, et, reculant ensuite devant lui, abandonnent trois bataillons dans Balaguer. Saisi d'indignation en apprenant ces nouvelles, le roi d'Espagne, laissant encore une fois la régence à sa femme, à peine relevée de couches fort pénibles, court à l'armée, où il arrive le 11 septembre, jour même de la défaite des Français à Malplaquet!... L'inutilité de la présence de Philippe à l'armée et les intrigues de toutes sortes qui affaiblissaient le gouvernement le rappellent bientôt à Madrid.

Dans une des lettres qui suivent, il est question de la mort du cardinal Porto-Carrero. Ce prélat, orgueilleux et intrigant, avait donné à la maison de Bourbon le trône d'Espagne, puis, ne se trouvant pas assez récompensé de ce service, il avait paru incliner vers la maison d'Autriche.

lui témoigna

[illegible]ins indulgente,

« Je [illegible]

[illegible] pu conter à sa grand'-

[illegible] fait courir le bru[illegible] cardinal ne s'était pas tou-

[illegible] dévotion. Vous cr[illegible]rait dû, était celle d'un *Te*

[illegible] sur quoi cela [illegible] en 1706, dans la cathé-

[illegible] de r[illegible] des alliés dans cette

[illegible] insu[illegible] splendide et de l'illumination

[illegible] de mon [illegible]

[illegible] que vo[illegible]

[illegible] et que j[illegible]

[illegible] enfa[illegible]

[illegible] trouv[illegible]

[illegible] de me [illegible]

sur ri[illegible]

vous [illegible]

[illegible]

de [illegible]

d [illegible]

[illegible]

« Du Retiro, ce 8 avril 1709.

[illegible] hier, ma chère grand'maman, que s'exécuta [illegible] de re[illegible] par les états de cette monar-[illegible] fils pour [illegible] héritier de la couronne. Cette [illegible] s'est faite avec un ordre, une magnificence et [illegible], de la part de mon fils, merveilleuse. Je vous [illegible] qu'à cette dernière circonstance je ne m'y attendais pas; car comment pouvais-je croire qu'un enfant de dix-neuf mois, qui est fort vif, se tiendrait tranquillement pendant trois grosses heures, et qu'il ne s'impatienterait pas de donner sa main à baiser à toutes sortes de visages! C'est pourtant le bonheur que nous eûmes; car, hormis

ui le mit un peu en colère,
rit et qu'il s'endormit
il fut tel qu'on pouvait
nant tout le monde. Je join-
te relation de tout ce qui se
que vous serez bien aise de l'avoir,
a regarde un de vos petits-enfants... »

« De Madrid, ce 13 mai.

Vous me pardonnerez, ma chère grand'maman, si je ne vous écris que deux mots aujourd'hui ; mais je suis si lasse de tous les compliments qu'il a fallu recevoir sur la bataille que nous venons de gagner en Portugal, et en même temps mes fluxions me tourmentent aussi si fort, que je ne puis écrire longuement... »

« De Madrid, ce 27 mai.

« Vous ne vous attendez apparemment pas, ma chère grand'maman, à recevoir encore de mes lettres; mais vous pourrez en avoir encore plus d'une, car, comme mes neuf mois sont finis, il y a apparence que je me suis

Le succès l'avait ramené à Philippe, qui ne lui témoigna aucun ressentiment. Marie-Louise fut moins indulgente, comme on le voit par sa lettre.

Une des *histoires* qu'elle aurait pu conter à sa grand'-mère, pour lui prouver que le cardinal ne s'était pas toujours conduit comme il l'aurait dû, était celle d'un *Te Deum* chanté solennellement, en 1706, dans la cathédrale de Tolède, le jour de l'entrée des alliés dans cette ville, et suivi d'un banquet splendide et de l'illumination du palais archiépiscopal.

« Du Retiro, ce 8 avril 1709.

« Ce fut hier, ma chère grand'maman, que s'exécuta la cérémonie de reconnaître par les états de cette monarchie mon fils pour légitime héritier de la couronne. Cette fonction s'est faite avec un ordre, une magnificence et une sagesse, de la part de mon fils, merveilleuse. Je vous avoue qu'à cette dernière circonstance je ne m'y attendais pas; car comment pouvais-je croire qu'un enfant de dix-neuf mois, qui est fort vif, se tiendrait tranquillement pendant trois grosses heures, et qu'il ne s'impatienterait pas de donner sa main à baiser à toutes sortes de visages! C'est pourtant le bonheur que nous eûmes; car, hormis

le moment de la confirmation, qui le mit un peu en colère, et à la fin, que l'envie de dormir lui prit et qu'il s'endormit au teton de sa nourrice, du reste il fut tel qu'on pouvait le souhaiter, sage, gai et charmant tout le monde. Je joindrai à ma lettre une petite relation de tout ce qui se passa ; car je me flatte que vous serez bien aise de l'avoir, en songeant que cela regarde un de vos petits-enfants... »

« De Madrid, ce 13 mai.

« Vous me pardonnerez, ma chère grand'maman, si je ne vous écris que deux mots aujourd'hui ; mais je suis si lasse de tous les compliments qu'il a fallu recevoir sur la bataille que nous venons de gagner en Portugal, et en même temps mes fluxions me tourmentent aussi si fort, que je ne puis écrire longuement... »

« De Madrid, ce 27 mai.

« Vous ne vous attendez apparemment pas, ma chère grand'maman, à recevoir encore de mes lettres; mais vous pourrez en avoir encore plus d'une, car, comme mes neuf mois sont finis, il y a apparence que je me suis

trompée dans mon compte; et cela étant, vous voyez bien que je ne sais plus où j'en suis. Je serais bien fâchée si les chaleurs venaient devant que je fusse accouchée; car, quand on est grosse, elles font souffrir horriblement... »

« De Madrid, ce 3 juin.

« Quoique je vous aie écrit il y a huit jours, ma chère grand'maman, ma santé me permettant de le faire aujourd'hui, je n'ai garde de manquer à répondre aux deux lettres que le dernier courrier m'a apportées de vous, qui sont du 27 avril et du 4 mai, et qui me font toujours un grand plaisir à recevoir et à lire. La première est pourtant bien triste, puisqu'il n'est question que de la mort du pauvre prince de Carignan. Le spectacle où vous vous êtes trouvée, et que vous me représentez, est bien éloigné d'être agréable, et vous deviez être bien fatiguée aussi bien que contristée. Je plains fort la femme et les filles: c'est une grande perte pour elles, et je ne puis m'empêcher d'être en colère contre le prince Amédée du vilain procédé qu'il paraît qu'il veut avoir avec sa mère. Vous me ferez plaisir de m'en mander les suites. Je ne sais si en grandissant il est devenu plus aimable, car il m

l'était guère de mon temps. Pour le prince Thomas, il doit être fort changé, car il était petit quand je partis de Piémont. Les deux filles doivent être bien grandes ; car, si je ne me trompe, elles ont à peu près le même âge que ma sœur et moi. Il serait bien temps de les marier ; mais je ne vois guère de partis pour elles. Toute la maison de Carignan doit avoir été bien contente des honnêtetés qu'elle a reçues en cette triste occasion, de vous, de mon père et de ma mère. Vous croyiez, ma chère grand'maman, que quand je recevrais votre lettre je serais dans mon lit ; mais jusqu'à cette heure je ne sens rien qui m'annonce ce triste moment ; et comme je me suis trompée, je ne sais plus jusqu'où j'irai... »

« De Madrid, ce 11 août.

« Hélas, ma chère grand'maman, j'ai trouvé une grande différence de cette couche-ci à la première ; alors tout alla à souhait, et ce n'était que joie, et cette fois il n'y a eu que de bien tristes choses et bien touchantes pour moi. Je vous suis bien obligée de toutes les amitiés que vous me faites par plusieurs de vos lettres que j'ai reçues dans ma couche ; je ne doute pas par avance de

l'intérêt que vous aurez pris à la terrible perte que j'ai faite... »

« De Madrid, ce 9 septembre.

« Vous saurez déjà, ma chère grand'maman, quand vous recevrez cette lettre, que le roi est parti le 2 de ce mois pour s'aller mettre à la tête de son armée, et les raisons qu'il a eues pour prendre cette prompte résolution ; ainsi, je ne vous le dirai point, et vous laisserai seulement à juger si je suis sensible à une telle séparation, et dans quelles inquiétudes je vais être le sachant exposé à bien des dangers. Par-dessus cela, j'ai encore le désagrément d'être occupée depuis le matin jusqu'au soir dans des choses fort ennuyeuses et qui sont fort contre mon goût ; car le roi, en partant, m'a laissé le soin du gouvernement. Plaignez-moi, ma chère grand'maman, car depuis deux mois je n'ai pas été sans peine... »

« A Madrid, ce 16 septembre 1709.

« ... Le roi est à l'armée depuis le 11 de ce mois ; il y est arrivé fort heureusement. Il n'aura pas dans cette

campagne les chaleurs qu'il a eues dans les autres, car le temps est bien avancé ; il est fort rafraichi, et même les pluies commencent, ce qui ne me plait guère, craignant que les chemins ne se gâtent et ne retardent l'arrivée des courriers que j'attends présentement avec une grande impatience. Mon fils est dans le meilleur état du monde, avec seize dents. Ainsi, le voilà bien avancé. Comme je ne puis pas à cette heure disposer de mon temps comme je le voudrais, je suis obligée de finir, ma chère grand'-maman; mais ce ne peut être sans des assurances nouvelles, que vous avez en moi une petite-fille qui vous aime tendrement. »

« De Madrid, ce 14 octobre.

« Je crois, ma chère grand'maman, que vous ne serez pas fâchée d'apprendre que mes inquiétudes sur le roi sont finies, puisqu'il est revenu, et en fort bonne santé. Il est ici depuis le 10 ; la veille, je partis de Madrid pour aller au-devant de lui jusqu'à un endroit qui est à dix lieues d'ici ; mais je le rencontrai à huit. Vous jugerez aisément du plaisir que j'ai eu de le revoir ; mon fils l'a fort bien reconnu, et quoique dans les premiers moments il ne fit pas tout ce que j'aurais voulu, il le répara après

qu'il se trouva plus en son particulier, car la foule qu'il y avait auparavant ne lui plaisait pas... »

« De Madrid, ce 11 novembre.

« ...Vous me parlez de la mort du cardinal Porto-Carrero, dont vous paraissez fâchée ; il est vrai qu'il était ami de la princesse des Ursins, et nous l'avons regretté aussi ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il n'était pas tout ce que vous vous imaginez. Il aurait pu rendre au roi des services très-considérables s'il avait voulu, et je vous assure qu'il ne nous a guère donné des marques d'attachement dans plusieurs occasions qui étaient d'une extrême importance. Je pourrais, si je voulais, vous raconter quelques histoires qui vous en persuaderaient ; mais il n'en est plus question : le voilà mort, et nous n'avons pas laissé que de le regretter... »

« De Madrid, ce 25 novembre.

« ...Vous aurez vu par mes lettres le retour du roi dont vous me parlez. Vous jugez bien justement en croyant que l'inquiétude que me donnait son absence était bien

différente de toutes les autres; mais je ne tomberai pas d'accord avec vous sur le sujet du gouvernement. Il est vrai que j'ai été de bonne heure régente, puisque je n'avais que treize ans; mais cela ne fait pas croire que je sois capable présentement d'un tel poids, qui m'importune toujours de plus en plus quand je l'ai. Alors j'aurais mieux aimé jouer à colin-maillard, et présentement j'aime mieux être avec mon fils, qui me divertit beaucoup, que d'être à entendre parler du matin jusqu'au soir d'affaires qui par elles-mêmes ne sont pas agréables, et qui le sont encore moins pour moi, qui par mon goût ne les puis pas souffrir et qui n'en suis nullement capable. Ainsi, jugez du plaisir que j'ai d'en être délivrée... »

« De Madrid, ce 20 janvier 1710.

« ...Vous m'offensez en me disant que vous ne m'écrivez pas toutes les semaines, de crainte de m'ennuyer; vous me faites grand tort si vous le pensez, car tout ce qui vient de vous me fait grand plaisir, et quoique, dans le temps où nous sommes, on ne sache guère que mander, vos lettres sont toujours remplies d'une manière tout aimable, et qui les rend fort agréables. Après cela, vous savez bien que tout est bon pour moi et que je ne saurais

assez savoir des nouvelles d'une famille qui m'est si chère, et après cela d'un pays et d'une ville que je ne saurais oublier. Ainsi, je vous demande en grâce de vouloir bien m'écrire aussi souvent que vous le pourrez faire sans vous incommoder. Rien n'est mieux que ce que vous me mandez touchant le cardinal Porto-Carrero, et certainement, pour être roi on n'est pas exempt de trouver des ingrats et des gens qui tournent du côté où ils croient trouver plus d'avantages ; au contraire, il me semble que plus on est élevé, et plus on en trouve en son chemin, et sur cela je vous assure que je n'ai déjà que trop d'expérience. Tout le reste de votre lettre est si obligeant pour moi que je ne puis assez vous en remercier. J'espère que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir de l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi ; je tâcherai de la mériter toute ma vie, et ce qu'il y a de bien certain, c'est que je vous aimerai tendrement, ma chère grand'maman, tant que j'aurai de vie... »

« A Madrid, ce 3 mars 1710.

« Il faut nous réjouir ensemble, ma chère grand'maman, de l'heureux accouchement de ma sœur et de la naissance d'un duc d'Anjou, car je suis sûre que vous n'aurez pas

été moins aise que je l'ai été en apprenant cette nouvelle. Quoiqu'on m'assure de la bonne santé de ma sœur, vous croyez bien que j'en attends des nouvelles avec impatience, car quoique son travail n'ait pas été long, il a été très-pénible... »

Tourmenté à la fois par les continuelles insinuations de ses courtisans sur l'épuisement auquel la guerre réduisait les finances et l'armée, et par son désir secret de soutenir son petit-fils, Louis XIV persiste dans une indécision fatale à la France et à l'Espagne. Rien ne peut ébranler pourtant la résolution de Philippe et de sa courageuse femme, décidés à tout souffrir plutôt que d'abandonner la couronne d'Espagne.

Le roi quitte Madrid au commencement de mai 1710, pour aller se mettre à la tête d'une armée dans laquelle se trouvaient encore un très-grand nombre de Français, qui pendant que Louis XIV retirait une partie de ses troupes de l'Espagne avaient obtenu la permission de passer au service de Philippe V. Malgré la valeur de cette armée, encore considérable, l'incapacité des généraux, et en particulier celle du marquis Villadarias, occasionna de nouveaux échecs.

« A Madrid, ce 12 mai 1710.

« ... Je crois que quand vous recevrez celle-ci, vous saurez déjà le départ du roi ; il est arrivé le 9 à Saragosse, en parfaite santé ; il continuait son voyage, et je compte qu'il arrive aujourd'hui à son armée. Vous jugerez aisément, ma chère grand'maman, de l'inquiétude que je vais avoir pendant cette campagne... »

« A Madrid, ce 18 mai 1710.

« ... J'ai reçu cette semaine votre chère lettre du 19 avril, et quoiqu'elle m'ait fait bien du plaisir, me venant d'une personne qui m'est si chère, je vous avoue que je n'ai pu voir sans peine ce que vous me mandez, que la vie que vous menez est plus simple et plus triste que jamais. Ma tendresse pour vous, ma chère grand'maman, me ferait souhaiter d'en savoir un peu plus de particularités ; vous n'en sauriez parler à personne qui s'y intéresse aussi vivement que moi. Le roi est arrivé en fort bonne santé à son armée ; il s'est mis dès le lendemain en mou-

vement : ainsi, jugez de mes inquiétudes. Mon fils se porte à merveille, et écrit fort souvent à son père... »

« De Madrid, ce 2 juin.

« ... Je vous suis bien obligée, ma chère grand'maman, de la part que vous preniez par avance à la peine que j'aurais à me séparer du roi. Quoique la vie qu'on fait en campagne soit assez fatigante, il se porte fort bien. La joie qu'il a quand il est à la tête de son armée n'y contribue pas peu. Pour moi, je n'en ai pas tant que lui, pendant son absence; car par-dessus l'inquiétude qu'il me donne, toutes les occupations que j'ai me paraissent fort tristes, et bien éloignée de m'y accoutumer, j'en suis tous les jours plus fâchée... »

« A Madrid, ce 16 juin 1710.

« ... Je voudrais bien avoir pu être aux Carmélites avec vous le jour que mes frères devaient y aller dîner, et j'aurais encore voulu y augmenter la compagnie en y amenant mon fils. Je vous assure que je songe souvent

au malheur de toutes les princesses qui n'ont jamais la consolation de revoir leur famille, et qu'il faut nous contenter de nous écrire. Nous nous portons tous bien, et nous commençons à sentir une grande chaleur, qui augmentera bien encore, et surtout où est le roi, qui est un climat encore plus chaud que celui-ci. Il est tard, et je n'ai pu commencer ma lettre plus tôt; ainsi, ma chère grand'maman, pardonnez moi si je ne vous écris que ces deux mots, et rendez-moi la justice de croire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je vous aime. »

« De Madrid, ce 23 juin.

« . . L'inquiétude où vous étiez est bien obligeante pour moi; mais vous n'avez qu'à vous rassurer, car tous les bruits qui ont couru n'ont eu nul fondement. Au contraire, nous recevons tous les jours de nouvelles marques de l'amitié de nos sujets, et vous ne sauriez croire combien le roi est aimé et estimé. Pour à l'armée, il est adoré. Ainsi, ma chère grand'maman, quoique vous entendiez dire toutes sortes de choses, n'en croyez rien, car, grâce à Dieu, notre état est bien différent, et croyez que je suis fort touchée de tout ce que vous me mandez, et que je

vous aimerai toute ma vie aussi tendrement que je vous aime présentement. Mon fils se porte fort bien, et je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. »

Cette dernière lettre est suivie d'une lacune de quelques mois, pendant laquelle les troupes espagnoles essuyèrent deux grands échecs, à Almenara et à Saragosse. Le cœur navré par toutes ces défaites, attribuées surtout à l'incapacité des généraux, la régente sollicite vivement son grand-père de lui envoyer le duc de Vendôme pour commander les armées en Catalogne[1]. Après de nouvelles hésitations, Louis XIV céda aux prières de Marie-Louise ; il en était à peine temps encore. Le roi et la reine avaient déjà été obligés d'abandonner Madrid et de se retirer à Valladolid. De là Marie-Louise se rendit à Vittoria, non loin de Bayonne, sur les frontières des Pyrénées, qu'elle avait intention de franchir pour aller demander aux eaux

[1] « Nous ne vous serons point à charge; mais nous demandons comme une chose absolument nécessaire pour persuader aux Espagnols que nous allons agir avec le même esprit, de nous envoyer au plus tôt le duc de Vendôme pour commander notre armée en Catalogne. Le roi, qui connaît par lui-même combien il a besoin d'un bon général, le souhaite avec passion. On ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés de Votre Majesté, et je vous prie de l'être un peu aussi à la tendresse que le roi et moi avons pour vous. » (*Lettre de la reine d'Espagne à Louis XIV*, 1er août 1710. MILLOT.)

de Bagnères la guérison de ses glandes ; mais elle renonça à ce projet, et rentra à Madrid au mois de décembre, lorsque la bataille de Villaviciosa eut à jamais replacé Philippe sur le trône d'Espagne.

« De Vittoria, ce 8 octobre 1710.

« ... Je crois que vous aurez été bien aise de revoir ma mère au retour de son voyage de Masin ; mais, selon ce qu'elle m'a mandé, vous ne la verrez pas longtemps, car elle comptait être fort peu à Turin. Elle m'apprend en même temps le bon effet des eaux de Saint-Maurice. J'espère que cela lui redonnera de la santé pour longtemps, et que nous n'aurons plus des alarmes pareilles à celle de cette année. Il me paraît que mon père et elle aiment autant la campagne que vous aimez Turin. Je ne sais si la saison où nous sommes leur permettra d'y rester encore du temps ; pour ici, comme nous sommes si proches des montagnes, nous n'y avons pas un beau temps ; depuis que j'y suis il fait toujours ou beaucoup de vent ou de la pluie ; je crois que c'est un mauvais séjour pour l'hiver... »

« De Vittoria, ce 22 octobre.

« ... Il est vrai, ma chère grand'maman, que nous sommes dans un temps où tout le monde est malheureux, chacun dans sa manière. Je suis présentement très-touchée de tout ce que cette pauvre Espagne souffre, surtout en songeant que c'est pour ne vouloir point reconnaître un autre roi que celui qu'ils ont reconnu, et que l'affection qu'ils ont pour nous est si grande, qu'ils s'exposent à toutes sortes de choses plutôt que de manquer. On nous écrit tous les jours des actions qui sont en vérité bien belles et bien dignes de louange. J'en suis si remplie, que je ne puis m'empêcher de vous en parler. Vous aurez vu, ma chère grand'maman, comme le plaisir que j'avais d'être avec le roi n'a pas duré longtemps. La dernière lettre que j'ai reçue de lui est de Placentia, où il avait trouvé ses troupes; il devait en partir le lendemain. Voici une campagne bien différente des autres, et dans laquelle je n'ai pas à craindre la chaleur; nous en sommes bien éloignés ici, où le froid s'est déjà fait sentir... »

« De Vittoria, ce 6 novembre.

« ... Il est vrai, ma chère grand'maman, que nous sommes dans un temps que nous ne saurions dire tout ce que nous pensons; mais je crois que nous pouvons juger l'une de l'autre par ce que nous sentons. Dieu veuille nous tirer d'un temps si malheureux, et que nous soyons ensemble comme doivent être des pères et des enfants qui s'aiment comme tels. J'ai été bien fâchée de voir encore que mon père avait été incommodé et mon petit frère fort mal; mais je suis rassurée sur tous les deux par la dernière lettre que j'ai reçue de ma mère. Il est bien temps qu'ils se portent tous bien, et vous avez eu cette année bien des sujets d'inquiétude, que je ressens comme vous-même. Je vis hier dans une lettre des nouvelles de mon père, qui me firent grand plaisir. C'est sur sa dévotion et sur la vie réglée qu'il mène présentement, voulant réparer le mal qu'il croit avoir fait dans sa jeunesse; et elle ajoute une chose qui ne m'est assurément pas indifférente, qui est qu'il vit à merveille avec vous; dites-m'en quelque chose, ma chère grand'maman, et croyez que personne ne peut prendre un intérêt plus vif à tout ce qui vous regarde que moi, qui vous souhaite tous les bonheurs ima-

ginables. La manière dont vous me mandez que ma sœur vous a écrit sur mon sujet ne m'étonne point ; j'ai en elle une bonne amie, et nous nous aimons tendrement, nous pensons de même sur bien des choses et surtout dans les sentiments que nous avons toutes deux pour notre famille... »

« De Vittoria, ce 13 novembre.

« Je suis trop sensible, ma chère grand'maman, à toute l'amitié que vous voulez bien me témoigner et à l'envie que vous avez de savoir de mes nouvelles, pour ne vous en pas donner le plus souvent que je pourrai ; c'est un grand plaisir pour moi que de le faire. Ainsi, je n'ai pas besoin de la raison que vous me donnez que comme ma mère allait à la Vénerie vous n'en sauriez plus par elle, et je vous promets que je n'y manquerai pas. A moins que je n'aie des raisons bien fortes, je serai ravie même de trouver des occasions de vous marquer souvent la tendre amitié que j'ai pour vous ; j'espère que vous en ferez autant. Ma mère me mande que vous alliez le soir pour voir mon petit frère et que vous jouiez ensemble pour passer la soirée. Je trouve que vous faisiez fort bien, et je suis sûre que cela vous plaisait également à l'une et

et à l'autre, de la manière dont je sais que vous êtes ensemble. Vous êtes présentement toute seule, occupée, à ce que ma mère me mande, à faire accommoder un nouvel appartement. N'est-il pas de l'autre côté du salon des Gardes? Je crois que vous y serez mieux qu'où vous étiez; et étant toujours à Turin comme vous y êtes, il est bien nécessaire d'être bien logé. Je n'ai pas ce plaisir ici, où je suis très-mal; mais à Madrid j'ai un appartement que la princesse des Ursins m'a fait faire, qui est beau et extrêmement commode, où je suis fort à mon aise; je crois qu'il me le paraîtra encore davantage quand j'y retournerai, après avoir essuyé pendant quelque temps l'incommodité d'être mal...

« Du reste, je mène une vie très-unie, passant les journées dans ma vilaine chambre avec la princesse des Ursins, à lire, écrire les jours que j'ai à le faire, et à travailler; les sorties sont désagréables et le temps l'est encore davantage. Ainsi, je ne sors point; voilà ma vie, et tout ce que je puis vous dire, ma chère grand'maman, en y ajoutant seulement que vous avez en moi une petite-fille qui vous aime très-tendrement et qui sera toujours la même. »

« De Victoria, ce 21 novembre.

ma principale occupation de recevoir des
roi et de lui écrire ; je crois que vous ne seriez
ée de voir tout ce qu'il me mande sur le sujet de
Vendôme ; il est très-bon général, très-attaché à sa
rsonne et très-commode pour la vie. Ainsi, il est fort
aise de l'avoir près de lui, et comme nous pensons toujours de même, le roi et moi, je n'en suis pas moins contente ; je le fus fort aussi le peu de jours que je le vis à Valladolid, et je le tourmentai bien sur ses chiens et son tabac, dont il est toujours rempli. Il m'assura qu'il n'avait plus que cinq ou six gros chiens, tous des plus vilains, qui couchaient toujours avec lui et une douzaine de boîtes de tabac ; je crois que vous le trouverez bien corrigé. Il va être bien fâché en apprenant la triste aventure qui est arrivée au grand prieur, qui est bien malheureuse pour lui, car on prétend que ce fripon de partisan qui l'a pris le traitait fort mal : nous sommes dans un temps où il me semble qu'on entend bien parler de tristes aventures de tous côtés et de toutes espèces. Dieu veuille redonner à l'Europe la tranquillité dont elle a tant besoin, car il y

a longtemps que nous ne savons ce que c'est. Adieu, ma chère grand'maman, comptez sur moi, je vous supplie, comme sur une petite-fille qui vous aime tendrement et qui sera la même tant qu'elle vivra. Mon fils se porte très-bien. Vous avez la bonté de me marquer tant d'amitié pour lui, que je crois que je ne dois passer aucune semaine sans vous en parler... »

Toutes les lettres de la reine d'Espagne, du 1er janvier 1711 au 30 septembre, manquent à la collection des archives de Turin. La santé de Marie-Louise s'altère de plus en plus ; « mais quoique ses attraits commençassent à se passer et que sa vivacité naturelle diminuât de jour en jour, son courage demeurait inébranlable, et elle conservait son empire habituel sur l'esprit de son débonnaire époux [1]. »

La mort de l'empereur Joseph avait sinon diminué les prétentions de l'archiduc, du moins délivré le roi d'Espagne de la présence d'un prétendant auquel la Catalogne semblait ne pas être moins attachée que la Castille ne l'était à Philippe ; aussi la campagne de cette année, dont la Catalogne était précisément le théâtre, fut-elle languissante et sans résultats.

[1] Willam Coxe, *l'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon.*

Les lettres de la reine, datées presque toutes de Corella, où l'avaient conduite les soins à donner à sa santé, ne parlent guère que de projets de retour à Madrid et des embellissements faits au palais de cette ville par les soins de la princesse des Ursins, qui continue à posséder toute l'estime et l'affection de la reine.

« A Corella, ce 30 septembre 1711.

« ...Vous avez raison de croire, ma chère grand'maman, que je n'aurai point envie de partir de Corella jusqu'à que ce soit pour Madrid. Je m'y suis fort bien trouvée, et le roi et mon fils n'ont jamais été en meilleure santé; ainsi je n'ai pas tort d'aimer ce lieu. Cependant je crois que nous n'y serions pas si bien l'hiver, car la ville étant sur une hauteur, avec des montagnes fort proches, il doit y faire fort froid ; le roi n'a point encore fixé le temps que nous retournerons à Madrid. Notre palais sera prêt à nous recevoir à la fin d'octobre; après quoi il ne tiendra qu'à nous d'y aller. Voilà, ma chère grand'maman, tout ce que je puis vous dire d'ici; mais ce que je ne puis assez vous répéter, c'est que je vous aime du meilleur de mon cœur. Croyez-le, je vous prie, et continuez-moi votre amitié, qui m'est très-chère. »

« De Corella, ce 14 octobre 1711.

« ...La princesse des Ursins est parfaitement remise de la colique que je vous avais mandé qu'elle avait eue. Vous avez raison de croire que la nièce qu'elle a auprès d'elle est fille de M. de Lanti et de la princesse de Lanti, qui était sœur de la princesse des Ursins; ainsi elle la touche de près. Je vous assure qu'elle est fort aimable et d'une humeur douce et complaisante; c'est de quoi se faire aimer aisément. Je ne vous écrirai plus de Corella, ma chère grand'maman, car nous en partons le 20, et nous n'irons pas tout droit à Madrid, voulant donner le temps à la princesse des Ursins, qui part demain, de faire accommoder notre palais, qui n'est pas encore tout à fait fini. Ainsi, nous projetons d'aller pendant ce temps à Aranjuez, qui n'est qu'à sept lieues de Madrid et que j'ai grande envie de voir, car je ne le connais quasi pas, n'y ayant été que quelques heures, une fois que j'y allai voir la reine douairière. Notre voyage sera de neuf ou dix jours, y ayant pour le moins cinquante grandes lieues. Mon fils en est fort aise, et fait de grands projets, disant qu'il veut entrer dans Madrid à cheval. On le trouvera bien changé,

car il est tout autre qu'il n'était quand il en est parti. Sa santé n'a jamais été meilleure, aussi bien que celle du roi et la mienne ; nous sommes tous trois fort obligés à l'air de Corella. Adieu, ma chère grand'maman, après vous avoir donné de nos nouvelles, il ne me reste plus qu'à vous assurer d'une vérité très-constante, qui est qu'on ne saurait aimer plus tendrement que je vous aime. »

« A Aranjuez, ce 2 novembre 1711.

« Il m'a été impossible, ma chère grand'maman, de vous écrire depuis mon départ de Corella ; j'ai prié ma mère de vous en faire mes excuses, en vous apprenant de nos nouvelles. Notre voyage s'est fait très-heureusement ; mon fils, qui était en carrosse avec le roi et moi, m'a fort amusé pendant tout le chemin, étant toujours de bonne humeur, ce qui m'étonnait souvent, car il y a eu plusieurs journées longues et fatiguantes ; mais à le voir il n'y paraissait pas. Nous sommes ici depuis jeudi. Je trouve Aranjuez un très-agréable endroit, que l'on peut rendre si on le veut très-beau. Le temps nous favorise fort aussi, et on dirait être au mois de mai ; j'en profite en me promenant tous les jours dans des allées d'arbres qui font

plaisir à voir partout, mais surtout en Espagne, où l'on n'en voit guère...»

« De Aranjuez, ce 9 novembre.

« ... La mienne (sa santé), grâce à Dieu, est très-bonne, et je n'ai plus à craindre présentement que des incommodités d'une autre espèce que celles que j'ai eues, c'est-à-dire celles des femmes grosses, car je crois l'être, et je m'estimerais bien heureuse si la fin en était comme le commencement, car jusqu'à cette heure je me porte à merveille. Mon fils, depuis qu'il en a entendu parler, est dans l'impatience de voir son petit frère, qu'il voudrait que je lui donnasse dès à cette heure pour jouer avec lui. Nous partirons d'ici samedi qui vient, 14. Le temps est toujours le plus beau du monde ; j'espère qu'il nous conduira jusqu'à Madrid. Notre palais est prêt ; il ne l'aurait pas été si tôt sans le mouvement que la princesse des Ursins s'est donné depuis qu'elle y est. Je vous en donnerai des nouvelles dans ma première lettre, et en attendant je ne ferai, ma chère grand'maman, que vous assurer que vous avez en moi une petite-fille qui vous aime du meilleur son cœur. »

« De Madrid, ce 30 novembre.

« Je n'ai pas pu répondre la semaine passée, ma chère grand'maman, à la lettre du 24 du passé que j'avais reçue de vous, à cause de la migraine que j'avais ; ainsi je la remets à aujourd'hui. Vous voyez que nous avons suivi votre conseil en venant à Madrid pour l'hiver, où certainement nous sommes mieux que dans tous les endroits où nous avons été. Nous avons cette obligation à la princesse des Ursins, car pour devant qu'elle fît accommoder le palais nous y étions très-mal, et je ne comprends pas même comment les rois nos prédécesseurs pouvaient y vivre ; pour présentement, il est bien changé. Nous fûmes très-contents, le roi et moi, en arrivant, de voir tous les changements qu'on y a faits, en passant par un appartement qui a très-bon air, au lieu des petits passages effroyables qu'il y avait auparavant. Nous sommes logés à merveille, et avec toutes les commodités imaginables. Comme nous arrivâmes à l'entrée de la nuit, à cause qu'il nous avait fallu deux grandes heures pour venir d'Atoche, où nous allâmes descendre jusqu'ici, à cause de la foule, qui était infinie. Nous trouvâmes tout le palais

illuminé, ce qui faisait une fort belle vue. Adieu, ma chère grand'mère, comptez que je vous écrirai le plus souvent que je pourrai ; mais vous comprendrez bien que dans l'état où je suis, et mes migraines me tourmentant souvent, cela ne dépendra pas toujours de moi. Si cela arrive, excusez-moi donc, et croyez que tant que ma grossesse me le permettra je ne négligerai point les occasions de vous assurer que vous avez en moi une petite-fille qui vous aime très-tendrement... »

« A Madrid, ce 28 décembre 1711.

« ...Vous aviez raison de croire que je trouverais ce palais accommodé à souhait. Je vous ai déjà mandé combien j'en étais contente ; il n'y a qu'une chose qui me manque, et que la princesse des Ursins ne saurait me donner, qui est un jardin commode. Celui qui y est est si vilain et si bas, qu'il ne l'est nullement ; et comme je ne sors guère, cela me manque fort ; mais en l'exceptant, je suis d'ailleurs le plus commodément du monde. »

Les lettres des deux années 1712-1713 ne sont guère qu'une continuelle aspiration vers la paix, dont les con

tions se débattaient à Utrecht, si ce n'est avec célérité, du moins fort sérieusement. Après l'horrible catastrophe qui au commencement de 1712 épouvanta la France et enveloppa dans un triple deuil les cours d'Espagne, de France et de Savoie, Marie-Louise semble redoubler, dans sa correspondance, d'exactitude et de tendresse pour consoler ses parents de la perte si douloureuse qu'ils avaient faite dans la personne de la duchesse de Bourgogne. En proie à de violents maux de tête, occasionnés par ses grossesses et le progrès de la maladie qui la conduisait lentement au tombeau, la jeune reine, sans se laisser décourager par les obstacles et les retards de tous genres qu'éprouvait sa correspondance avec le Piémont, la jeune reine saisit toutes les occasions d'adoucir par quelques mots de souvenir et d'affection le chagrin de sa mère et de sa grand'mère. Quelle joie, aussi vivement exprimée que sentie, que celle du jour où les relations officielles, enfin rétablies entre l'Espagne et la Savoie, permettent à Marie-Louise de voir à Madrid un représentant de Victor-Amédée et de recevoir des lettres qui lui parviendront assez vite pour ne plus l'exposer, comme en 1712, à parler comédies et carnaval lorsque les siens sont dans les inquiétudes et les larmes ! Nous avouerons n'avoir pu nous défendre nous-même d'un indéfinissable malaise en lisant les lettres si gaies du 18 janvier et du 15 février, l'une précédant l'au-

[illegible] la mort de la [illegible] ignorait en- [illegible] chérie n'existait [illegible]

[illegible] 18 janvier 1712.

[illegible] ma grossesse; [illegible] je n'en ressens [illegible] un grand [illegible] jouera avec lui, [illegible] car il aime [illegible] les grandes personnes. [illegible] ceux qui n'ont [illegible] au soir à une [illegible] première fois. [illegible] la semaine; [illegible] qu'il y ait [illegible] Nous attendons dans peu de jours M. de [illegible] ne veut pas faire un long séjour, voulant toujours être plus proche de ses troupes. »

« De Madrid, ce 15 février.

« La dernière lettre que j'ai reçue de vous, ma chère grand'maman, est du 9 janvier... Nous avons fini ici notre carnaval par les comédies. Vous croyez bien que je ne l'ai pas fort regretté, n'ayant pas pu danser. Il me semble que mes frères, selon ce que ma mère me mande, n'ont pas sur cela le même goût que nous avions, ma sœur et moi, pour les bals, et que tout autre divertissement les divertit davantage. Il y a longtemps que vous n'avez point d'opéra à Turin ; il nous faut la paix pour pouvoir en tous pays se remettre et se réjouir ; c'est un bien nécessaire à tout le monde. Dieu veuille nous le donner d'une manière qui nous récompense de tout ce que la guerre nous a fait souffrir ; j'ai vu dans des nouvelles une chose que je crois pouvoir vous demander si elle est vraie ou fausse : c'est sur le prince de Carignan [1], qu'on mande qu'il s'en est allé et est sorti des États de mon père ; les uns disent que c'est en emmenant une femme

[1] Victor-Amédée de Savoie, né le 28 février 1690, qui épousa, en 1714, Victoire de Savoie, fille de Victor-Amédée II et de la comtesse de Verrue. Ce prince de Carignan mourut à Paris, le 4 avril 1741.

qu'il aimait, et les autres que c'est qu'il était mécontent que mon père ne voulût pas lui laisser faire plusieurs dépenses et choses ridicules ; dans le temps que j'étais à Turin, il m'a toujours paru avoir une tête assez légère, mais il était si jeune qu'il pouvait être changé ; si ce qu'on dit est vrai pourtant, je n'aurai pas meilleure opinion de sa tête que je l'avais alors. Je n'ai rien du tout à vous dire d'ici ; vous croyez bien que le carême ne me fournit pas beaucoup de matières sur quoi discourir. Ainsi je finis en vous disant, ma chère grand'maman, que nous nous portons tous bien et qu'on ne peut aimer plus tendrement que je vous aime. »

L'horrible nouvelle parvient enfin en Espagne ; Marie-Louise en a le cœur navré, elle ne cesse d'en parler pendant plusieurs mois ; nous ne citons que peu de lignes de cette époque ; les expressions de la douleur sont toujours les mêmes, et Marie-Louise ne cherchait pas à les varier, persuadée qu'elle était qu'aucune parole ne pouvait apporter de soulagement au chagrin de ses parents, dont toute la consolation était de recevoir souvent des nouvelles de la seule fille qui leur restait ; et la tendre jeune femme se faisait un devoir de leur prodiguer cet adoucissement.

« De Madrid, ce 6 mars.

« Je crois, ma chère grand'maman, que vous vous attendiez aussi peu que moi au malheur qui vient de nous arriver. Ma douleur de la perte d'une sœur que j'aimais si tendrement est infinie, mais elle ne m'empêche pas de songer à la vôtre et d'y entrer avec toute l'amitié que j'ai pour vous; je crois que ni vous ni mon père n'aurez guère été en état de consoler ma mère d'un coup aussi terrible. Dieu veuille nous donner à tous les forces dont nous avons tant besoin; il n'y a que lui de qui on doive attendre des consolations après deux nouvelles si terribles, car vous pouvez croire quel surcroît d'affliction j'ai eu en pleurant une sœur, d'avoir à tâcher de consoler le roi de la mort d'un frère qu'il aimait beaucoup, et moi aussi. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage; mais comptez, ma chère grand'maman, qu'en quelque état que je sois vous trouverez toujours en moi toute l'amitié imaginable. »

« De Madrid, ce 21 mars.

« J'ai été trois semaines de suite sans recevoir de lettres de Turin, ma chère grand'maman ; je ne sais point du tout ce qu'elles sont devenues; à la fin, Madame[1] m'a envoyé une lettre de ma mère, qui est la première qu'elle m'écrit après avoir su la terrible perte que nous avons faite; mais jusqu'à cette heure je n'en ai point reçu de vous; cela ne m'empêche pas de vous écrire, quoique assurément ce soit à l'heure qu'il est de tristes lettres. Que dites-vous, ma chère grand'maman, de tous nos malheurs! Ils sont bien violents. Perdre en si peu de jours une sœur, un frère et un neveu, c'est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. Nous apprîmes hier la dernière nouvelle, dont je suis sûre que vous serez aussi fort touchée. Demandons à Dieu des consolations, dont nous avons tant besoin pour soutenir tant de coups réitérés, c'est de lui uniquement de qui on peut attendre du soulagement. Je finis, ma chère grand'maman, une lettre qui ne saurait être que sur des sujets aussi touchants qu'affli-

[1] Duchesse d'Orléans, née princesse palatine, mère du régent.

geants ; ainsi je ne ferai plus que vous demander la continuation de votre amitié et vous supplier de croire que vous trouverez toujours en moi toute celle que vous pouvez désirer. Je ne sais si vous êtes comme moi sur les compliments de condoléances : il me semble qu'ils ne font que renouveler la douleur ; c'est ce qui fait que vous ne recevrez point de lettre de la princesse des Ursins, qui voulait le faire; mais je l'en ai empêchée en l'assurant que je le ferais pour elle. Ainsi, recevez s'il vous plaît, son compliment sur les dernières pertes que nous avons faites, et croyez qu'elle s'intéresse véritablement à tout ce qui vous touche. »

« A Madrid, ce 23 mai 1712.

« Je n'ai pas manqué de dire à la princesse des Ursins ce que vous me mandez pour elle. Elle se prépare bien à vous donner régulièrement de mes nouvelles pendant que je serai en couche ; celles que je puis vous donner aujourd'hui sont que ma santé est bonne, aux incommodités près d'une fin de grossesse qui m'oblige à être toujours ou dans mon lit ou sur un canapé. Nous nous préparons à faire la semaine qui vient deux mariages, dont je crois

vous avoir déjà parlé : le premier est de mademoiselle de Lanti, la nièce de la princesse des Ursins, qui épouse un grand seigneur flamand, qui est le duc d'Avré d'Havré[1], et le second est du marquis de Crèvecœur, qui épouse mademoiselle de Santo-Buono ; elles sont toutes deux aimables et bien faites ; et comme je veux à l'avenir avoir des dames mariées, ayant été trop importunée du temps que j'ai eu des filles, ces deux-ci en seront du nombre... »

« Du Retiro, 15 août.

« ...Vous avez grand'raison de croire que je n'ai pas été fâchée, en relevant de couches, de me trouver au milieu de mes deux enfants ; j'ai le plaisir de les voir tous deux en très-bonne santé et tels que je puis souhaiter, chacun selon l'âge qu'il a. Le petit est gros et gras, et paraît devoir être plus fort que l'aîné ; celui-ci aime très-fort son frère et le caresse beaucoup, ce qui n'est pas peu, car j'ai ouï-dire qu'il y a beaucoup d'enfants envieux qui ne sont pas bien aises de voir qu'on caresse un autre ; mais mon fils est sur cela très-raisonnable... »

[1] D'Avré d'Havré.

« Du Retiro, ce 12 septembre,

« ...Votre lettre du 30 juillet, ma chère grand'mère, que je devais recevoir il y a plus de quinze jours, m'a été retardée pour être envoyée par un courrier extraordinaire. Ainsi je ne pus pas y répondre alors ; je le fais aujourd'hui, et commence ici par vous prier de vouloir bien donner les lettres que vous m'écrirez à ma mère, car depuis qu'elle m'envoie les siennes par Madame, je les reçois très-ponctuellement ; et comme je souhaite fort que les vôtres viennent de même, je crois qu'il vaut mieux que ce soit par la même voie, et que ce sera un moyen sûr pour que je reçoive de vos chères nouvelles plus régulièrement. Vous me parlez de l'incommodité de ma mère ; mais j'ai ici depuis une de ses lettres de Monsieur par où j'ai vu qu'elle en était, grâce à Dieu, quitte et qu'elle aurait commencé à prendre les eaux. J'attends à cette heure avec impatience de savoir comment elle s'en sera trouvée, car ce remède-là n'est pas indifférent. Si nous avions eu en Espagne quelques bons peintres, je n'aurais pas attendu votre demande pour vous envoyer nos portraits ; mais, en vérité, ceux qu'on a faits jusqu'à

cette heure sont tous si mauvais que je n'ai pu m'y résoudre. Ma mère me fait depuis longtemps la même demande, et je lui ai répondu que j'espérais pouvoir lui envoyer bientôt, parce que dès que nous aurions un temps tranquille, que nous aurons bientôt, s'il plaît à Dieu, nous ferons venir exprès un peintre de France. Ainsi, ma chère grand'mère, je ne manquerai point de vous obéir, avec même beaucoup de plaisir de pouvoir par là contribuer à orner votre cabinet, et penser que toutes les fois que vous y entrerez, vous vous souviendrez d'une petite-fille qui vous aime de tout son cœur. Mes enfants continuent à jouir de la meilleure santé du monde ; le petit ne nous a point encore donné un moment d'inquiétude depuis qu'il est au monde, et j'espère qu'il nous en donnera moins qu'aucun enfant, car il est fort robuste et a le bonheur d'avoir une très-bonne nourrice. La princesse des Ursins est celle présentement qui n'est pas dans une santé aussi parfaite que je lui voudrais ; elle est devenue avec une enflure qui pourrait faire craindre les suites et avec de grands étourdissements. Ces incommodités lui ont fait prendre la résolution d'aller prendre les eaux de Bagnères [1], qui sont au delà des Pyrénées, et qui sont fort

[1] « Madame des Ursins fit en même temps un voyage à Bagnères, pour une enflure de genou, escortée par un détachement des gardes du corps du roi d'Espagne, en avant-goût de la souveraineté dont

expérimentées pour ces sortes de maux, et comme c'est à cette heure la bonne saison pour les prendre, elle n'a pas voulu différer d'en profiter. Ainsi, elle partit avant-hier. J'espère qu'elles lui feront beaucoup de bien; mais vous croyez bien, ma chère grand'maman, que je ne suis point du tout aise d'être séparée d'elle; il n'y a eu qu'une raison aussi forte, qui est celle de sa santé, qui ait pu lui faire donner mon consentement. On publia la semaine passée, dans Madrid et ensuite dans toute l'Espagne, la suspension d'armes entre l'Espagne, la France et l'Angleterre, pour quatre mois. Comme cela commence à annoncer un peu plus de tranquillité qu'on n'en a eu jusqu'à cette heure, cela réjouit tout le monde et moi surtout, dans l'espérance que l'exemple de l'Angleterre sera bientôt suivi, et me procurera des consolations que je souhaite si fort depuis bien du temps. Cette vilaine guerre nous a bien fait souffrir; il faut nous flatter que la paix réparera ces maux passés en nous donnant bien des plaisirs. Au milieu de ces idées agréables, j'en ai toujours une bien triste en songeant le plaisir que ma pauvre sœur aurait eu si elle avait vu tout cela; mais les consolations de ce monde ne sauraient être parfaites. Conservez-moi toujours, ma très-chère grand'mère, votre amitié, qui

elle se flattait... Son retour à Madrid ne fut pas moins pompeux. » (*Saint-Simon*, t. X, p. 263.)

m'est si précieuse, et croyez que la mienne pour vous est extrême et durera toute ma vie... »

« Du Retiro, ce 3 octobre.

« Je suis ravie, ma chère grand'mère, que vous ayez été un peu contente du récit que je vous ai fait, sur ce que vous souhaitiez savoir de la mort de M. de Vendôme[1]. Le roi, à qui j'ai fait vos remercîments, vous assure qu'il a été ravi de faire quelque chose qui pût vous être agréable ; nous voudrions bien que ce pauvre prince eût pu jouir plus longtemps des bontés du roi, et que nous ne l'eussions pas perdu si tôt... »

« Du Retiro, ce 7 novembre.

« ...Il me reste présentement à vous parler de ce qui s'est passé avant-hier, 5 de ce mois : vous aurez sans

[1] Vendôme était mort le 10 juin de cette même année, à Vignarez, petit bourg au bord de la mer. Sa maladie, fort courte, fut, dit-on, produite par une forte indigestion de poisson.

doute entendu parler des mesures que l'on prend pour assurer que les deux couronnes d'Espagne et de France ne retomberont jamais sur un même prince. Le roi, consentant à donner de sa part toutes les sûretés possibles pour donner la paix à l'Europe, fit faire samedi matin la lecture de l'acte de sa renonciation à ses droits sur celle de France, le signa et le jura solennellement. L'après-dîner ce fut l'assemblée des états du royaume qui doivent passer cet acte, et celui que les princes de France font pour renoncer à cette monarchie. Pour loi, ces mêmes états ont demandé la même exclusion pour toute la maison d'Autriche. Ainsi, le roi appelle, après toute sa succession, la maison de Savoie pour succéder au défaut de la sienne; jugez, ma chère grand'mère, de ma sensibilité en voyant un acte qui est si avantageux pour ma famille. Vous savez combien elle m'est chère; ainsi, j'espère que vous comprendrez mieux qu'une autre tout ce que j'ai senti en pareille occasion. Je ne vous en fais pas un plus grand détail, parce que je n'en ai pas le temps, mais je n'ai pas voulu manquer dès cette semaine à vous apprendre moi-même une chose qui nous regarde de si près, et vous renouveler à cette occasion les assurances que la tendre amitié que j'ai pour vous sera la

« Du Retiro, ce 21 novembre.

« La dernière lettre que j'ai reçue de vous, ma chère grand'maman, est du 22 octobre. Je suis ravie de les recevoir présentement si régulièrement, depuis que vous les envoyez à ma mère, qui les adresse à Madame, qui est la personne du monde la plus régulière ; cependant, je souhaite fort que bientôt elles ne passent plus par Paris, mais que la paix nous permette de nous écrire en droiture, et par conséquent de recevoir de vos nouvelles plus fraîches qu'elles ne sont depuis longtemps. Vous croyez bien que je le souhaite par toutes sortes de raisons ; je crois que votre impatience est bien égale. Dans l'attente du *Te Deum* qu'on chantera pour la paix, et je ne sais si c'est l'ennui que j'ai qui me fait croire ce que je souhaite ; mais je vous assure que je me flatte que ce sera bientôt... »

« De Madrid, ce 12 décembre 1712.

« L'arrivée de la princesse des Ursins m'ayant empêchée la semaine passée de vous écrire comme je voulais, ma chère grand'maman, je veux le faire aujourd'hui et répondre à votre lettre du 29 octobre et à celle du 11 novembre que j'ai reçues par le dernier ordinaire...

« Je ne vous traiterai point du tout d'indiscrétion sur la demande que vous me faites; au contraire, cela me fait voir de plus en plus combien vous voulez bien vous intéresser à moi et à tout ce qui me regarde. Ainsi, après vous en avoir remerciée, je vous dirai qu'on voit bien que vous ne connaissez point le roi, puisque vous craignez que ce ne soient des raisons qui ne sont que trop ordinaires dans les cours de jeunes princes qui m'aient obligée à n'avoir plus de filles [1]; car, quoique ces choses-là soient si communes parmi les hommes, j'ai le bonheur d'avoir un mari qui, par-dessus toutes les qualités qu'il possède, a celle qu'il faut pour rendre une femme la plus heureuse du monde; je n'ai pas eu sur cela un seul mo-

[1] De filles d'honneur.

ment d'inquiétude depuis que je suis mariée. Je puis, je vous assure, répondre du roi autant que de moi-même; vous voyez dans quelle sûreté je suis. Mon bonheur est d'autant plus grand que vous savez bien que peu de femmes peuvent dire une pareille chose; faites donc, ma chère grand'mère, réparation au roi de l'opinion que vous avez eue de lui. Pour ce qui est des dames mariées que j'ai prises, je m'y suis résolue parce que je me suis très-mal trouvée des filles, et comme depuis quelque temps je n'en avais plus, voulant en prendre, j'ai mieux aimé des dames, que je choisis de grande qualité, bien faites et telles qu'il les faut pour être agréables et complaisantes, et qui, devant toujours être à moi, pensent différemment que des filles, qui ne sont occupées que de se marier, ne pensaient guère à me plaire... »

« A Madrid, ce 26 décembre 1712.

. . . . . .

« Désirant autant que je fais, ma chère grand'mère que vous jouissiez longtemps et dans une santé parfaite du plaisir que la conclusion de la paix nous donnera; vous avez bien raison de croire que le nom de Peter-

borough[1] ne m'est pas inconnu, car j'en ai bien entendu parler, puisqu'il a été assez longtemps en Espagne. Vous croirez bien aussi que ne trouve pas mauvais qu'il se soit mis du parti des tories pour abattre les whigs. Les sentiments de ces premiers sont par rapport à nous bien différents des autres; ainsi, nous devons souhaiter que ce soient ceux-là qui se fortifient assez pour prendre le dessus. Nous n'avons présentement ici aucune nouvelle; ces jours-ci se passent en compliments de bonne fête. Nous sommes dans l'attente de l'effet que l'entrée du maréchal de Barvic[2] dans la Catalogne fera dans le pays, car nous avons su par les dernières lettres son arrivée à Perpignan... »

[1] La reine d'Espagne devait en effet avoir souvent entendu parler du comte Peterborough, qui, suivant l'expression de Saint-Simon, voltigeait d'Angleterre en Espagne, et porta en 1706 un secours de 150,000 pistoles à l'archiduc dans le royaume de Valence, somme qui provenait des contributions que le prince Eugène venait de tirer du Milanais et des pays voisins.

[2] Maréchal de Berwick. « Le roi fit partir le duc de Berwick le 28 novembre, et marcher en Roussillon quarante bataillons et quarante escadrons, pour faire lever le blocus que Staremberg faisait de Girone, où le marquis de Brancas, depuis maréchal de France, etc., commandait et n'avait plus de vivres dans la place que pour jusqu'à la fin décembre. » (Saint-Simon, t. X, p. 283.)

« A Madrid, ce 16 janvier 1715.

« Je me réjouis avec vous, ma très-chère grand'mère, de ce que toute la famille est de retour de la Vénerie, et que vous êtes tous ensemble présentement, car je sais combien cela vous fait de plaisir. J'en ai eu beaucoup en apprenant par ma mère qu'elle vous a trouvée en parfaite santé, car la moindre incommodité que vous ayez me fâche fort. Je vous rends mille grâces des souhaits que vous avez faits pour moi et de tout ce que vous me mandez dans votre dernière lettre, du 17 du mois passé, à l'occasion des fêtes et de la nouvelle année. Je suis trop sûre de votre amitié pour n'en pas être persuadée; mais vous devez aussi me rendre la même justice sur tous les sentiments que j'ai pour vous, dont vous ne devez pas non plus douter. Ma mère n'a pas manqué de me mander le goût où elle vous a trouvée pour les bâtiments; j'en suis bien aise, car ce sera un amusement pour vous. Je comprends assez comment vous avez disposé votre appartement; ce que je comprends moins, c'est le petit jardin dont vous me parlez, et pour mieux savoir l'un et l'autre, vous devriez bien m'en envoyer un petit plan, expliquant

bien chaque chambre comme je les connaissais pour que je les reconnaisse, car je me pique de m'y entendre, c'est-à-dire sous la direction de la princesse des Ursins, qui est une architecte merveilleuse et qui trouve moyen de faire des commodités infinies partout. J'espère, ma chère grand'mère, que vous n'aurez pas été fâchée d'apprendre le secours de Girone [1] et la facilité avec laquelle M. de Barvic en est venu à bout, puisque vous devez vous réjouir de tous les événements qui peuvent avancer la conclusion de la paix. Je vous quitte pour écrire à mes frères, à qui je ne veux pas manquer de souhaiter une bonne année. Ainsi, permettez-moi de finir en vous assurant, ma chère grand'mère, que vous trouverez toujours en moi une petite-fille qui a pour vous toute l'amitié possible. »

« De Madrid, 13 février 1713.

« Les deux derniers courriers m'ont apporté, ma chère grand'mère, vos deux lettres du 7 et du 14 janvier, que

[1] « Bockley, frère de la duchesse de Berwick, apporta au roi, le 12 janvier, la nouvelle de la retraite de Staremberg, le 3 au soir, vers Ostalric, qui avait levé le blocus de Girone, voyant arriver le duc

je reçois toujours avec le plaisir que font des lettres si bien écrites, et qui me viennent d'une personne qui m'est si chère. Je vois par la première que je ne m'étais pas trompée, que vous me pardonneriez aisément la brièveté de ma lettre à cause de l'arrivée de la princesse des Ursins. Elle vient de me donner quelques jours d'inquiétude, dont je suis, grâce à Dieu, sortie : c'est une assez grande colique d'estomac qui lui prit mercredi passé, avec de la fièvre et des vomissements. Vous croyez bien qu'une pareille incommodité abat bien vite. Elle a été causée par beaucoup de bile [1], car, à proportion qu'elle

de Berwick avec ses troupes. Berwick envoya aussitôt relever la garnison, et tout le pays s'empressa d'y porter toutes sortes de vivres. » (Saint-Simon, t. X, p. 504.)

[1] « Il est plus que probable que l'indisposition et la bile de madame des Ursins provenaient du profond dépit qu'elle avait éprouvé de l'échec de ses longues espérances de souveraineté.

« Non contente de régner en toute autorité et puissance, elle osa songer elle-même à avoir de quoi régner. Elle saisit la conjoncture du don que le roi d'Espagne fit à l'électeur de Bavière de ce qui était demeuré dans son obéissance aux Pays-Bas, pour y faire stipuler que l'électeur y donnerait des terres, jusqu'à cent mille livres de rente, à elle, pour en jouir sa vie durant en toute souveraineté... Elle bâtit là-dessus un beau projet : ce fut d'échanger avec le roi la souveraineté qui lui serait assignée sur sa frontière, et pour celle-là d'avoir en souveraineté la Touraine et le pays d'Amboise sa vie durant, reversible après à la couronne, de quitter l'Espagne et de venir en jouir le reste de ses jours.

« Dans ce dessein, qu'elle crut immanquable, elle envoya en France d'Aubigny, cet écuyer si favorisé dont il a été parlé plus

a diminué, elle s'est mieux trouvée, et une médecine qu'elle prit hier a fini de la guérir, de manière qu'elle est déjà levée dès aujourd'hui. Elle a un si bon tempérament que dans deux jours il n'y paraîtra pas... Votre seconde lettre, ma chère grand'mère, me fait si bien voir votre joie sur le récit que je vous ai fait de mon bonheur, que

d'une fois, avec ordre de lui préparer une belle demeure pour la trouver toute prête à la recevoir....

« Cette souveraineté, dont madame de Maintenon se trouva si peu à portée, la choqua. Cette extrême différence offensa son orgueil en lui faisant sentir la distance des rangs et des naissances, qui étaient la base d'un si grand essor. Elle sentit avec jalousie que le crédit sans mesure qui portait madame des Ursins si haut n'était que l'effet de la protection qu'elle lui avait donnée. Elle ne put souffrir qu'elle en abusât au point de s'élever si fort au-dessus d'elle, et que cette souveraineté elle l'établît et en jouît sous ses yeux. Le roi sentit aussi tout l'excès de ce dessein ; mais il fut aussi piqué d'en voir la paix retardée, de se trouver obligé à prendre des ménagements, et, à la fin, forcé de ne plus rien ménager, de fâcher le roi d'Espagne, de menacer de parler en père et en maître, et de faire conclure la paix sans cette souveraineté, malgré son petit-fils, qui n'en voulait pas démordre et qui ne céda qu'à l'impuissance de tenir contre tant d'ennemis, abandonné de la France et pour un si bizarre et si mince sujet. On peut juger aussi quelle fut la rage de madame des Ursins, après avoir poussé sa pointe jusqu'à une opiniâtreté si démesurée, s'être donnée en spectacle à toute l'Europe, et ne remporter que le mépris et la honte d'une si folle entreprise. Telle fut la pierre d'achoppement entre les deux modératrices suprêmes de la France et de l'Espagne....

« Depuis cet essor de souveraineté, le concert ne fut plus le même entre madame de Maintenon et madame des Ursins. Mais cette dernière était parvenue à un point en Espagne, qu'elle crut pouvoir plus qu'aisément s'en passer. » (Saint-Simon, t. X, p. 4 ; t. XI, p. 64.)

je ne puis assez vous en marquer toute ma reconnaissance; vous faites très-bien en faisant une réparation authentique au roi de ce que vous l'aviez accusé, car certainement il la méritait. Vous avez grande raison de trouver que cette fidélité est rare; j'en connais tout le prix et puis être sûre de l'avenir, ayant vu le roi à bien des épreuves, car vous savez qu'il ne manque jamais de gens [1] qui seraient ravis que les princes tombent dans les faiblesses si ordinaires aux hommes, car d'ordinaire ils trouvent mieux leur compte avec une maîtresse qu'avec leur femme. Mes

[1] Ces mots semblent faire allusion à une infructueuse tentative faite, deux années auparavant, par le duc de Noailles et le marquis d'Aguilar, persuadés « que l'empire dont la princesse jouissait n'était fondé que sur celui que la reine avait pris sur le roi, que si elle le perdait, la camarera mayor tomberait avec elle; et jugeant du roi par eux-mêmes, ils ne doutèrent pas de se servir utilement du mal de la reine pour en dégoûter le roi.... Ils avaient résolu de lui donner une maîtresse, et se flattèrent que sa dévotion céderait à ses besoins...; mais ce mot de maîtresse effaroucha la piété du roi, et les perdit. Il les écarta doucement, ne les écouta plus que sur d'autres matières, ne leur parla plus avec ouverture. Sa contrainte et sa réserve avec eux leur fut un présage funeste qu'ils ne purent détourner.

« Dès que le roi se retrouva entre la reine et la princesse des Ursins, il leur raconta la belle et spécieuse proposition qui lui avait été faite par deux hommes qu'elles lui vantaient incessamment et qu'elles se croyaient si attachés. On peut juger de l'effet du récit. La reine en écrivit à la Dauphine avec la dernière amertume, et la princesse des Ursins à madame de Maintenon avec tout l'art dans lequel elle était si grande maîtresse. » (Saint-Simon, t. X, p. 29 et 30.)

ıfants continuent, grâce à Dieu, à jouir d'une très-bonne ınté. Nous n'avons ici aucune nouvelle considérable, tant dans l'attente d'un courrier de Londres que le mar-uis de Monteleone [1] devait nous envoyer, et qui ne peut ıas tarder. Ainsi, il ne me reste, ma chère grand'ma-nan, qu'à vous faire encore mille remercîments de tout :e que vous me mandez, et vous assurer que je mérite /otre amitié, vous aimant certainement du meilleur de non cœur. »

« De Madrid, ce 13 mars.

« On ne peut être plus contente que je l'ai été, ma ıère grand'mère, de la lettre que vous avez bien voulu 'écrire le 11 du mois passé et que j'ai reçue par le der-er courrier. J'y trouve toutes les marques d'amitié et de ıcérité que je puis vous demander; vous me paraissez re contente de ma confiance, et je suis ravie de pouvoir ›us persuader par là des sentiments dont mon cœur est ›mpli pour vous... Je ne trouve rien de plus insuppor-

[1] Un des trois plénipotentiaires envoyés par la cour d'Espagne à trecht. Les deux autres étaient le duc d'Ossone et le comte de ergheyck.

table, s'aimant comme nous faisons, que la contrainte où nous avons été; j'espère à la fin qu'elle finira, et les affaires entre l'Angleterre et l'Espagne sont si avancées que je ne saurais croire que nous n'ayons pas bientôt la paix... Je ne sais si je vous ai dit quelque chose dans mes autres lettres de l'état où je suis; je crois que non, car je ne suis point du tout pressée de le dire. Mais comme le roi et la princesse des Ursins le disent à tout le monde, il faut bien en parler. C'est, selon toutes les apparences, une nouvelle grossesse, dont jusqu'à cette heure je ne sens nulle incommodité, ce qui me fait espérer qu'elle sera aussi heureuse qu'ont été les autres. »

« De Madrid, ce 10 avril.

« Le dernier courrier, ma chère grand'mère, m'a apporté votre lettre du 11 mars, qui m'a d'autant plus réjouie, que je crois qu'il n'est plus question de rhume ni de rien, et que vous vous portez bien. Dieu vous conserve dans cette bonne santé d'aussi longues années que je lui demande ; il est vrai que je ne vous ai point parlé jusqu'à cette heure sur le royaume de Sicile, et même je n'en ai dit qu'un mot à ma mère, comme par hasard;

nais c'est que j'ai toujours cru que mon père était fort exactement informé de tout par l'Angleterre, et que mes lettres, allant si doucement, ne pouvaient plus vous apprendre rien de nouveau; si j'avais su plus tôt le contraire, je n'aurais assurément pas manqué à vous en parler pour vous témoigner que je pense et sens tout ce que je dois à l'occasion de l'agrandissement d'une famille que j'aime si tendrement, et j'espère que vous n'aurez pas de peine à me rendre sur cela toute la justice que je mérite. Il me semble, ma chère grand'mère, que nous ne devons plus nous contraindre dans nos lettres; les affaires sont assez avancées pour cela, puisque la suspension d'armes avec la Savoie est signée à Utrecht et que nous attendons incessamment la nouvelle de la signature de la paix. Il n'y a plus de doute à avoir, et par conséquent il est temps que nous nous disions librement tout ce qui nous passe par la tête sans la triste contrainte où nous avons été depuis tant d'années. Cette liberté me fait grand plaisir comme vous pouvez croire, car des lettres qui ne parlaient que du temps et de la santé ne pouvaient guère vous être agréables. J'espère que celle-ci arrivera plus tôt que celles qui vont par Paris, parce que c'est par un courrier qu'un Piémontais, qui est ici, envoie pour porter à mon père quelques papiers qu'il a souhaité avoir. J'ai grande envie de savoir, ma chère grand'mère,

[illegible] quelle [illegible] que je [illegible] comme [illegible] mystère, [illegible] franche-[illegible] que vous dirai-je [illegible] en [illegible] dans [illegible] et [illegible] je [illegible] pour vous [illegible] de ma vie.

[illegible] Mourni, le 18 mai [illegible]

[illegible] ma chère grand'mère, que vous n'aurez pas de peine à croire que j'ai été ravie en voyant arriver un courrier de Turin. Il y avait bien longtemps que je n'en avais pas eu autant. Ainsi, je vous assure que j'y ai été fort sensible; il m'a apporté vos lettres du 25 avril, qui est une date bien plus fraiche que je n'en avais

depuis bien des années. Tout ce qui me marque la paix et la réunion de nos intérêts me charme, car vous savez quelle est ma sensibilité, qui m'a tant fait souffrir. Ainsi, il est juste à cette heure que ma joie soit égale. Nous sommes toujours dans l'attente de la signature à Utrecht de notre paix, car quoique nous ayons su celle de la France, ce n'est qu'à la nôtre qu'on fera toutes les démonstrations de réjouissances que demande une si grande nouvelle. Le roi a envoyé ses derniers ordres à ses plénipotentiaires pour tâcher de lever toutes les difficultés, en cas qu'il y en eût encore ; ainsi, selon les apparences, nous le saurons bientôt. »

Le rétablissement de relations officiellement amicales rendent, on le voit, à Marie-Louise toute la confiance et le gracieux abandon qui nous avait si fort charmé dans ses premières lettres à sa grand'mère. Le temps et les épreuves n'ont rien enlevé à cette âme candide de son aimable naïveté. Le cœur tout rempli d'amour pour Philippe, d'amitié pour madame des Ursins, Marie-Louise s'abandonne sans réserve à la joie que lui cause la double fidélité dont l'illusion l'accompagna jusqu'au tombeau, Jamais elle ne se douta que l'ardeur du tempérament jointe à une insurmontable timidité était chez l'un le

véritable mobile de cette fidélité dont l'ambition et l'intérêt étaient chez l'autre les soutiens.

« De Madrid, ce 5 juin.

« ...Quand même je n'aurais pas toutes les raisons que j'ai pour me réjouir de la paix, votre joie seule m'en causerait beaucoup ; vous l'exprimez d'une manière qui me la rend encore plus sensible, et je n'ai garde de laisser ignorer au roi combien vous me témoignez toujours la reconnaissance que vous avez de ce qu'il fait en cette occasion pour mon père et pour toute la maison.

« ...Je serai toujours très-touchée de tout ce qui me marquera votre confiance ; et puisque vous me le permettez, je vous ferai librement toutes les demandes qui me viendront dans la tête sur votre cour, sur les choses que j'aurai envie de savoir. Je suis ravie de voir que vous avez lieu d'être contente de toute la famille, souhaitant autant que je fais votre satisfaction particulière. Je mets à part ma mère, ne doutant pas qu'elle ne soit toujours la même pour vous. Je suis très-aise que vous voyiez aussi plus souvent mon père ; j'espère que la paix vous rendra sa vue encore plus fréquente, car les temps

passés donnaient bien de l'occupation. Pour mes frères, ne craignez-vous point de m'offenser en me paraissant plus persuadée de l'amitié de l'aîné que de celle du petit? Vous dites vous-même qu'il faut s'accommoder au tempérament des personnes : l'un est plus vif que l'autre, à ce que l'on dit, et par conséquent saura mieux vous persuader ses sentiments ; mais il ne faut pas croire pour cela que l'autre vous en aime moins...

« ...Je vois, ma chère grand'mère, le conte que le prince de Campo-Florido vous a donné de mon fils et de moi ; il me semble qu'il m'a représentée comme une personne beaucoup plus sérieuse que je ne suis; il ne vous a parlé que de papiers, et non pas de bien des heures de la journée que je passe à jouer avec mes enfants. Pour la promenade, si vous étiez ici, vous ne seriez pas étonnée de ce que je ne sors quasi point. Je ne saurais souffrir les promenades en carrosse, qui se font dans des endroits épouvantables, et où l'on ne sent que bien du vent l'hiver, et l'été un chaud et une poussière excessive. Des promenades à pied, il n'y en a point ; personne n'aime ici les jardins, ne s'en servant point. Quand je suis au Retiro, je m'y promène tous les jours, aimant très-fort à faire de l'exercice quand je trouve un endroit passable ; mais ici, au palais, il n'y a qu'un jardin si bas, qu'il faut descendre cent soixante marches devant que d'y arriver, et quand

on y est, on n'y respire point d'air à force d'être enfoncé, et, par la même raison, point de soleil l'hiver. Voyez, je vous prie, avec ces dispositions-là, s'il est bien aisé de se promener à Madrid. J'ai été ravie, ma chère grand'mère, d'apprendre la nomination que mon père a faite d'un ambassadeur pour vous; tout ce qui marque votre réunion me fait grand plaisir. Je suis bien aise que ce soit un homme qui nous est aussi attaché et qui mérite tout le bien que vous m'en mandez, comme le marquis de Monroux. Celui dont je me souviens le mieux est son frère, que j'ai vu notre écuyer. Je me fais un plaisir par avance de l'entretenir de vous et de tout ce qui vous regarde, ne pouvant jamais savoir assez de nouvelles d'une grand'mère que j'aime si tendrement. Mes enfants se portent bien et moi aussi. Je ne vous dis rien de l'entière conclusion de la paix entre l'Angleterre et l'Espagne, car vous l'aurez su, aussi bien que le départ de Londres pour Utrecht du marquis de Montleon pour aller signer les traités avec les autres puissances. Adieu, ma chère grand'mère, je vous embrasse de tout mon cœur... »

« De Madrid, ce 24 juillet.

« Devant que de répondre à toutes vos lettres, ma chère grand'mère, je commencerai celle-ci par vous faire mon compliment sur la nouvelle que nous avons reçue ce matin, et que je crois qui sera arrivée plus tôt à Turin, de l'entière conclusion du traité de Savoie avec l'Espagne. En voilà enfin la signature dans toutes les ormes, après bien du temps et des difficultés qu'on n'aurait pas pu prévoir d'ici, et qui m'ont assez impatientée, comme vous pouvez aisément croire. Grâce à Dieu! le voilà fini, et je m'en réjouis de tout mon cœur avec vous...

Vous me demandez des nouvelles de la vue de la princesse des Ursins et de ce qu'elle y fait pour se la conserver. Je voudrais bien pouvoir vous donner quelque remède qui pût soulager les vôtres, mais la princesse des Ursins ne fait rien aux siens; tout au plus je lui a i vu quelquefois les bassiner avec un peu d'eau et de vin. Elle a la vue fort courte, et se sert à cause de cela d'une petite lunette qu'elle porte à la main. Elle trouve que rien ne lui fait tant de mal que le grand jour et, autant

qu'elle le peut, elle se tient dans quelque endroit plus obscur. Voilà, ma chère grand'mère, tout l'éclaircissement que je puis vous donner, qui n'est pas grand'chose. L'incommodité de la princesse des Ursins vient d'une faiblesse de vue qu'elle a depuis longtemps. Il me semble que ce que vous avez, ce sont des fluxions depuis quelque temps. Ainsi, ce sont deux choses toutes différentes. Vous m'offensez fort chaque fois que vous me faites des excuses de ce que vos lettres sont, à ce que vous dites, griffonnées. En êtes-vous aux compliments avec moi? Pourvu que je les puisse lire, cela ne me suffit-il pas?... Votre quatrième et dernière lettre est du 24 juin. J'ai été ravie que, dans le malheur qui est arrivé au courrier qu'on a assassiné à Lyon, au moins ma lettre pour vous vous soit parvenue, et c'est beaucoup, puisqu'elle était dans celle de ma mère, qui a été perdue. Je vous suis bien obligée de tous les souhaits obligeants que vous faisiez pour moi. Vous aurez su depuis que ma grossesse n'a pas continué à me donner aussi peu d'incommodités que dans les commencements; me voici réduite à garder le lit jusqu'au temps d'accoucher, et ce terme est bien long, surtout dans la saison où nous sommes, où les grandes chaleurs me font beaucoup souffrir...

Madame me mande que le courrier de Turin n'était pas encore arrivé; ainsi il ne me reste à vous dire que des

nouvelles d'ici. L'évacuation de la Catalogne se fait actuellement ; il y a déjà bien des troupes embarquées avec M. de Staremberg, et les nôtres sont entrées le 14 dans Tarragonne... »

« A Madrid, ce 21 août 1713.

« ... Je suis assez aise d'approcher de mon neuvième mois pour n'avoir plus à craindre de me blesser... »

« A Madrid, ce 28 aoust 1713.

« ...Le roi et mes enfants sont en parfaite santé, et moi je n ai que des incommodités assez ordinaires dans l'état où je suis, mais qui ne laissent pas que de m'importuner assez pour en souhaiter la fin et trouver le temps, depuis que je suis au lit, bien long... »

« De Madrid, ce 3 décembre 1713.

« J'ai enfin eu le plaisir, ma chère grand'mère, de recevoir deux de vos lettres, dont l'une, venue par l'ordinaire de la semaine passée, est du 21 octobre, et la seconde du 14 novembre, apportée par le courrier qui avait été envoyé sur mon accouchement, pour commencer à répondre à la plus ancienne... Je vous ferai mille remerciements de la joie que vous me témoignez sur la naissance de mon dernier fils ; quoique les marques de votre amitié ne me soient pas nouvelles, je n'y suis pas moins sensible. Je suis très-contente de la manière dont vous me mandez que mes frères se gouvernent, le grand dans les affaires, et le petit à être discret. Il est vrai, ma chère grand'mère, que je ne répondis point aux lettres où vous me parliez du gouvernement que vous aviez refusé et du cérémonial réglé dans le temps que je les reçus; mais c'était justement quand j'étais hors d'état d'écrire, et je vous l'ai marqué depuis. Tout ce que vous faites, ma chère grand'mère, est très-bien fait, et vous ne sauriez croire ma joie en voyant tout ce qui s'est passé entre vous et mon père. Le marquis de Monroux en a fait

le détail à la princesse des Ursins, et j'ai été prête à être aussi touchée que si j'avais été présente à ce qui se passa. Dieu soit loué de cette réunion, et ne nous donne plus l'avenir que des bonheurs : c'est ce que je désire du meilleur de mon cœur. Vous me marquez, dans votre deuxième lettre, la peine où vous étiez sur ma fièvre. Vous aurez su depuis combien elle a duré, mais qu'enfin j'en suis quitte. Mes forces reviennent petit à petit, mais mon appétit ne vient point encore; à tout cela, il n'y a que de la patience à avoir. Mes enfants continuent à jouir d'une très-bonne santé. Je ne vous dis rien du roi, puisque je ne doute pas qu'il ne réponde lui-même à vos lettres. Ainsi, je finis celle-ci en vous conjurant, ma chère grand'mère, de ne pas douter de mes sentiments, et que je vous aime très-tendrement. J'ai reçu, par le courrier extraordinaire, des lettres de mes frères; mais comme j'en ai déjà écrit aujourd'hui plusieurs, et que ma tête n'est pas encore dans son état naturel, je vous prie, ma chère grand'mère, de leur dire qu'elles m'ont fait bien du plaisir, et que j'espère leur répondre dans huit jours. »

Si nous avons cité en entier cette lettre, la dernière que Marie-Louise ait écrite à sa grand'mère, c'est que nous cherchions à prolonger de quelques instants encore le

plaisir que nous avions à nous occuper de l'intéressante princesse qui semble n'avoir passé sur la terre que pour encourager et soutenir Philippe dans sa longue lutte contre la mauvaise fortune. Sans Marie-Louise, nul doute que dès les premières hésitations de la France la couronne d'Espagne ne fût passée sur la tête de l'archiduc, au grand chagrin, disons le mot, à la grande humiliation de Louis XIV, qui aurait vu ainsi à jamais perdu le fruit de tous les sacrifices qu'il avait imposés à la France pour la cause de son petit-fils. Aussi est-il permis de croire que ce n'était pas sans un secret plaisir que le grand roi cédait si souvent aux prières de Marie-Louise, et qu'au fond du cœur il lui savait un gré infini de ses fréquentes instances.

Marie-Louise mourut le 14 février 1714, deux mois après avoir écrit la lettre du 3 décembre, et deux ans après sa sœur, la duchesse de Bourgogne.

Les victoires de Vendôme d'abord et la paix d'Utrecht ensuite venaient d'assurer à jamais le trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV ; le doux ange qui l'avait aimé et protégé, déployant alors ses ailes, laissa auprès de Philippe une place que l'intrigue et l'ambition ne tardèrent pas à remplir dans la personne d'Élisabeth Farnèse et de son favori Alberoni.

Si le trop faible et insouciant Philippe n'accorda pas à

la mémoire de sa première femme les longs regrets dont elle était digne, le peuple de Madrid et de toute la Castille lui rendit, en revanche, la justice et les hommages qu'elle méritait si bien. Plusieurs années après la mort de Marie-Louise, celle qui l'avait remplacée sur le trône, mais non dans l'estime et l'affection des Espagnols, entendait retentir sur son passage les cris, peu flatteurs pour elle, de *viva, viva la Savoyana!* expressions sincères d'un attachement qui a pour ainsi dire traversé les générations pour arriver jusqu'à nous.

Le courage et la présence d'esprit de Marie-Louise, la droiture de jugement et l'énergie de caractère qu'elle déploya si jeune encore dans les affaires lui assurent, comme reine et comme régente, une place distinguée dans les annales de l'histoire, tout aussi bien que la vivacité de ses affections et cette richesse de cœur et d'esprit qui lui fit constamment préférer à la gloire d'un trône, dont elle était la vraie maîtresse, la simplicité et les douceurs d'une vie privée ornée par tous les plaisirs du cœur et de l'intelligence, donnent à jamais à la jeune reine des droits à l'intérêt et à l'admiration de la postérité, qui trop rarement trouve dans l'histoire des sujets de sympathie.

Pour nous, nous serions amplement dédommagée de quelques fatigues que nous a coûtées ce travail, si les lettres

de Marie-Louise et les lignes dont nous les avons accompagnées avaient réussi à augmenter le nombre des sympathies qui s'attachaient déjà au nom de la gracieuse *Savoyana*, si dévouée, si aimante dans la vie privée, si habile et si courageuse sur le trône!

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

D 281 .M3 C.1
Correspondance inedite de la d
Stanford University Libraries
3 6105 035 493 431

D
281
.M3

	DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305